

LE MIRACLE

DANS LA

VIE DU SAUVEUR

DISCOURS

PAR

LOUIS BONNET

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE ÉDITEUR

3, RUE DE LA PAIX ET RUE SAINT-ARNAUD, 4

1867

PRÉFACE

Il y a trop de naïveté à discuter le miracle avec les hommes qui ne croient pas en Dieu. Le miracle étant impliqué dans la révélation et dans la rédemption par Jésus-Christ, il n'est pas moins illusoire de soutenir ces faits divins contre ceux qui nient, d'une part, la chute de l'homme et le péché, d'autre part, la nature divine et humaine du Sauveur. — Telle n'est pas la pensée des pages qui suivent.

Mais il est, en nos temps agités, beaucoup d'âmes qui, sans avoir cessé de croire au Dieu vivant et vrai, révélé dans les Écritures, et manifesté en son Fils unique, se laissent ébranler par les objections produites avec l'assurance qu'on connaît, au nom de la raison et de la science, contre des faits qui emportent le Christianisme

tout entier; c'est à elles que s'adressent ces discours.

Dictés après avoir été prononcés, à la demande de plusieurs de ceux qui les avaient entendus, l'auteur les livre à l'impression, presque sans changements, n'ignorant pas, du reste, que la parole écrite est à la parole vivante, à peu près ce que le corps est à l'âme.

J'ai désiré encore de faire entendre à ceux qui voudront bien lire ces sermons d'un pasteur à son troupeau, une voix scientifique plus autorisée, ne fût-ce que pour leur prouver que dans cette Allemagne, si fréquemment invoquée à l'appui de négations systématiques, la foi aux miracles trouve de savants défenseurs, même en dehors de tout dogmatisme traditionnel. Dans cette vue, j'ai emprunté au livre célèbre du docteur Rothe de Heidelberg, *Zur Dogmatik*, un travail qui, lu sans parti pris, me paraît réfuter victorieusement les objections contre le miracle tirées des lois de la nature. Et peut-être ce témoignage d'un des plus profonds penseurs de l'Allemagne aura-t-il, aux yeux de plusieurs, d'autant plus de poids, que l'auteur, savant et pieux défenseur de la révélation chrétienne, n'en est pas moins un adversaire déclaré de la dogmatique ecclésiastique.

Au reste, soit le pasteur, parlant aux membres d'un troupeau, soit le professeur, s'adressant aux hommes de la science, l'un et l'autre savent fort bien et confessent qu'en remplissant un devoir, ils ne peuvent rien faire de plus; que si même ils avaient le bonheur d'obtenir la conviction, il ne leur appartient pas de produire la foi. Il faut pour cela l'œuvre d'un plus grand, il faut une « démonstration d'esprit et de puissance. »

LE MIRACLE

DANS

LA VIE DU SAUVEUR

POSSIBILITÉ DU MIRACLE

« L'Éternel fait tout ce qu'il lui plaît dans les cieux et sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes. »

Ps. cxxxv, 6.

A chaque époque, l'incrédulité oppose à la foi des raisons spéciales. De nos jours, son grand grief contre l'Évangile, c'est le miracle. La Bible, le Nouveau Testament en particulier, renferment des miracles, cela lui suffit pour refuser à ces livres le caractère de vérité historique. L'auteur allemand, si tristement célèbre, d'une *Vie de Jésus*,

pose, dès l'entrée de son livre, ce raisonnement : la vie de Jésus présente des miracles, le miracle est impossible ; donc cette vie est un mythe. Son émule français procède à peu près de la même manière ; seulement, au lieu de proclamer franchement l'impossibilité du miracle, il prétend que jamais aucun miracle n'a été constaté, et au lieu de conclure à un mythe, il conclut à une imposture, à ce grand mensonge qu'il approuve, qu'il justifie et qui serait à la base du Christianisme ; ce qui ne l'empêche pas de considérer le Christianisme comme la religion définitive de l'humanité ! — En un mot, toutes les négations de l'Évangile reposent aujourd'hui sur la négation du miracle, et, des écoles savantes, cette raison d'incrédulité est descendue dans toutes les classes du peuple. De là, dans une foule d'esprits trop peu éclairés ou trop peu fermes pour réagir contre ces sophismes, le doute, que nous nous garderons bien de confondre avec l'incrédulité, le doute sincère, souffrant de lui-même, et pour lequel nous éprouvons une compassion non moins profonde que l'est notre répulsion pour l'incrédulité systématique et pour son impie propagande.

Cette situation religieuse m'a fait éprouver le besoin de consacrer quelques-unes de ces prédications à une étude du miracle et tout spécialement des miracles de Jésus-Christ. — A quoi bon? dira peut-être quelqu'un d'entre vous ;

ceux que vous voudriez éclairer ou convaincre, ne se trouvent pas dans ces maisons de prières. — C'est possible. Nous en sommes affligés pour eux; cela ne prouve pas de leur part un désir bien sincère de la vérité. Mais n'oubliez pas que leurs négations, nous venons de le rappeler, exercent leur influence sur plusieurs, peut-être sur plus d'un de ceux qui m'écoutent; n'oubliez pas, d'ailleurs, que notre foi reste souvent obscure, chancelante et a toujours besoin de venir s'affermir sur le roc vif de la vérité; n'oubliez pas enfin que la négation du miracle, c'est-à-dire de l'intervention de Dieu dans l'histoire de notre humanité, est en même temps la négation de toute révélation, de toute rédemption, de tout le Christianisme, et vous comprendrez qu'il s'agit ici de la question religieuse fondamentale, de la question de notre foi, de nos espérances, de notre salut éternel.

Nous envisagerons successivement le miracle sous ses principaux aspects. Aujourd'hui, puisqu'on nous dit avant tout que le miracle est impossible, nous voulons vous dire pourquoi nous le croyons possible. Ce sera là prendre notre point d'appui et de départ pour toute la suite. Or, nous le prenons immédiatement en Dieu lui-même, en Dieu, dont notre texte déclare : « qu'il fait tout ce qu'il lui plaît dans les cieux et sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes, » —

ce qui est assurément la plus magnifique affirmation de la possibilité du miracle.

I

Qu'est-ce qu'un miracle? — Vous l'avez sans doute entendu définir : « un acte divin, contraire aux lois de la nature. » Nous reviendrons plus tard à cette définition, afin d'en examiner la valeur. Pour le moment, nous dirons plutôt que le miracle est une intervention de Dieu dans le monde ou dans notre humanité, pour y accomplir une œuvre qui ne se laisse pas expliquer par ce que nous appelons des causes naturelles.

Or, c'est la possibilité de cette intervention que nient les adversaires du miracle. A leur point de vue ils n'ont que trop raison. Le Dieu que leur a créé leur imagination, ce Dieu, résultat logique de leurs spéculations, ne peut, en effet, intervenir. Le poëte sacré qui nous fait entendre la grande parole de notre texte le savait bien quand, avec une sainte ironie, il proclame lui-même ainsi cette impossibilité : « Les dieux des nations ne sont qu'un ouvrage de mains d'hommes ; ils ont une bouche et ne parlent point, ils ont des yeux et ne voient point, ils ont des oreilles et n'entendent point, il n'y a point aussi de souffle dans leur

bouche [1] ». — Demandez donc avant tout aux adversaires du miracle, quel est leur dieu. — Où serait la possibilité d'une intervention divine pour l'athéisme spéculatif ou pratique? — Où serait-elle pour ce déisme, dont le dieu est une idée froide et morte, reléguée au sein de l'immensité et sans aucun rapport vivant avec la création ni avec notre humanité? Où serait-elle pour le panthéisme avec son dieu sans liberté, sans volonté, parce qu'il est sans personnalité, et qui n'a d'autre existence que celle de cet univers avec lequel il est fatalement confondu et identifié? — Oui, pour tous les adorateurs de ces faux dieux, cela est vrai, le miracle est impossible [2]. — Mais alors ce n'est pas seulement le miracle qui est impossible, c'est tout rapport direct et vivant de l'homme avec Dieu. — Êtres faibles et souffrants, votre confiance en sa protection n'est plus qu'une décevante illusion; le cri de douleur et d'espérance que vous faites monter vers lui du sein de l'épreuve va se perdre dans un espace vide qui ne

[1] Ps. cxxxv, 15-17. On pourrait traduire : « Il n'y a point d'esprit en leur bouche. » Précisément l'inverse de la définition du vrai Dieu rappelée ci-après : *Dieu est esprit*. Or c'est l'esprit, non la matière, qui règne dans toute la création.

[2] Le premier argument de Spinoza contre la possibilité du miracle est celui-ci : Dieu et la nature sont une seule et même chose; prétendre que Dieu exerce une action contre la nature, c'est dire qu'il le fait contre sa propre essence. Nos théologiens panthéistes répètent, tel quel, aujourd'hui encore, ce beau raisonnement! « Le surnaturel, dit l'un d'eux, serait le *surdivin!*

vous répondra jamais ; la prière est une chimère de votre imagination. Cesse, pauvre mère, d'appeler à ton aide la puissance et l'amour de ton Dieu près du berceau de ton enfant malade, ce Dieu n'interviendra pas pour te délivrer de ton angoisse et te rendre ce que tu aimes. Homme malheureux, mon pauvre frère, tu es seul, tout seul dans ce vaste univers ; cet univers lui-même n'est qu'un immense mécanisme soumis à d'inexorables lois ; que dans son cours où il t'entraîne, il t'élève à la prospérité ou te broie dans ses rouages, nul au ciel ne s'en soucie. Ne fais plus monter le cri de ta souffrance ou ton chant de louange vers un être qui n'est pour rien ni dans tes joies ni dans ton infortune. Il ne peut intervenir en ta faveur ; cette intervention serait déjà un miracle, et le miracle est impossible !

Nous le déclarons hautement dès l'entrée de ce sujet, la question : crois-tu au miracle ? revient à celle-ci : crois-tu en Dieu ? — Et à quel Dieu croyez-vous, mes frères ? — Oh ! laissez-moi répondre, pour vous et pour moi, avec bonheur, par une définition qui est venue du ciel, qui se rend témoignage dans notre propre raison et qui, de prime abord, nous transporte de toutes ces erreurs dans la vérité, et de la mort à la vie. Écoutez, écoutez le Maître, assis sur le bord du puits de Jacob et faisant resplendir aux yeux de

notre humanité cette révélation immense : DIEU EST ESPRIT.

Dieu est esprit, distinct de la matière, force, vie, ayant en lui-même la source de son être, s'appelant : « Je suis celui qui suis ». — Dieu est esprit, celui par qui seul cet univers existe, en qui seul « nous avons la vie, le mouvement et l'être. » — Dieu est esprit, esprit infini, éternel, tout-puissant, remplissant les cieux et la terre, partout présent, partout agissant. Dieu est esprit, et il ne serait pas personnel, lui qui, en nous créant à son image, a posé en nous le caractère indélébile de notre individualité ! — Il ne serait pas libre, lui qui nous a confié le redoutable dépôt de la liberté ! — Il ne serait pas la souveraine intelligence, lui qui nous a doués d'un esprit capable de le connaître ! — Il ne serait pas amour, lui qui nous a donné un cœur capable de l'aimer ! — Il ne serait pas la volonté suprême, lui qui a mis en nous la faculté de vouloir, comme gouvernail de notre vie morale ! Dieu est esprit, expression insondable, inépuisable de toutes les perfections divines qu'il a démontrées en en faisant resplendir un reflet dans l'homme, roi de la création, être fini qui révèle et prouve l'esprit infini, comme la goutte d'eau réfléchit l'univers.

Or, ce Dieu qui s'est ainsi manifesté dans sa créature avant de se révéler dans sa Parole, ce

Dieu de la Bible, ce Dieu de Jésus-Christ, que lui seul pouvait définir ainsi, en nous apprenant à l'adorer en esprit et en vérité, ce Dieu vivant et vrai, n'est-il pas rationnel de proclamer *qu'il fait tout ce qu'il lui plaît dans les cieux et sur la terre, dans la mer et dans tous les abîmes?* — « Toutes choses sont possibles à Dieu, » a dit encore Jésus, toutes les choses qui sont conformes à sa sagesse, à son amour. Et ce Dieu ne pourrait, s'il le veut, intervenir dans son œuvre, dans notre humanité en faveur de ses créatures, par des actes qui nous restent inexplicables! Le nier, c'est nier Dieu. — Pour nous, qui ne voulons ni le nier ni lui substituer une idole, nous dirons simplement et humblement en sa présence : Nous croyons à la possibilité du miracle, parce que nous croyons en Dieu.

II

Si, de cette contemplation de Dieu lui-même dans laquelle nous ne faisons que balbutier ses perfections infinies, nous portons nos regards sur ses œuvres, nous arriverons nécessairement à la même conclusion. Au fond, il n'y a dans cet univers et dans l'histoire de notre humanité que deux miracles, dont l'un emporte la possibilité de l'autre : je veux dire, la création et la rédemption.

Mes frères, croyez-vous la création du monde? — Cet univers que vous voyez de vos yeux, dont vous admirez avec émotion les sublimes beautés, les sublimes harmonies, est-il pour vous l'œuvre de Dieu? — Question aussi naïve, penserez-vous peut-être, que si je vous demandais : croyez-vous votre existence? — S'il en est ainsi, nous tirerons tout à l'heure les conséquences de cette croyance. Mais si, loin de trouver ma question ingénue, vous étiez de ceux qui ne sauraient croire à la création parce qu'ils ne croient pas au vrai Dieu, il faut bien aussi qu'en passant je vous fasse entrevoir les résultats de votre doute. Immédiatement, ce doute vous plonge dans la plus ténébreuse ignorance sur l'origine du monde et sur votre propre origine; vous ne savez plus d'où vous venez, où vous allez, ni si vous devez l'existence à un être bon ou à un être méchant, ni s'il vous a destinés au bien ou au mal, au bonheur ou à des souffrances sans fin et sans remède. Il ne vous reste plus, sur toutes ces questions angoissantes, que les fables du paganisme, que ce chaos sans cause, d'où émanent par la fermentation de la matière, par des évolutions successives et fortuites, des êtres organisés, des êtres intelligents, l'homme lui-même, devenu ce qu'il est en passant par l'état de la bête, procédant du singe peut-être, et s'en allant s'absorber bientôt dans ce grand tout, qu'un homme fort admiré de

nos jours appelle bizarrement : « notre père l'abîme ». Oui, pour ôter à Dieu la gloire de la création, on a préféré revenir à ces absurdités païennes et on les a dépassées de fort loin. — « Se disant sages, ils sont devenus fous. » — Or, là où il n'y a point de création parce qu'il n'y a point de Créateur, il est naturel qu'il n'y ait point de miracles.

O vous, dont la raison recule indignée en présence de ces rêves insensés et à la vue des ignominies qu'ils infligent à votre noble nature, laissez-moi ouvrir devant vous le Livre qui renferme les antiques annales de nos origines, laissez-moi vous en relire la première ligne, et, à la lumière de cette immense révélation, nous sortirons de ces ténèbres pour nous réjouir ensemble comme les fils de Dieu au jour où il appela par leur nom toutes les étoiles; ensemble, nous célébrerons le miracle de la création, et encore une fois notre Dieu redira dans nos âmes : « Que la lumière soit! » — Cette première ligne de la Genèse, cette première révélation de Dieu dans son œuvre, la voici : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. » — Dieu... à ce nom seul, mon âme est soulagée de l'angoisse qui l'opprimait; Dieu, mon Dieu, c'est à toi que je dois l'être, tu es mon Créateur, mon Père, tu veux donc que je sois ton enfant! — Dieu *créa*... le voilà ce verbe que nul ne pourra jamais sonder ni épuiser, cette parole

du miracle, après laquelle aucun miracle ne sera plus impossible ! — Dieu créa les cieux et la terre, cet univers, l'infini ; il le tira non du néant, mais de lui-même, de son essence, car il est l'être, il est la vie. — Il créa librement, sans contrainte, car il aurait pu ne pas créer ; il créa, parce qu'il le voulut, parce qu'il est amour, et pour répandre hors de lui, sur tous les êtres qu'il appelait à l'existence, les effusions de cet amour !

Ah ! voilà pourquoi, à l'œuvre je reconnais l'ouvrier, pourquoi cette création, infinie en étendue, est aussi infinie en beauté, en harmonie, en sagesse, en bonté. C'est parce que ce monde est sorti de la main de Dieu, qu'un grand apôtre y voyait une révélation de ses perfections divines : « Sa puissance éternelle et sa divinité se voient comme à l'œil depuis la création du monde, étant considérées dans ses ouvrages. » — C'est parce que Dieu se rend visible dans l'immensité que les magnificences d'un ciel étoilé sont devenues un temple où tant de milliers d'âmes pieuses font retentir ces chants d'adoration et de louange : « Les cieux racontent la gloire du Dieu fort, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains ! »

N'est-ce pas, mes frères, vous tous qui croyez en Dieu, vous croyez aussi la création. Vous repoussez l'absurde qui froisse votre raison, vous rejetez avec dégoût des conceptions avilissantes

pour votre nature, et contre lesquelles protestent toutes les nobles facultés de votre âme immortelle, et vous vous réfugiez avec bonheur dans cette foi que confesse la chrétienté tout entière: « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur des cieux et de la terre. » J'entends votre réponse; si vous pouviez la donner ici à haute voix, vous vous lèveriez tous ensemble et vous diriez: « Oui, nous croyons la création. »

Eh bien, mes frères, par là même vous avez déclaré que vous croyez la possibilité du miracle. La création, c'est le miracle des miracles, ou plutôt le miracle unique dans lequel tous les autres sont donnés. La toute-puissance divine, absolue, insondable, s'exprimant par ce verbe qui n'appartient qu'à Dieu : *Dieu créa*, ne nous permet plus de parler seulement de la *possibilité* du miracle; cette toute-puissance est elle-même la réalité vivante de toutes les interventions de Dieu dans son œuvre qu'il n'abandonnera jamais à elle-même. Toujours, partout, il intervient dans cet immense univers dont il maintient l'existence, où il fait pénétrer et circuler la vie, où il « porte toutes choses par sa parole puissante, » donnant à tous « la vie, la respiration et toutes choses. » — Même les êtres destitués d'intelligence protesteraient au besoin par leur seule existence contre l'impiété qui prétend bannir Dieu du sein de ses œuvres: « Toutes les créatures s'attendent à toi, »

s'écrie avec adoration le chantre d'Israël en contemplant son Dieu dans la nature, — « toutes les créatures s'attendent à toi, afin que tu leur donnes la nourriture en leur temps. Tu leur donnes, elles recueillent; tu ouvres ta main, elles sont rassasiées de biens. Tu caches ta face, elles sont troublées; tu leur retires le souffle, elles défaillent et retournent en leur poudre. Tu envoies ton souffle, elles sont créées et tu renouvelles la face de la terre. » — Et quand il s'agit de délivrer ces mêmes créatures, les plus excellentes d'entre elles, l'homme créé à son image, ce même Dieu ne pourrait pas intervenir par des actes de cette même puissance qui resteraient inexplicables à notre raison! Un miracle lui serait impossible! Contradiction absolue. Nous disions tout à l'heure: nous croyons au miracle, parce que nous croyons en Dieu; maintenant nous dirons: nous croyons au miracle, simplement parce que nous croyons la création.

Achevons, mes frères. Si vous aussi, vous croyez au Dieu vivant et vrai; si vous croyez la création, inséparable de cette création permanente, de cette incessante action par laquelle Dieu intervient partout et toujours dans son œuvre, vous êtes préparés à faire un pas de plus en avant: vous ne trouverez plus impossible, ce me semble, la grande intervention divine au sein de notre humanité, notre second miracle, la rédemption.

III

Qu'est-ce à dire? Que Dieu est intervenu, en Jésus de Nazareth, pour se révéler à notre humanité plongée dans les ténèbres, pour la délivrer, la sauver quand elle était perdue dans son péché. Sans vouloir pénétrer ici dans les mystères de cette intervention, je la résume simplement et tout entière dans le fait énoncé par ces grandes et consolantes paroles de saint Paul : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec soi en ne leur imputant point leurs péchés. »

Est-ce là ce qui réellement nous paraîtrait impossible? Ah! je le sais, c'est ici que commence le doute, ici que des milliers d'hommes, qui prétendent croire en Dieu, croire la création, s'arrêtent tout court et sentent défaillir leur foi aux révélations divines. Pourquoi donc? Si cette intervention est impossible, nous ne saurions en chercher en Dieu que deux causes : ou le manque de puissance, — il ne *peut pas* opérer cette œuvre de délivrance; ou le manque d'amour, — il ne *veut pas* l'accomplir. La première de ces suppositions est inadmissible; c'est une pure contradiction avec votre foi en la création, c'est la négation de Dieu, c'est l'athéisme : un Dieu sans puissance n'est pas le Créateur, n'est pas Dieu.

Reste la seconde cause, le manque d'amour : il ne *veut pas*. — Ah! savez-vous bien ce que nous disons, en parlant ainsi? J'en appelle à vous-mêmes : voici un homme, un de vos semblables, en danger de périr dans les flammes d'un incendie ou dans les flots de la mer; vous pouvez le sauver et vous ne le voulez pas! Disons plus : c'est un père qui voit son fils sur le bord d'un abîme, au fond duquel il va trouver sa ruine morale; il peut le sauver et il ne le veut pas! — C'est un citoyen qui sait le territoire de son pays au moment d'être violé par des armées étrangères, qui y mettront tout à feu et à sang, qui feront peser sur sa patrie le joug de l'oppression, qui effaceront son peuple du rang des nations; il peut, en dévoilant une trahison, cause de toutes ces calamités, en détourner les horreurs, et il ne le veut pas! Mais, mes frères, tous ces êtres impossibles que nous supposons, ce sont des monstres.

Et qu'est-il donc, votre dieu, ô vous, qui vous laissez ici enfermer dans le doute par d'étroits et misérables préjugés que je voudrais arracher de votre esprit? — Votre dieu voit notre pauvre humanité, perdue dans la ruine du péché, plongée dans un abîme de souffrance et de mort où vont périr le corps et l'âme de ses créatures; il entend le cri de leurs angoisses, ce gémissement universel de la création; il sait qu'une seule de

ces âmes immortelles porte en elle une éternité de malheur sans mesure, que ces millions d'âmes, ce sont des millions d'éternités sans espérance; il peut les sauver, transformer ces éternités d'infortune en éternités de félicité et il ne le veut pas! Votre dieu est un monstre. Arrière un tel dieu et tous ceux qui l'adorent!

Ah! laissez-moi ouvrir encore une fois devant vous le livre de nos origines et de nos espérances, qui tout à l'heure nous révélait la création, et vous redire cette seule parole, révélation, non moins immense que les premiers mots de la *Genèse*: « Dieu a tant aimé, *tant aimé* le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Laissez ce Jésus de Nazareth, en qui Dieu résidait, qui a été sur notre terre la manifestation vivante de ses tendres compassions, vous redire aujourd'hui: « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. » Laissez-le, pauvres exilés, vous rapprendre les chemins de votre patrie éternelle, pénétrer vos cœurs vides et tristes d'un premier rayon d'espérance, rendre à ces orphelins leur Père céleste, inspirer à vos âmes ce premier soupir de la prière: *notre Père* qui es aux cieux? Laissez-le vous aimer jusqu'au sein de l'agonie de Golgotha, afin qu'il vous soit à jamais impossible de douter de son amour; et quand vous aurez cru à ce miracle

d'amour, quand il aura pénétré, réchauffé, embrasé votre cœur, vous croirez à tous les miracles d'un tel sauveur.

Non, je ne vous prouverai plus la possibilité de toutes ses œuvres, quelque éclatantes et inexplicables qu'elles soient. Il en porte en lui-même la réalité, la nécessité absolue; elles ne sont plus que le rayonnement de sa vie, de sa puissance, de son amour; c'est son action naturelle à lui: guérir, délivrer, sauver de la douleur et de la mort, c'est l'œuvre que le Père lui a donnée à faire. Quand nous étudierons la nature de ses miracles, nous verrons s'ils ne sont pas tous en une sainte et profonde harmonie avec le but de sa mission divine, notre Rédemption. Peut-être alors nous suivrez-vous tous jusqu'à cette conclusion que nous exprimons avec une conviction qui est notre bonheur et notre vie : nous croyons au miracle, parce que nous croyons que Dieu est amour; nous croyons au miracle, parce que nous croyons à Jésus-Christ.

Mes frères, croyez-vous en Dieu, au Dieu vivant et vrai? — C'est là toute la question dans le sujet qui nous occupe. Mais elle est grave cette question. — C'est une grande chose que de croire en Dieu. Nous ne croyons en Dieu que lorsque chacune de ses perfections, sa justice et sa miséricorde, sa sainteté et son amour, pénétrant notre âme jusque dans ses profondeurs, en sont deve-

nues la lumière et la vie. Si vous croyez en Dieu, vous croirez aussi au miracle, mais vous aurez infiniment plus que la foi au miracle; vous aurez Dieu lui-même, votre Dieu, votre Père céleste avec tous les secours de sa puissance et toutes les richesses de sa miséricorde.

Si vous croyez en Dieu, vous croirez aussi en Jésus. Mais qu'est-ce à dire? Nous ne croyons en Jésus que lorsque, par une communion intime et vivante de notre âme avec lui, nous le possédons tout entier, et que nous nous sommes jetés dans ses bras en lui disant avec une effusion de confiance et d'amour : O mon Sauveur! — Si vous croyez en Jésus, vous croirez aussi ses miracles, mais vous aurez infiniment plus que la foi de ses miracles, vous l'aurez lui-même, le prodige insondable de l'amour éternel, et en lui et par lui, le plus étonnant de tous les miracles, le salut de votre âme et la vie éternelle.

« Seigneur, augmente-nous la foi! Nous croyons, Seigneur, subviens à notre incrédulité! »

LA NATURE DU MIRACLE

Toute puissance m'a été donnée, au ciel et sur la terre.

Matth., xxviii, 18.

Vous aurez senti, je m'assure, que c'est par un vrai et sympathique intérêt pour ceux qui doutent, que nous avons voulu parler du sujet principal de leur doute, le miracle. Nous ne croyons pas même faire une œuvre inutile pour d'autres, car, parmi ceux qui croient, combien en est-il qui sachent se rendre compte de leur foi et dire pourquoi ils croient? Combien qui soient « toujours prêts à répondre avec douceur et avec respect à quiconque leur demande raison de l'espérance qui est en eux? » — Or, je le dis franchement, j'ai plus d'estime pour un doute sincère que pour une foi aveugle; je crois celui-là plus près de la vérité que celle-ci. J'ai donc voulu, dans mon dernier discours, vous dire pourquoi nous croyons la

possibilité du miracle que nie l'incrédulité, et que le doute a tant de peine à admettre. Cette possibilité, nous l'avons cherchée en Dieu, dans le Dieu vivant et vrai, qui est Esprit, qui remplit de sa présence et de sa vie tout l'univers, qui « fait ce qu'il lui plaît aux cieux, sur la terre et dans les abîmes. » — Puis, nous avons établi qu'il n'y a, au fond, que deux miracles dans lesquels tous les autres sont donnés : la création et la rédemption. La création qui se voit à l'œil, que l'homme ne peut révoquer en doute sans tomber dans les absurdités du paganisme et surtout dans la plus ténébreuse ignorance sur son origine et sa destination; et la rédemption, que nul ne peut nier sans refuser à Dieu la puissance et l'amour, c'est-à-dire sans en faire une idole qui ne peut pas délivrer sa créature souffrante, ou un être méchant qui le peut, mais qui ne le veut pas !

Maintenant je poursuis, mes frères, et je voudrais aujourd'hui vous montrer la nature du miracle dans la création et dans la rédemption; mais cette fois non pas en nous plaçant en haut, en Dieu, mais en bas, c'est-à-dire au milieu même des phénomènes de ce monde que nous habitons, pour nous élever, de degré en degré, jusqu'à cette grande déclaration du Sauveur : « Toute puissance m'a été donnée, au ciel et sur la terre. »

I

Nous avons rappelé, dans notre dernière prédication, l'idée qu'on se fait ordinairement du miracle, celle qui consiste à le définir : « une action divine, contraire aux lois de la nature. » — Le moindre défaut de cette définition dont nous allons examiner la valeur, est de jeter la pensée brutalement et sans intermédiaire dans le prodige, c'est-à-dire dans l'inconcevable pur. Or, c'est précisément ce qu'il y a d'inexplicable en toute déviation des lois de la nature qui provoque le doute. C'est là la grande objection, reposant sur une définition fausse.

Je pourrais faire observer d'abord, que cette objection repose sur une idée fausse de la nature et de Dieu : idée fausse de la nature, dont on fait un vaste mécanisme sans vie, inexorable comme la fatalité, fonctionnant à perpétuité sans que jamais rien puisse être modifié ou changé dans ses aveugles mouvements ; idée fausse de Dieu, qu'on se représente comme l'esclave des lois que lui-même a établies, comme un être moins puissant ou moins intelligent que l'homme qui, lorsque dans ce génie dont Dieu lui-même l'a doué, il invente quelqu'une de ces machines puissantes, triomphe de l'industrie moderne, sait bien s'as-

surer, à l'avance, les moyens de l'assujettir à sa volonté, d'en accélérer ou d'en arrêter la marche. Et que fait-il pour cela, sinon d'opposer certaines lois de la nature à d'autres lois de la nature, afin de modifier, de supprimer les unes par les autres? Ici déjà, c'est l'esprit triomphant de la matière. Et cela serait impossible dans la sphère supérieure que nous allons considérer! Laissons au matérialisme ses conceptions mécaniques de la nature, et au panthéisme son dieu esclave de son œuvre. La nature est un organisme vivant, et Dieu est Esprit; Esprit puissant et libre, créateur et conservateur du monde qu'il remplit, pénètre, vivifie; car « c'est en Lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. » — Opposer à la volonté souveraine de Dieu les lois qui régissent son œuvre, c'est nier Dieu.

Mais nous ne voulons plus nous arrêter à ces considérations, qui ont occupé nos pensées dans notre précédent discours, et nous désirons, pour un moment, envisager de plus près ces lois de la nature, qu'on nous oppose avec tant d'assurance.

Et d'abord, il ne faut pas oublier d'ajouter avec St. Augustin: « de la nature connue[1]. » Et qu'est-

[1] « Nous disons de tous les miracles qu'ils sont contre la nature, mais il n'en est pas ainsi. Car comment ce qui arrive par la volonté de Dieu serait-il contre la nature, puisque la volonté d'un si grand Créateur est la nature même de chaque chose créée? Le miracle a

ce que nous en connaissons? Il y a trois siècles déjà que le grand poëte philosophe, Shakespeare, disait, par la bouche de son Hamlet, en présence d'un tombeau, et en parlant du monde invisible : « Le ciel et la terre renferment plus de choses que jamais vous n'en avez rêvé dans votre philosophie [1]. » Qu'est-ce, en particulier, qu'une loi de la nature? C'est un fait constamment reproduit et observé, mais dont le plus souvent, nous ignorons la cause. Ou encore, c'est une force, à laquelle les savants ont donné un nom, mais dont l'essence leur est parfaitement inconnue. Pourquoi un grain de semence, déposé dans la terre, germe-t-il, tandis qu'ailleurs « il reste seul, » comme dit Jésus-Christ? — Pensez-vous que vous aurez répondu, que vous aurez expliqué le mystère de la germination et de la vie, quand vous aurez dit : Le phénomène se produit par une force que possède la terre? — Pourquoi encore, ce même grain de semence donne-t-il toujours naissance à une plante de son espèce, et jamais d'une autre? C'est par une loi que nous trouvons promulguée dans la première page de la Genèse, et qui nous en fournira le commentaire? Qui nous expliquera la cause des causes? Un corps aban-

donc lieu, non contre la nature, mais contre ce que nous connaissons de la nature; » *Non contra naturam, sed contra quam est nota natura.* — Aug. *De Civitate Dei*, l. XXI, c. 8.

[1] There are more things in heaven and earth, Oratio,
Than are dreamt of in your philosophy.

donné à lui-même tombe; des siècles se sont écoulés sans que nul ait pu dire pourquoi; on a découvert qu'une force l'attire vers le centre de la terre; on en a conclu, que c'est cette même force qui retient dans leurs orbites ces mondes immenses, innombrables qui les parcourent avec une si effrayante rapidité; on a donné à cette force un nom scientifique; mais qu'est-elle en elle-même, dans son essence? — Mystère! L'homme s'empare de ces forces, il s'en sert dans son génie, pour surmonter les obstacles que lui oppose la nature, pour anéantir en quelque sorte le temps et l'espace; il commande à l'une d'elles de porter sa pensée en un clin d'œil, d'un bout du monde à l'autre; mais demandez à ce même génie de l'homme, ce que c'est au fond que l'électricité, et il ne vous donnera point de réponse.

Les lois de la nature sont des faits rarement expliqués, des forces incompréhensibles. Est-il donc raisonnable, est-il logique, de les invoquer contre d'autres faits (les miracles par exemple), par la raison que ces faits ne nous sont ni expliqués ni compréhensibles? Ne pouvons-nous pas, au contraire, rationnellement admettre qu'il y a, dans l'univers, d'autres forces supérieures, causes véritables de ces faits? — C'est précisément ce que je voudrais faire sentir en considérant les lois de la nature, sous un autre point de vue.

Ces lois sont infiniment diverses, selon les divers ordres de la création auxquels elles sont appliquées. Et quelque permanentes qu'elles nous apparaissent, elles se modifient les unes par les autres et même se suppriment tour à tour en passant d'un ordre à l'autre. Il y a ainsi dans la création une échelle ascendante, depuis la matière brute jusqu'à l'esprit pur, véritable échelle de Jacob, au sommet de laquelle nous sommes sûrs de retrouver, comme lui, l'Éternel. — Suivons-la un instant par la pensée. Voici d'abord la pierre avec ses propriétés toujours égales, sa force de cohésion toujours la même, — excepté pourtant lorsqu'une autre force inexplicable modifie cette loi, et la plie aux proportions mathématiques des cristaux. — Montons d'un degré, et avec la plante, s'offrent à nous d'autres forces auxquelles obéissent docilement les lois qui régissent la matière. Là est la végétation, la vie que nul n'expliquera jamais; là est cette puissance de transformer, par une chimie incompréhensible, les sucs de la terre, en ces fleurs dont l'éclat et le parfum sont le luxe de la nature, en ces fruits délicieux qui en sont la richesse. Au point de vue de la pierre, dont les lois sont ici dépassées et supprimées, la plante n'est-elle pas un mystère, un miracle? — Je le crois bien, elle en est un pour nous. — Montons encore. Voici l'animal avec son organisation, ses mouvements, ses instincts que

nous admirons dans l'oiseau, savant architecte, bâtissant son nid, ou dans la laborieuse abeille, construisant les cellules mathématiquement régulières où elle déposera son miel. L'animal n'est-il pas pour la plante un mystère, un miracle? Sans doute, car il en est un pour nous. — Montons toujours : Nous sommes en présence de l'homme, du roi de la création; voici l'esprit immatériel, formant pourtant avec la matière une vivante individualité; voici l'intelligence qui pense et commande à de grossiers organes de communiquer à d'autres sa pensée; voici ces nobles facultés de l'âme et du corps, supprimant ensemble les forces de la matière, brisant la loi de la pesanteur par ce seul bras qui se lève, par ce corps qui se meut quand l'esprit le veut; voici ces affections morales qui réagissent sur le corps jusqu'à le tuer, si elles sont trop violentes pour sa faiblesse; voici, en un mot, cette énigme vivante, ce mystère, ce miracle de la création divine! Et que sera-ce, ô homme, si tu descends dans les mystères douloureux de ce cœur, que l'humanité sonde depuis tant de siècles, et dont nous sommes fondés encore à demander avec le sage de l'antiquité : « Qui le connaîtra? » Tu es à toi-même le plus grand des mystères, et tu t'étonnes de rencontrer autour de toi, dans les rapports du monde spirituel avec notre monde, de Dieu avec l'homme, l'incompréhensible! — Que sera-ce

encore, si, de cette sphère, où nous avons rencontré l'intelligence, nous nous élevons jusqu'à ces autres intelligences, vie et gloire de la création invisible, esprits célestes, anges de Dieu, dont la nature et l'existence même sont pour nous des mystères? Où sont pour eux les lois et les forces dont nous sommes les esclaves? Selon quelle loi Dieu fait-il des vents ses anges et ses ministres de flammes de feu, pour employer ce langage de l'Écriture, où la plus sublime poésie exprime les plus profondes réalités? — Oserons-nous porter enfin notre pensée sur l'Être incréé, vie de toute vie, force des forces, loi des lois, dont Jésus seul pouvait nous donner cette définition, à laquelle jamais rien ne pourra être ajouté : *Dieu est Esprit?* Oserons-nous, parvenus en la présence de Celui qui a tout créé, limiter son action ou la révoquer en doute, à moins qu'il ne nous en dise les causes secondes, lui, la cause première et souveraine? Ah! c'est bien à nous qu'il répondrait comme à Job : « Qui est celui-ci qui obscurcit mon conseil par des paroles sans science? Où étais-tu, quand je fondai la terre? Dis-le-moi si tu as de l'intelligence. Qui est-ce qui en a réglé les dimensions, le sais-tu? Ou qui est-ce qui a appliqué le niveau sur elle? Qui est-ce qui renferma la mer dans ses bords, — quand je lui donnai la nuée pour couverture, et l'obscurité pour ses langes, et que j'établis sur elle mon ordon-

nance et que je lui mis des barrières et des portes, et que je lui dis : Tu viendras jusque-là, et tu ne passeras point plus avant, et ici s'arrêtera l'élévation de tes vagues? — As-tu, depuis que tu es au monde, commandé à l'aurore, et marqué à l'aube du jour sa place? Quelle route conduit là où habite la lumière, et où est le séjour des ténèbres? — Les portes de la mort t'ont-elles été ouvertes et as-tu vu les portes de l'ombre de la mort? Tu le sais sans doute; car alors tu étais né, et le nombre de tes jours est grand... » — Humiliés et confondus sous les traits de cette sainte ironie, c'est bien à nous aussi de lui dire avec Job : « Voici, je suis un homme chétif, que te répondrai-je? Je mettrai ma main sur ma bouche. J'ai parlé une fois, mais je ne répondrai plus; j'ai même parlé deux fois, mais je n'y retournerai plus. »

Tout ce que j'ai voulu vous faire sentir par ces considérations, c'est que, quand nous parlons des lois de la nature, mystérieuses en elles-mêmes, il faut nous souvenir que nous sommes en présence d'un abîme dont nous n'entrevoyons que les bords, en présence de l'infini, en présence de Dieu, et que nous n'avons pas le droit rationnel de conclure de certaines œuvres de Dieu, contre d'autres œuvres de Dieu, toutes nous étant également incompréhensibles, toutes n'étant que sa création continuée par des forces diverses, toutes étant aussi naturelles pour lui

que sa parole du premier jour : « Que la lumière soit ! et la lumière fut. »

Vous comprendrez maintenant, vous qui croyez en Dieu, combien est mesquine et fausse la définition du miracle qui nous a inspiré ces pensées, et combien est plus grande et plus vraie l'idée qu'en donne l'un des plus profonds théologiens de l'Allemagne, C. E. Nitzsch, quand il dit : « Les miracles appartiennent à un ordre supérieur qui est aussi une nature [1]. » — Nous tâcherons de nous en souvenir, en jetant maintenant un regard sur cette autre création de Dieu où ils s'accomplissent, la rédemption de notre humanité.

II

Oui, portons un instant nos pensées sur « cet ordre supérieur qui est aussi une nature. » Le Dieu tout-puissant et miséricordieux a vu notre humanité perdue dans un abîme de ténèbres, de

[1] C. E. Nitzsch, *System der christlichen Letre*, § 34. — A ce point de vue, on voit s'agrandir encore la notion du miracle que l'on ne peut plus considérer autrement que dans une vivante harmonie avec l'action universelle de Dieu dans la création, dans la conservation et dans le gouvernement du monde. Et cette action paraît plus évidente encore dans l'histoire de l'humanité, dans la révélation, dans la rédemption. — Ce que l'on appelle, d'un terme impropre, le surnaturel appartient à toutes ces sphères, parce qu'en elles toutes règne, non la matière, mais l'esprit, c'est-à-dire le Dieu vivant et libre.

péché, de souffrance et de mort, et voici l'alternative que nous posions naguère : si vous adorez un Dieu sans puissance ou sans amour, il la laissera périr dans cette ruine... Mais non! Dieu est tout-puissant, Dieu est amour, et il la sauvera, fût-ce au prix d'une création nouvelle qui sera pour cette humanité malheureuse, lumière, pardon, vie, sainteté, liberté, c'est-à-dire délivrance et bonheur éternel.

Et que faudra-t-il pour cette création nouvelle dans le monde moral, beaucoup moins inconcevable à nos yeux que la création de l'univers? Nous l'avons dit, il faudra simplement ce fait, si bien en harmonie d'une part avec la spiritualité et la miséricorde de Dieu, de l'autre avec la nature morale de l'homme : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec soi, en ne leur imputant point leur péché. » — Je déclare ne pas comprendre ce qu'il y a d'irrationnel, d'impossible dans cette grande réconciliation de Dieu et de l'homme, tout d'abord en la personne du Sauveur. Ne sont-ce pas les adversaires du miracle, les panthéistes qui ont mis à la base de leur doctrine cette pénétration mutuelle de Dieu et du monde, cette immanence dont ils se servent ensuite pour nier la liberté divine? La Bible ne leur a pas laissé la gloire de révéler au monde cette profonde vérité, Dieu vivant dans son œuvre. N'a-t-elle pas dit avant eux qu'il « remplit

les cieux et la terre, » et que « c'est *en lui* que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes? » — Et ce même Dieu, le Dieu personnel et libre, ne pourrait pas faire habiter la plénitude de sa divinité dans un être intelligent, moral et libre, dans un être créé à son image, dans un être dont une bouche inspirée a pu dire : « Nous aussi nous sommes la race de Dieu! » — Dieu en Christ, voilà le point de départ d'une humanité nouvelle, d'une nouvelle création, de notre rédemption tout entière. Or, ce miracle de puissance et d'amour étant admis, tous les miracles du Sauveur sont donnés, nécessaires, car les forces nouvelles, les lois supérieures, dont il dispose, les rendent pour lui aussi naturels qu'il est naturel pour nous de marcher ou de penser.

Et qu'appellerons-nous ses miracles? — Seulement ces actes de puissance par lesquels il guérit des malades, ressuscite des morts, chasse des démons? — Non, en vérité. Lui, lui-même, depuis sa naissance surnaturelle jusqu'à sa résurrection et jusqu'à son retour dans la gloire, voilà le miracle. Sa vie entière, cette vie dont la sainteté parfaite reste un fait unique, exclusif dans toute l'histoire de notre humanité, depuis Adam jusqu'au dernier pécheur qui vivra sur la terre, — voilà le miracle! Sa parole, cette parole puissante qui fait resplendir les rayons de la

vérité divine dans les ténèbres des âmes, qui porte un saint frémissement dans les consciences et un feu divin dans les cœurs, tellement qu'après l'avoir entendue, ses disciples s'écriaient : « Tu as les paroles de la vie éternelle, » — voilà le miracle ! Son amour, qui fit de sa vie entière un long sacrifice de lui-même, jusqu'au sanglant sacrifice de Gethsémané et du Calvaire ; cette tendre et immense charité qui, après avoir embrassé de ses profondes sympathies toutes les douleurs de notre humanité, s'exhala, à l'heure suprême, en une prière pour ses bourreaux : « O mon Père, pardonne-leur, » — voilà le miracle !

Quant à ces actes de son œuvre, pour lesquels nous réservons à tort le nom exclusif de miracles, qu'ont-ils d'extraordinaire dans un tel être, dans une telle vie? Même ceux qu'il accomplit sur la nature et qui sont pour nous les plus surprenants, n'appartiennent-ils pas à cet « ordre supérieur qui est aussi une nature, » et dont les forces nouvelles s'imposent à d'autres forces? L'homme lui-même était, dans l'origine, destiné à dominer la nature; et Jésus-Christ, l'homme parfait en qui réside sans mesure l'esprit de Dieu, ne la dominerait pas? Ici, comme partout, l'esprit ne l'emporterait pas sur la matière? Si, pour sauver ses disciples qui vont périr dans leur angoisse, il commande aux vents et à la mer, — oh ! je le crois, — il se fera un grand calme.

Si, pour accourir plus tôt à leur secours, il règne par une force supérieure sur la force de la pesanteur, oui, il marchera sur les eaux. Si, pour nourrir une multitude défaillante, dont la vue l'émeut de compassion, il multiplie les pains, c'est au fond accomplir, en un instant, ce que la puissance de Dieu fait chaque année dans nos champs par d'autres moyens, en plus de temps, mais d'une manière aussi incompréhensible pour nous. Si, par une condescendance pleine de charité, il transforme de l'eau en vin, au sein d'une famille qui l'a invité à sa table, c'est ce qui s'opère chaque année dans nos vignobles, sans que jamais nous puissions mieux l'expliquer. En tous ces actes, qui sont l'application de forces supérieures à celles qui nous sont connues, le Sauveur agit sur la nature par d'autres lois dont il possède le secret. Où est la contradiction? Quelle perturbation apporte-t-il par là dans cette nature? Ses lois restent intactes, son cours ordinaire n'a point été interrompu et tout reste, après comme avant, soumis à l'action universelle de Dieu, en qui toute chose a son être.

Quant aux œuvres de délivrance accomplies par le Sauveur sur notre humanité, il nous sera bien plus évident encore qu'elles n'ont rien de contraire à la nature. Les maladies, la souffrance, la mort, la ténébreuse influence du démon sur des infortunés devenus ses victimes, est-ce là la na-

ture? — Non, tous ces fruits amers du péché dans notre humanité, sont absolument contre nature. En réparant ces désordres, en même temps qu'il en détruit la cause qui est le péché, le Sauveur rétablit la nature dans son état normal. Toute cette partie de l'action de Jésus appartient essentiellement à son œuvre de rédemption; il s'y manifeste comme Sauveur. Les guérisons qu'il opère ne sont pas seulement, à nos yeux, des symboles de sa bienfaisante action sur l'homme moral; elles en sont une partie intégrante, la conséquence nécessaire et souvent simultanée.

Voyez ce paralytique apporté à ses pieds par de charitables amis sur une couche de douleur: pourquoi la première parole du céleste Médecin est-elle celle-ci qui, avant tout, va porter la guérison, la paix, la vie dans l'âme de cet infortuné: « Tes péchés te sont pardonnés? » Ah! c'est que le Sauveur, ici comme toujours, remonte tout d'abord à la source du mal pour la tarir. Et ne craignez pas, qu'après cela, il abandonne le malade à sa souffrance. Il l'en aurait délivré, alors même qu'il n'aurait pas eu à confondre une accusation de blasphème en prononçant sur lui cette autre parole qui suppose moins de puissance que la première: « Lève-toi, charge-toi de ton lit et t'en va en ta maison. » — Il se leva, il s'en alla en sa maison, moins encore comme un malade guéri, monument vivant de la puissance de Jésus,

que comme un pécheur sauvé, heureux témoin de son œuvre de rédemption et d'amour.

Le malade de Béthesda qui, au milieu de beaucoup d'autres êtres souffrants, attira, avant tous, la sympathique attention de Jésus, parce que depuis trente-huit ans il était gisant dans sa misère, n'entendit pas de lui, avant sa guérison, une parole de pardon; mais bientôt après il dut apprendre de la bouche de Jésus, comme de son expérience, la relation profonde qui existe entre la douleur et le péché et comprendre mieux qu'il devait la délivrance du corps et de l'âme à la même action puissante de la miséricorde divine. Depuis, Jésus le trouva dans le temple (où sans doute il était allé rendre grâce à son Dieu de l'immense bienfait dont il avait été l'objet) et lui dit: « Voici, tu as été guéri; ne pèche plus désormais, de peur que pis ne t'arrive. »

Qui pourrait dire ce que dut éprouver dans son âme cet aveugle-né dont Jésus allait ouvrir les yeux à la lumière du jour, en entendant près de lui un être extraordinaire qu'il ne pouvait voir encore, prononcer cette parole immense: « Je suis la lumière du monde. » — Lorsque, guéri, il vit pour la première fois apparaître à sa vue toutes les beautés de la création, n'y eut-il pas pour lui, en même temps, la révélation d'un monde plus beau encore, dont la parole de Jésus venait de lui inspirer l'idée, et dont ce Libérateur était

auprès de lui le représentant? Oui, car, bientôt après, il y eut entre ces deux hommes une seconde rencontre dans laquelle j'entends ce dialogue : « Crois-tu au fils de Dieu? — Qui est-il, Seigneur, afin que je croie en lui? — Tu l'as vu (*vu* pauvre aveugle!) et c'est celui qui te parle. — J'y crois, Seigneur, — et il l'adora. » — Lumière de la nature, lumière du monde invisible, double clarté qui vint inonder en un même jour le corps et l'âme d'un malheureux arraché à ses doubles ténèbres.

N'est-ce pas encore la rédemption qui s'annonce dans son triomphe futur et final, lorsque Jésus appelle de la mort à la vie ceux qui déjà avaient succombé à la maladie: Oh! ce n'est pas seulement sa puissance que manifeste alors le prince de la vie ; c'est à sa tendre charité que je le reconnais comme mon Sauveur. Voyez ce cortége funèbre qui vient au-devant de lui aux portes d'une petite ville. Qui est-ce que son œil discerne dans cette foule en deuil? — Une femme, une pauvre veuve, suivant jusqu'à sa dernière demeure ce fils unique dont la mort a laissé son existence désolée. « Il fut ému de compassion » — nous dit l'évangéliste. Et c'est pressé par cette douloureuse sympathie qu'il va accomplir un de ses plus éclatants miracles dont le premier but nous est révélé par cette parole attendrissante : « Il le rendit à sa mère. »

Que pourrions-nous dire de Jésus à Béthanie et de l'immense révélation de tous ses caractères de Sauveur près du tombeau de Lazare? Ce sont des larmes de douleur qui expriment ici la profonde compassion dans laquelle il embrasse toutes les souffrances de notre humanité! Et ce n'est pas Lazare sortant du tombeau qui est à nos yeux le grand miracle; c'est lui, Jésus, le vainqueur de la mort, comme de la maladie, comme du péché, cause unique de tous ces maux; lui, Jésus, s'écriant: « Je suis la résurrection et la vie! »

En le voyant déployer autour de lui toutes ces puissances du siècle à venir pour notre rédemption, ne ferons-nous pas encore un pas à sa suite? — Oh! comment sa propre victoire ne viendrait-elle pas couronner toutes ces victoires? Oui, le dernier de ses miracles, après tant d'autres miracles, qui n'étaient que le rayonnement de sa vie, ce sera son propre triomphe sur l'iniquité et le mensonge, sur la souffrance et sur la mort; — ce sera sa résurrection glorieuse. Pourrait-il en être autrement? Ne redirons-nous pas avec un de ses disciples : « Dieu l'a ressuscité, ayant brisé les liens de la mort parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle. » — Et c'est encore notre rédemption qui s'accomplit en lui quand il brise les liens de la mort; c'est avec notre humanité qu'il est ressorti

du tombeau, avec notre humanité qu'il est rentré dans sa gloire ; à notre humanité qu'il a rouvert le ciel et la vie éternelle. Maintenant la rédemption est parfaite, maintenant je comprends tous les miracles, plus grands encore, qui vont s'accomplir dans le monde moral, dans cette humanité nouvelle qui va se relever d'entre les morts par la même puissance de résurrection et de vie qui ramena Jésus du tombeau; maintenant tout m'est expliqué par cette parole du Rédempteur victorieux, prononcée au moment de rentrer dans sa gloire éternelle : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. »

Concluons. Au point de vue où nous sommes parvenus, nier ou croire le miracle, c'est pour nous l'alternative, ou de rester enfermés dans l'étroit horizon du monde matériel, comme dans une prison obscure, sans forces supérieures qui puissent jamais l'ouvrir, sans perspective au delà de ces trois pas qui nous séparent de la tombe, contradiction désolante avec toutes les aspirations d'un esprit qui se sent immortel et fait pour l'infini; — ou bien, c'est voir la puissance de l'esprit régner sur les forces aveugles de la matière, c'est la lumière et la vie du monde invisible, pénétrant dans notre âme; c'est Dieu lui-même, révélé par son action dans toute son œuvre et retrouvé par sa créature.

Nier ou croire le miracle, c'est encore pour

nous l'alternative ou de rester les victimes de souffrances sans remède et d'une mort sans espoir; c'est voir dans le péché et la corruption notre état normal et nous résigner à y périr; — ou bien, c'est avoir part à une création nouvelle, qui répare tous les ravages du péché, à la délivrance de la douleur et de la mort, à la liberté glorieuse des rachetés de Christ, des enfants de Dieu.

Nier ou croire le miracle c'est enfin, ou répudier franchement le nom de Jésus-Christ, déclarer que nous ne pouvons ni ne voulons avoir rien de commun avec lui, parce que tout ce qui nous est rapporté de son apparition sur la terre ne repose que sur l'illusion ou l'imposture; ou bien c'est, comme tous ces malheureux qui l'entouraient, embrasser en lui un Sauveur dont chaque œuvre de compassion, de puissance et d'amour, depuis ses premiers pas sur notre terre jusqu'à son retour dans la gloire éternelle, nous révèle en lui le Fils du Dieu vivant.

Telle est bien la question du miracle: c'est pour une âme immortelle une douce et lumineuse espérance ou le sombre désespoir. Qu'importe, en présence de la question ainsi posée, tel ou tel des actes de la vie de Jésus-Christ que discute la critique! Doutez-en, si bon vous semble, nous ne débattrons pas avec vous le nombre de ses miracles; mais *le miracle* lui-même, qui n'est

pas autre chose que l'œuvre de la rédemption et du salut, si vous le niez, êtes-vous prêts à vous résigner à toutes les conséquences de cette négation? — Oh! plutôt, ouvrons-lui notre âme, serrons-le dans notre cœur comme un trésor de vie, de consolation et d'espérance. Il ne faut pour cela qu'une chose: Croire en Dieu, croire sa puissance, son amour; croire en Jésus, croire sa tendre charité!

LE MIRACLE ET LA FOI

Jésus fit ce premier miracle à Cana de Galilée, et il manifesta sa gloire et ses disciples crurent en lui.

Jean, II, 11.

La possibilité du miracle, vue en Dieu et dans la création; la nature du miracle, qui n'a rien de contradictoire avec ces lois inférieures qui régissent l'univers et qui, considérée en Jésus-Christ, constitue la rédemption de notre humanité, — tels sont les sujets qui nous ont occupés dans nos deux prédications précédentes. — Maintenant, nous plaçant à un point de vue plus rapproché de nous-mêmes, nous venons nous demander comment nous pouvons recueillir les bénédictions et les grâces que Dieu destine aux hommes par le miracle, comment aussi nous pouvons nous en priver, selon que nous ouvrons ou que nous fermons notre âme à ces manifestations de sa puissance et de son amour. Ouvrir

ou fermer son âme à Dieu, c'est, selon l'Écriture et selon l'expérience de la vie chrétienne, croire ou ne pas croire. Nous venons donc vous parler aujourd'hui du rapport du miracle à la foi et de la foi au miracle. Le rapport du miracle à la foi est nettement indiqué dans ces paroles de notre texte : « Jésus fit ce premier de ses miracles et il manifesta sa gloire ; » — le rapport de la foi au miracle est exprimé en ces mots : « et ses disciples crurent en lui. »

I

Nous avons vu et nous tenons à redire hautement que le premier but des miracles de Jésus-Christ est de faire du bien, d'accomplir son œuvre de Sauveur. Mais cette œuvre est de telle nature, que par elle il se manifeste à la foi. Saint Jean le déclare comme un fait de l'expérience des disciples : Jésus, en accomplissant sous leurs yeux un miracle, *manifesta sa gloire.*

Qu'est-ce à dire ? Nous retrouvons ici un terme très-fréquemment appliqué, dans les Écritures, à Dieu lui-même. La gloire de Dieu, c'est l'ensemble de ses perfections : sa puissance, sa sainteté, sa miséricorde. Glorifier Dieu ou manifester sa gloire, c'est faire connaître parmi les hommes ses

perfections, c'est en convaincre, en pénétrer les âmes. Cette expression, ici appliquée à Jésus-Christ, a le même sens. Comment ses miracles n'auraient-ils pas fait éclater la puissance, l'amour, toutes les forces divines qui se trouvaient en lui par cet Esprit de Dieu, qu'il avait reçu sans mesure?

Nous confessons hautement que jamais ses miracles n'auraient été un témoignage pour la foi, ni un moyen de réveiller la vie religieuse dans les âmes, s'ils ne portaient les caractères que nous leur avons reconnus. Supposez de simples prodiges, propres, tout au plus, à exciter l'étonnement; qu'on nous raconte de lui des miracles inutiles, tels que ceux dont l'imagination des peuples s'est plu à orner les légendes des saints; qu'il y eut même dans sa vie des actes inexplicables mais funestes, destinés à porter la destruction et la ruine dans notre humanité, comme ceux que la Bible attribue au prince des ténèbres, — qu'y aurait-il en tout cela qui pût servir à la vie religieuse?

Mais des œuvres qui, accomplies avec une puissance surnaturelle, sont en même temps des bienfaits, des bénédictions, des délivrances du corps et de l'âme, répandus à pleines mains sur des êtres souffrants et malheureux; des œuvres qui, en réparant les ravages du péché, portent la consolation, la paix, la vie, là où régnaient

la douleur, l'angoisse et la mort; des œuvres qui toutes sont l'effusion de la plus profonde compassion pour la souffrance, de la plus tendre charité pour ceux qui en étaient les victimes, — de telles œuvres sont revêtues d'un cachet divin; elles viennent du ciel, non de la terre ni de l'enfer; ce sont des œuvres de Dieu manifestant la gloire divine de celui qui les accomplit.

Évidents pour la foi par leur caractère même, les miracles du Sauveur, loin d'être d'ailleurs des faits isolés et sans rapport avec son œuvre de rédemption, se fondent, au contraire, dans l'ensemble de sa sainte et belle vie qui les illumine d'une lumière céleste, en même temps qu'ils ajoutent à cette vie une sanction nouvelle.

Nous avons déjà déclaré qu'à nos yeux, la sainteté unique de la vie du Sauveur, le témoignage immédiat qu'il se rendait dans les consciences par la vérité divine qui resplendissait de toutes parts autour de lui, la puissance de sa parole enfin qui portait dans les âmes la lumière et la conviction, étaient des miracles aussi grands que ses plus éclatants miracles. C'est de toute son apparition sur la terre que saint Jean avait reçu cette impression, à laquelle il donnait essor par cet hymne de louange : « Nous avons contemplé sa gloire, une gloire telle qu'est celle du Fils

unique, venu du Père, plein de grâce et de vérité. » — Œuvres religieuses comme toute sa vie, les miracles du Sauveur sont donc, par leur nature même, un témoignage divin pour la foi et pour la vie religieuse : « *il manifesta sa gloire.* »

Cette première preuve, tirée du caractère même des miracles du Sauveur, est de la plus haute importance dans le sujet qui nous occupe. Elle peut servir en même temps à nous faire sentir quelle est la valeur d'une assertion sans cesse répétée dans une certaine école, et d'après laquelle Jésus lui-même, loin d'attacher aucune importance à ses miracles comme témoignages pour la foi, répudierait absolument ce secours comme trop extérieur ou trop peu immédiat. Nous ne craignons nullement d'examiner de près cette objection; ce sera au contraire avec la plus grande joie que nous écouterons le témoignage de Jésus-Christ lui-même sur la valeur apologétique de ses miracles, bien persuadés que nous en verrons ressortir une preuve décisive en faveur du principe que nous soutenons ici.

Mais d'abord, convenons avec franchise qu'il peut y avoir quelque chose de fondé dans l'objection qu'on nous oppose. S'il arrivait que la foi, s'arrêtant au fait brut du miracle, n'y vît qu'un prodige attestant la puissance de celui qui l'accomplit, il n'y aurait dans cette conviction, quel-

que ferme qu'elle fût, rien de moral, rien de religieux; ce ne serait pas la foi. Aussi, nous ne le verrons que trop, Jésus refuse sévèrement ce genre de démonstration à ceux qui le lui demandent dans cette disposition charnelle ou hostile. Quelquefois même nous l'entendons soupirer avec tristesse, en voyant des âmes sincères n'avoir recours à lui que pour obtenir de sa puissance la délivrance de leurs maux terrestres, sans savoir s'élever à ses bénédictions spirituelles, but suprême de sa mission divine. « Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez point, » — disait-il à un père qui lui demandait la guérison de son fils. — « O génération incrédule! — s'écriait-il dans une autre occasion, — jusqu'à quand serai-je avec vous? jusqu'à quand vous supporterai-je? » — Et toutefois, ô charité de mon Sauveur! — à peine avait-il fait entendre ces accents de vérité qui s'échappaient de son âme attristée, il s'empressait d'accorder aux malheureux qui l'invoquaient le secours demandé.

Nous reconnaissons donc pleinement ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'objection concernant le témoignage de Jésus-Christ sur ses miracles. Mais nous affirmons, avec une conviction d'autant plus vive, que partout où Jésus se trouvait en présence de dispositions plus élevées, partout où ses œuvres pouvaient servir à manifester sa

gloire, à réveiller la foi, à lui frayer un chemin dans les âmes, loin de répudier ce secours, il en appelait lui-même expressément à ses miracles.— Les preuves abondent, nous n'avons qu'à choisir.

Même avant d'opérer quelqu'une de ses plus grandes délivrances, il n'est pas rare de l'entendre attirer l'attention de ceux qui l'entouraient sur la religieuse importance de la manifestation divine dont ils allaient être les témoins. Le voici en présence de l'aveugle-né dont il va rouvrir les yeux à la lumière du jour; il refuse de répondre à une question curieuse de ses disciples sur la cause de l'affliction infligée à ce malheurex, mais appelant leurs pensées sur l'œuvre divine qu'il allait accomplir et qui justifierait pleinement à leurs yeux la providence de Dieu, il leur dit : « C'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. » — Les œuvres de Dieu, c'est-à-dire la guérison d'une triste infirmité et une œuvre plus grande, le salut d'une âme! — Jésus vient d'apprendre par un message que Lazare, son ami, est malade; aussitôt il fait entendre ces paroles, étranges alors, lumineuses bientôt : « Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le fils de Dieu soit glorifié par elle. » — Telle est la puissante et religieuse influence que le Seigneur attendait du miracle de Béthanie, avant même qu'il fût accompli.

Mais c'est par des paroles plus directes encore que très-souvent le Sauveur en appelle au témoignage de ses miracles. Tous les efforts de l'exégèse la plus prévenue pourront-ils jamais dépouiller de son évidence et de sa force la réponse de Jésus aux disciples de Jean-Baptiste, venant lui demander de la part de leur maître : « Es-tu celui qui devait venir ou devons-nous en attendre un autre? » — « Allez, leur dit-il, allez et rapportez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez; les aveugles recouvrent la vue, les impotents marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts sont ressuscités et l'Évangile est annoncé aux pauvres. » — Que ces œuvres divines te suffisent, pauvre prisonnier, pour raffermir ta foi et relever ton courage en te donnant l'assurance que Celui que tu as annoncé est bien le libérateur promis à Israël. — Mais que dirons-nous surtout des redoutables avertissements, des reproches sévères que le Seigneur adresse à ceux qui, témoins de ses miracles, auraient dû y reconnaître tout au moins une manifestation de la présence de Dieu et qui, dans leur aveugle endurcissement, n'y avaient eu aucun égard! — « Alors il se mit à faire des reproches aux villes où il avait fait plusieurs de ses miracles de ce qu'elles ne s'étaient point repenties : Malheur à toi, Chorazin! malheur à toi, Bethsaïda! car si les miracles qui ont été

faits au milieu de vous eussent été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties avec le sac et la cendre. Et toi Capernaüm ! qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusque dans l'enfer : car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi eussent été faits dans Sodome, elle subsisterait encore. » — La repentance, la conversion, qui ne s'opèrent que par la foi, voilà quels auraient dû être les résultats immenses et bénis des miracles du Sauveur dans ces villes qui avaient eu le privilége de le voir, de l'entendre; et si leur endurcissement avait rendu inutile ce dessein de la miséricorde divine, à elles seules en revenait la terrible responsabilité !

Mais c'est surtout dans l'Évangile de saint Jean que nous entendons le plus fréquemment cet appel du Sauveur au témoignage de ses œuvres [1]. Relisons sans aucun commentaire quelques-unes de ces paroles si puissamment convaincantes : « Car comme le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il

[1] Je n'ignore pas qu'une certaine exégèse, prévenue par l'objection que nous réfutons, se refuse à voir les miracles dans ces *œuvres* auxquelles le Seigneur en appelle si souvent. Elle prétend qu'il désigne ainsi l'ensemble de sa vie. — Fort bien; mais vouloir *exclure* les miracles de ces œuvres qui composent l'ensemble de sa vie, et qui rendent témoignage de lui, c'est une naïveté à laquelle il est inutile de répondre. Ce que saint Jean entend par les *œuvres*, il nous le dit clairement quand il remplace ce mot par celui de *signes* ou miracles. *Jean*, XII, 37.

veut... afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Je vous l'ai dit, et vous ne me croyez point; les œuvres que je fais au nom de mon Père, rendent témoignage de moi. » — « Croyez que je suis dans le Père et que le Père est en moi; sinon, croyez-moi à cause des œuvres elles-mêmes. — Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point; mais si je les fais, bien que vous ne croyiez pas, croyez les œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que le Père est en moi et moi en lui. Si je n'eusse pas fait parmi eux les œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient point de péché; mais maintenant ils les ont vues et toutefois ils ont haï et moi et mon Père. »

Tel est le témoignage de Jésus-Christ sur la valeur de ses miracles pour la foi; c'est ainsi qu'il manifestait sa gloire.

Le témoignage des faits, qu'il nous reste à invoquer, parlera-t-il avec moins de clarté et de force contre l'objection qu'on oppose au miracle, comme manifestation divine pour la foi? Les faits, l'expérience, tel est dans les questions religieuses comme en toute autre, le critère le moins suspect de la vérité. Or quelle est, selon le récit de tous nos Évangiles, l'influence religieuse des miracles du Sauveur sur tous ceux dont le cœur n'y était pas fermé par l'endurcissement? — Partout, nous voyons dans ces manifestations

divines un moyen puissant de préparer, de réveiller ou d'affermir la foi. Sans parler ici de ces multitudes attirées sur les pas du Sauveur et qui, en venant rechercher les bienfaits de ses miracles, se trouvaient placées sous l'influence puissante de sa parole, écoutons plutôt les effusions d'admiration, de confiance et de foi qui s'échappent de leur cœur à la vue de ces œuvres divines : « Qui est celui-ci, — s'écrient-elles, après avoir vu la tempête s'apaiser à la voix de Jésus, « qui est celui-ci, à qui les vents mêmes et la mer obéissent? » — Oui, qui est-il? — N'est-ce pas là la question suprême de la foi religieuse en présence du Sauveur? — Il vient de guérir un malheureux, privé du don de la parole et tourmenté par une ténébreuse puissance: « Jamais rien de pareil ne s'était vu en Israël: » — répètent à l'envi les multitudes, témoin de cette délivrance; jamais, pas même aux jours des plus grands prophètes. Ces hommes, ainsi émus d'admiration et de reconnaissance, ne seront-ils pas tout disposés à écouter avec la confiance la plus profonde la parole de Celui en qui ils voient, tout au moins, le plus grand des envoyés de Dieu? — Quels sentiments se manifestent au milieu de ce cortége funèbre qui accompagnait les restes mortels du jeune homme de Naïn, quand on le vit se relever plein de vie à la voix créatrice du Fils de Dieu? — Ils furent tous saisis de crainte, raconte saint Luc

la douleur, l'angoisse et la mort; des œuvres qui toutes sont l'effusion de la plus profonde compassion pour la souffrance, de la plus tendre charité pour ceux qui en étaient les victimes, — de telles œuvres sont revêtues d'un cachet divin; elles viennent du ciel, non de la terre ni de l'enfer; ce sont des œuvres de Dieu manifestant la gloire divine de celui qui les accomplit.

Évidents pour la foi par leur caractère même, les miracles du Sauveur, loin d'être d'ailleurs des faits isolés et sans rapport avec son œuvre de rédemption, se fondent, au contraire, dans l'ensemble de sa sainte et belle vie qui les illumine d'une lumière céleste, en même temps qu'ils ajoutent à cette vie une sanction nouvelle.

Nous avons déjà déclaré qu'à nos yeux, la sainteté unique de la vie du Sauveur, le témoignage immédiat qu'il se rendait dans les consciences par la vérité divine qui resplendissait de toutes parts autour de lui, la puissance de sa parole enfin qui portait dans les âmes la lumière et la conviction, étaient des miracles aussi grands que ses plus éclatants miracles. C'est de toute son apparition sur la terre que saint Jean avait reçu cette impression, à laquelle il donnait essor par cet hymne de louange : « Nous avons contemplé sa gloire, une gloire telle qu'est celle du Fils

unique, venu du Père, plein de grâce et de vérité. » — Œuvres religieuses comme toute sa vie, les miracles du Sauveur sont donc, par leur nature même, un témoignage divin pour la foi et pour la vie religieuse : « *il manifesta sa gloire.* »

Cette première preuve, tirée du caractère même des miracles du Sauveur, est de la plus haute importance dans le sujet qui nous occupe. Elle peut servir en même temps à nous faire sentir quelle est la valeur d'une assertion sans cesse répétée dans une certaine école, et d'après laquelle Jésus lui-même, loin d'attacher aucune importance à ses miracles comme témoignages pour la foi, répudierait absolument ce secours comme trop extérieur ou trop peu immédiat. Nous ne craignons nullement d'examiner de près cette objection; ce sera au contraire avec la plus grande joie que nous écouterons le témoignage de Jésus-Christ lui-même sur la valeur apologétique de ses miracles, bien persuadés que nous en verrons ressortir une preuve décisive en faveur du principe que nous soutenons ici.

Mais d'abord, convenons avec franchise qu'il peut y avoir quelque chose de fondé dans l'objection qu'on nous oppose. S'il arrivait que la foi, s'arrêtant au fait brut du miracle, n'y vît qu'un prodige attestant la puissance de celui qui l'accomplit, il n'y aurait dans cette conviction, quel-

que ferme qu'elle fût, rien de moral, rien de religieux; ce ne serait pas la foi. Aussi, nous ne le verrons que trop, Jésus refuse sévèrement ce genre de démonstration à ceux qui le lui demandent dans cette disposition charnelle ou hostile. Quelquefois même nous l'entendons soupirer avec tristesse, en voyant des âmes sincères n'avoir recours à lui que pour obtenir de sa puissance la délivrance de leurs maux terrestres, sans savoir s'élever à ses bénédictions spirituelles, but suprême de sa mission divine. « Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez point, » — disait-il à un père qui lui demandait la guérison de son fils. — « O génération incrédule! — s'écriait-il dans une autre occasion, — jusqu'à quand serai-je avec vous? jusqu'à quand vous supporterai-je? » — Et toutefois, ô charité de mon Sauveur! — à peine avait-il fait entendre ces accents de vérité qui s'échappaient de son âme attristée, il s'empressait d'accorder aux malheureux qui l'invoquaient le secours demandé.

Nous reconnaissons donc pleinement ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'objection concernant le témoignage de Jésus-Christ sur ses miracles. Mais nous affirmons, avec une conviction d'autant plus vive, que partout où Jésus se trouvait en présence de dispositions plus élevées, partout où ses œuvres pouvaient servir à manifester sa

gloire, à réveiller la foi, à lui frayer un chemin dans les âmes, loin de répudier ce secours, il en appelait lui-même expressément à ses miracles.— Les preuves abondent, nous n'avons qu'à choisir.

Même avant d'opérer quelqu'une de ses plus grandes délivrances, il n'est pas rare de l'entendre attirer l'attention de ceux qui l'entouraient sur la religieuse importance de la manifestation divine dont ils allaient être les témoins. Le voici en présence de l'aveugle-né dont il va rouvrir les yeux à la lumière du jour; il refuse de répondre à une question curieuse de ses disciples sur la cause de l'affliction infligée à ce malheurex, mais appelant leurs pensées sur l'œuvre divine qu'il allait accomplir et qui justifierait pleinement à leurs yeux la providence de Dieu, il leur dit : « C'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. » — Les œuvres de Dieu, c'est-à-dire la guérison d'une triste infirmité et une œuvre plus grande, le salut d'une âme! — Jésus vient d'apprendre par un message que Lazare, son ami, est malade; aussitôt il fait entendre ces paroles, étranges alors, lumineuses bientôt : « Cette maladie n'est point à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le fils de Dieu soit glorifié par elle. » — Telle est la puissante et religieuse influence que le Seigneur attendait du miracle de Béthanie, avant même qu'il fût accompli.

Mais c'est par des paroles plus directes encore que très-souvent le Sauveur en appelle au témoignage de ses miracles. Tous les efforts de l'exégèse la plus prévenue pourront-ils jamais dépouiller de son évidence et de sa force la réponse de Jésus aux disciples de Jean-Baptiste, venant lui demander de la part de leur maître : « Es-tu celui qui devait venir ou devons-nous en attendre un autre? » — « Allez, leur dit-il, allez et rapportez à Jean les choses que vous entendez et que vous voyez; les aveugles recouvrent la vue, les impotents marchent, les lépreux sont nettoyés, les sourds entendent, les morts sont ressuscités et l'Évangile est annoncé aux pauvres. » — Que ces œuvres divines te suffisent, pauvre prisonnier, pour raffermir ta foi et relever ton courage en te donnant l'assurance que Celui que tu as annoncé est bien le libérateur promis à Israël. — Mais que dirons-nous surtout des redoutables avertissements, des reproches sévères que le Seigneur adresse à ceux qui, témoins de ses miracles, auraient dû y reconnaître tout au moins une manifestation de la présence de Dieu et qui, dans leur aveugle endurcissement, n'y avaient eu aucun égard! — « Alors il se mit à faire des reproches aux villes où il avait fait plusieurs de ses miracles de ce qu'elles ne s'étaient point repenties : Malheur à toi, Chorazin! malheur à toi, Bethsaïda! car si les miracles qui ont été

faits au milieu de vous eussent été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties avec le sac et la cendre. Et toi Capernaüm ! qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusque dans l'enfer : car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi eussent été faits dans Sodome, elle subsisterait encore. » — La repentance, la conversion, qui ne s'opèrent que par la foi, voilà quels auraient dû être les résultats immenses et bénis des miracles du Sauveur dans ces villes qui avaient eu le privilége de le voir, de l'entendre; et si leur endurcissement avait rendu inutile ce dessein de la miséricorde divine, à elles seules en revenait la terrible responsabilité !

Mais c'est surtout dans l'Évangile de saint Jean que nous entendons le plus fréquemment cet appel du Sauveur au témoignage de ses œuvres [1]. Relisons sans aucun commentaire quelques-unes de ces paroles si puissamment convaincantes : « Car comme le Père ressuscite les morts et les vivifie, de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il

[1] Je n'ignore pas qu'une certaine exégèse, prévenue par l'objection que nous réfutons, se refuse à voir les miracles dans ces *œuvres* auxquelles le Seigneur en appelle si souvent. Elle prétend qu'il désigne ainsi l'ensemble de sa vie. — Fort bien; mais vouloir *exclure* les miracles de ces œuvres qui composent l'ensemble de sa vie, et qui rendent témoignage de lui, c'est une naïveté à laquelle il est inutile de répondre. Ce que saint Jean entend par les *œuvres*, il nous le dit clairement quand il remplace ce mot par celui de *signes* ou miracles. *Jean*, XII, 37.

Sauveur qu'elle rendait insensibles ces hommes qui en étaient aveuglés. Ils ne l'étaient pas moins en présence de tous les autres témoignages religieux et moraux dont la lumière resplendissait autour de lui : les pénétrantes vérités qu'il faisait entendre, la puissance de sa parole, l'exemple de sa sainte vie, le dévouement de sa tendre charité, tout venait se briser inutile sur le roc de ces cœurs endurcis, tout y glissait comme de l'eau. L'incrédulité, ainsi que la foi, est un état moral. La foi vivifie l'affinité de l'âme humaine avec le divin, l'incrédulité l'éteint.

Nous pouvons constater sous nos yeux le même phénomène moral. Vous pensez, peut-être, que nos incrédules modernes, savants ou ignorants, théologiens ou hommes du monde, nient le miracle à cause des difficultés dont il est entouré ? Mais interrogez ces adversaires du Christianisme, lisez attentivement leurs écrits et vous discernerez bien vite des causes plus profondes, les vraies causes de leurs négations. Ils se sont rendus moralement incapables d'admettre une manifestation divine, de quelque nature qu'elle soit, par la raison que leur âme est fermée à Dieu, fermée à Jésus-Christ, à la vérité de sa parole, à la sainteté de sa vie. Ils ne croient pas au miracle parce qu'ils ne peuvent et ne veulent pas croire. Si, contemporains du Sauveur, ils avaient vu un de ses plus éclatants miracles s'accomplir sous leurs

yeux, ils l'auraient attribué, non pas au démon qui n'existe pas pour eux, mais à une illusion, à quelque cause naturelle, que sais-je ? à la magie, car ils se réfugieraient plutôt dans la superstition que dans la foi; cela se voit tous les jours.

Mais remontons hors de ce sombre abîme de l'incrédulité et constatons d'abord un genre de foi au miracle qui ne vaut pas beaucoup mieux pour la vie religieuse. L'histoire évangélique nous montre autour du Sauveur des hommes qui ne conçoivent pas le moindre doute sur la réalité de ses miracles, mais qui, par l'engourdissement de leur intelligence et de leur cœur, tout en admettant les faits matériels, ne savent pas s'élever jusqu'à la foi en Celui dont ces faits manifestent la gloire. Un étonnement stupide à la vue d'un prodige, un intérêt charnel qui attirait à la suite de Jésus ceux dont il avait apaisé la faim, « non parce qu'ils avaient vu des signes, mais parce qu'ils avaient mangé des pains ; » une coupable ingratitude en des lépreux guéris, qui ne savaient pas revenir rendre grâces à l'auteur de leur délivrance, tels étaient les stériles effets d'une telle foi au miracle. — Et ne les rencontrez-vous pas partout, aujourd'hui encore, ces hommes qui n'ont pas d'autre foi ? — Rien ne les arrête dans la lecture des Évangiles, peut-être même voient-ils des miracles là où il n'y en a pas; mais ce ne sont, pour eux, ni des signes, ni des puissances

qui élèvent leur vie religieuse jusqu'à une communion sanctifiante avec Celui qui manifeste ainsi son pouvoir et son amour. Croyance stérile à des miracles rendus inutiles. Il est vrai qu'en de telles âmes, tous les autres moyens de grâce qui leur sont prodigués ne produisent pas une foi plus vivante, bien que jamais, peut-être, elles ne les aient révoqués en doute. Révélation, rédemption, tout est admis aussi bien que les autres miracles. Trésors enfouis dans une froide orthodoxie, capital mort, pain de vie, en présence duquel on se laisse mourir de faim.

Montons plus haut, élevons-nous à un degré de la foi, où nous trouvions enfin le vrai rapport de cette foi au miracle. C'est celle qui, par la manifestation divine, est mise directement en un contact vivant avec Celui qui s'y révèle, Jésus, le Sauveur. Oh! que bien heureuses sont les âmes que le Père attire ainsi au Fils! Que d'exemples touchants et profondément instructifs nous en trouvons dans les pages de l'Évangile et autour de Jésus! C'est ce centenier de Capernaüm, ce païen d'origine, croyant en Dieu et en celui qu'il a envoyé; jamais, sans la foi au miracle, il ne serait venu demander à Jésus la délivrance de ce serviteur qui lui était cher. Mais déjà, dépassant ce premier degré de la foi; c'est en lui qu'il croyait, en sa divine puissance, quand il s'écriait avec une confiance sans bornes et une si profonde humi-

lité : « Je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit, mais dis seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » — Ah ! je comprends que même le Sauveur s'étonna d'une telle foi. — C'est la Cananéenne que l'attrait du Père amène, elle aussi, des ténèbres de son paganisme à la lumière du Fils de Dieu. Jamais, sans la foi au miracle, elle ne serait venue à lui dans son angoisse, lui demander la guérison et la vie de son enfant. Mais déjà c'est en lui qu'elle croit, en sa tendre compassion, quand, surmontant tous les obstacles, dévorant toutes les humiliations, elle exhale aux pieds de Jésus sa douleur et sa confiance dans une supplication victorieuse : « Oui, Seigneur, mais les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leur maître. » Oh ! je comprends que Jésus lui-même admire une telle foi. — C'est le lépreux, bravant les prescriptions de la loi, pour venir chercher la guérison auprès du céleste Médecin. Jamais, sans la foi au miracle, il n'aurait conçu un espoir de guérison pour son incurable maladie. Mais déjà c'est en Jésus qu'il croit, en sa charité toute-puissante, quand, s'en remettant humblement à lui pour le résultat de sa prière, il s'écrie : « Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre net. » — Toutes ces âmes, amenées à la foi au Sauveur par la foi du miracle, croient en lui dans la mesure de leur connaissance; mais quel ne sera pas l'élan nouveau de

cette foi après ce miracle accompli en leur faveur, après cette manifestation divine de puissance et d'amour! Vous représentez-vous la foi de la Cananéenne, sa reconnaissance, son dévouement sans bornes pour le Sauveur, lorsque, rentrée dans sa maison, elle put presser sur son cœur cette enfant qu'il venait de lui rendre! Que sera-ce surtout de cette foi quand, par l'achèvement de son œuvre de rédemption, par ses souffrances et par la gloire qui les devait suivre, le Seigneur se sera révélé dans toute la plénitude de sa divinité et de son amour!

Puisque tel était le pouvoir de la foi au miracle, comme premier échelon pour monter jusqu'à la foi en Jésus, pourrions-nous nous étonner de l'entendre lui-même demander cette foi, avant d'accomplir quelqu'une de ses œuvres de puissance? Il la demande dans ce touchant dialogue avec un père qui implorait la délivrance de son fils en ces termes où se trahissait la faiblesse de sa foi : « Si tu y peux quelque chose, assiste-nous, étant ému de compassion envers nous. » — Jésus lui répond en lui renvoyant l'expression de son doute : « Si tu peux croire, toutes choses sont possibles à celui qui croit. » — Le père a compris, il est humilié dans sa douleur, car il s'écrie avec larmes : « Je crois, Seigneur, aide-moi dans mon incrédulité. » — Cette foi au miracle, Jésus la demande à Marthe elle-même près du tombeau de son frère :

« Ne t'ai-je dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu? » Et elle crut, et elle vit la gloire de Dieu, car sa foi s'éleva à des hauteurs toutes nouvelles lorsque, ce jour même, son Sauveur grandit à sa vue, jusqu'à devenir pour elle, comme pour son frère, la résurrection et la vie.

C'est ainsi que nous parvenons à ces régions lumineuses de la foi, élevées infiniment au-dessus du miracle dont elle n'a plus besoin, parce que Jésus, dans sa gloire divine, en est le vrai, l'unique objet. C'est là qu'il voulait amener un Nathanaël qui croyait en lui comme au Fils de Dieu, d'abord parce qu'il lui avait dit : « Quand tu étais sous le figuier, je te voyais. Parce que je t'ai dit que je te voyais sous le figuier, tu crois; tu verras de bien plus grandes choses que celles-ci, » des révélations toutes nouvelles : « En vérité, en vérité, je vous dis que désormais vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. » Vous croirez quand toutes les puissances du siècle à venir auront pénétré votre âme et l'auront amenée à une communion vivante avec le ciel. — C'est à cette foi que Jésus veut élever un Thomas qui, parce qu'il a vu de ses yeux son Sauveur ressuscité, échappe au tourment du doute et s'écrie avec admiration : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » — « Parce que tu as vu, tu as cru ; bien heureux sont ceux qui n'ont point vu et qui ont

cru. » — Oh ! oui, bien heureux ceux dont la foi est devenue une communion immédiate, vivante et personnelle avec Jésus invisible.

Mais ce bonheur, c'est le mystère de la foi que le Seigneur révélait à un autre disciple par ces paroles profondes : « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est pas la chair et le sang qui t'a révélé cela, mais mon Père qui est aux cieux ! » — Voilà la cause suprême d'une foi qui venait de se manifester par cette effusion d'adoration : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Oh ! puissions-nous tous être pénétrés de cette conviction : nous ne croyons en Jésus que lorsque le Père l'a révélé à notre âme dans toute sa gloire divine, que lorsque nous portons au dedans de nous le témoignage vivant de son éternelle divinité, que lorsque nous pouvons lui dire : « mon Seigneur et mon Dieu, » parce que nous lui avons dit en nous jetant dans ses bras : « oh ! mon Sauveur ! »

Alors le rapport de la foi au miracle est complet, car, nous ne nous lasserons pas de le redire : le grand miracle, c'est Jésus-Christ, et par lui la rédemption d'un monde perdu.

Mes frères, y aurait-il parmi vous de ces hommes que l'incrédulité a rendus incapables de rien éprouver dans leur conscience et dans leur cœur, quand Jésus manifeste sa gloire, c'est-à-dire sa puissance, son amour, sa sainteté? Ah !

s'il en était ainsi, laissez-moi au moins vous déclarer encore que c'est là la révélation suprême et dernière de Dieu lui-même, du Dieu qui vous cherche dans sa miséricorde pour vous sauver et que, quoique vous fassiez, l'état moral de votre âme et son avenir éternel reposent uniquement sur votre responsabilité.

Et vous qui croyez aux miracles de Jésus-Christ, vous ont-ils véritablement manifesté sa gloire, vous l'ont-ils révélé comme votre Dieu, votre Sauveur? Est-il maintenant votre espérance et votre vie pour être encore, à l'heure si proche de la mort, votre vie et votre espérance?

Oh! Jésus, réponds toi-même dans nos cœurs en nous manifestant, de jour en jour davantage, ta puissance et ta charité!

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

SA PREUVE HISTORIQUE

« Le Dieu de nos Pères a ressuscité Jésus, que vous avez fait mourir, le pendant au bois. Et Dieu l'a élevé par sa puissance pour être Prince et Sauveur, afin de donner à Israël la repentance et la rémission des péchés. — Et nous lui sommes témoins des choses que nous disons, aussi bien que le Saint-Esprit que Dieu donne à ceux qui lui obéissent. »

Act., v, 30-32.

Nous avons consacré quelques-unes de nos dernières prédications à un côté important de la vie de Jésus-Christ : ses œuvres de délivrance par lesquelles il se manifeste à nous, au sein de tous nos maux, comme un libérateur puissant et miséricordieux, comme Sauveur. Nous avons essayé de vous montrer la possibilité de ses miracles dans

la création où Dieu règne, leur réalité dans la rédemption qui est elle-même le grand miracle de la puissance et de l'amour de Dieu; nous avons enfin attiré votre attention sur les rapports de ces manifestations divines avec notre foi. Que nous reste-t-il à faire dans notre ardent désir de convaincre ceux qui doutent et d'affermir la foi de ceux qui croient? — Puisqu'on objecte aujourd'hui contre les miracles qu'ils ne sont pas historiquement constatés, et que cette objection se trouve raisonnée ou instinctive dans plus d'un esprit peu familiarisé avec la question, il faudrait prouver la vérité historique des miracles. — Mais comme cette démonstration n'est autre, au fond, que celle de l'histoire évangélique tout entière, je veux m'efforcer de la résumer dans la preuve historique d'un miracle qui, par sa nature et sa grandeur, suppose et couronne tous les miracles de Jésus-Christ: je veux dire sa glorieuse résurrection. Nous aurons en outre par là le précieux avantage de nous placer, non pas en présence de quelques actes plus ou moins importants de sa vie, mais au centre même de son œuvre de rédemption. Il ne s'agit plus seulement pour nous de savoir s'il a guéri des malades ou ramené des morts à la vie, mais de savoir s'il nous a sauvés nous-mêmes du double désastre du péché et de la mort, dont nous sommes les victimes. Il s'agit de nos seules consolations véritables dans la vie, de

nos plus chères espérances pour notre dernière heure et pour l'éternité. Ai-je besoin de vous demander pour un tel sujet votre plus sérieuse attention?

Recueillons aujourd'hui les preuves du fait historique de la résurrection de Jésus-Christ, et plus tard nous en indiquerons les conséquences[1].

[1] Il est évident que pour établir la vérité d'un fait, il faut consulter avant tout les documents historiques qui en font foi; ici ces documents sont en première ligne nos Évangiles et le livre des Actes. A ceux qui révoquent en doute la crédibilité de ces documents, nous n'avons rien à dire ici, vu que nous n'écrivons pas une introduction aux livres historiques du Nouveau Testament. Je me trompe : il s'agit du fait de la résurrection de Jésus-Christ. Or, ce fait est attesté par les Épîtres apostoliques, par celles surtout dont la critique la plus négative n'a jamais nié l'authenticité. Toutes ces Épîtres posent ce fait à la base même du Christianisme, elles en sont toutes imprégnées, vivifiées. Supposez donc que la critique parvienne à déchirer du Nouveau Testament les cinq livres historiques qu'il renferme, qu'y aura-t-elle gagné pour sa thèse? En y insistant par cet argument, elle nous mettra dans la tentation de penser que tel est son bon plaisir : *Stat pro ratione voluntas!* — Quant à ceux qui, sans nier la vérité des livres historiques en général, se réfugient dans les divergences des récits évangéliques de la résurrection de Jésus-Christ, nous leur dirons : Nous reconnaissons avec vous ces divergences de détail; mais le fait lui-même en est-il moins attesté dans chaque récit avec la conviction la plus claire et la plus vivante? Quel fait de l'histoire admettrons-nous, si nous voulons attendre que tous les historiens soient d'accord sur tous les points? — L'ardente polémique poursuivie jusqu'à ce jour sur des faits très-importants de la bataille de Waterloo a-t-elle inspiré à un seul homme raisonnable des doutes sur la réalité de ce grand événement?

I

C'est Pierre qui parle dans notre texte, c'est l'apôtre de Jésus-Christ qui fait entendre ces solennelles paroles, nous dirons bientôt devant quel auditoire : « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir, le pendant au bois. Dieu l'a élevé par sa puissance pour être Prince et Sauveur, afin de donner à Israël la repentance et la rémission des péchés. Et nous lui sommes témoins des choses que nous disons, aussi bien que le Saint-Esprit que Dieu donne à ceux qui lui obéissent. » Tel est le joyeux témoignage des apôtres, tel est le grand sujet de leur prédication, le fait historique dont il s'agit ici pour nous : la résurrection de Jésus-Christ. Avant même d'examiner avec vous la valeur de ce témoignage, je voudrais vous rendre attentifs à deux présomptions importantes en faveur du fait qui doit nous occuper.

J'exprimerai la première par cette question : était-il possible qu'une vie telle que celle de Jésus-Christ, cette vie que nous retracent les quatre Évangiles, dont les Actes des Apôtres, les Épîtres, l'Apocalypse, le Nouveau Testament tout entier sont remplis, était-il possible qu'une telle vie finît dans la poussière d'un tombeau? — Pour

nous qui croyons que Jésus est le fils du Dieu vivant, qui admettons dans sa plénitude sa vie et ses œuvres au sein de notre humanité, cette question est résolue, — résolue en faveur du témoignage apostolique. Celui qui commandait en maître à la nature, aux vents et à la mer, à la maladie et à la mort, pouvait-il rester lui-même la proie de la mort? — N'est-ce pas le cri de la conscience chrétienne, je dirai même de la raison, qu'un apôtre faisait entendre dans sa première prédication, au jour de la Pentecôte : « Dieu l'a ressuscité, ayant brisé les liens de la mort, parce qu'il *n'était pas possible* qu'il fût retenu par elle? »

Mais à ceux qui conservent encore des doutes sur la nature et sur les œuvres du Sauveur, à ceux qui ne sauraient, par conséquent, trouver dans sa vie le garant de son triomphe sur la mort, nous présenterons cette première présomption sous une autre forme. Nous leur dirons : Vous croyez du moins la pureté, la véracité, la sainteté de son caractère moral. Et bien, écoutez : il a dit au sein des ténèbres de cette terre : « Je suis la lumière du monde. » — Il a dit en présence des stériles efforts de notre pauvre humanité, pour retrouver le chemin de la vérité et de la vie : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. » — Il a dit sur le bord d'une tombe, où il pleurait avec des amis sur les ravages de la mort : « Je suis la résurrection et la vie, celui qui croit en moi, quand il

serait mort, vivra. » — Il a ajouté, dans le sentiment de la vérité éternelle de ces déclarations : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » — Et lui-même serait resté la proie de la mort ! Sortez, si vous le pouvez de cette contradiction morale. Bien plus, à plusieurs reprises, il a prédit à ses disciples sa résurrection ; s'il n'est pas ressuscité, il les a déçus, et alors, voyez-vous la nuit, une nuit profonde, étendre sur eux ses voiles ? — Cela est-il d'accord avec les faits ? — Nouvelle et insoluble contradiction !

Voici notre seconde présomption. Pour la bien saisir, nous nous transportons par la pensée à Jérusalem, au matin de ce premier jour de la semaine après la mort de Jésus-Christ. — A la suite des femmes galiléennes, avec les disciples Pierre et Jean, nous pénétrons dans ce jardin de Joseph d'Arimathée, nous nous approchons de cette grotte où il a déposé le corps de Jésus, nous y plongeons nos regards. Son corps meurtri n'y est plus ! Ce tombeau est vide, le fait est certain. Pourquoi certain ? — Parce que les disciples l'ont affirmé ? — Non, mais parce que, à la première annonce de sa résurrection, tout habitant de Jérusalem, tout membre du Sanhédrin put aller s'assurer du fait, et n'y manqua certainement pas. — Si Jésus n'est pas ressuscité, son corps a donc été enlevé. Par qui ? — Par ses ennemis ?

— Ils s'en seraient bien gardés; ils auraient accrédité par là la croyance à sa résurrection. Par ses disciples? — Il n'y a plus personne aujourd'hui qui ose leur attribuer cette indigne fourberie. Les plus incrédules eux-mêmes en abannent l'idée à ces pharisiens sans conscience, qui demandaient à Pilate une garantie contre cette éventualité. — Ne voyez-vous pas que notre présomption subsiste? — Le tombeau est vide, parce que Jésus est ressuscité.

II

C'est ce qui va ressortir, pour tout esprit non prévenu, du témoignage apostolique. Afin d'en mieux apprécier la valeur, remarquons tout d'abord que, dans l'immense domaine de l'histoire, il n'est aucun fait universellement admis, qui le soit sur un autre fondement que celui du témoignage historique. L'histoire de la philosophie n'a d'autre connaissance de la vie et des enseignements de Socrate, dont elle ne doute pourtant pas, que par les rapports de ses disciples, un Platon, un Xénophon. L'histoire politique des empires depuis César, Charlemagne et Napoléon repose sur le témoignage et n'a pas d'autre garantie de vérité. Nous nous contentons du témoignage, même dans les sphères des

sciences que nous n'avons pas cultivées nous-mêmes, et dont pourtant nous admettons les résultats. Nul de nous, probablement, n'a vérifié les calculs astronomiques par lesquels on a mesuré la distance qui nous sépare du soleil, et nous y ajoutons foi. Il n'est pas jusqu'aux transactions les plus ordinaires de la vie qui ne reposent sur ce fondement. Vous avez reçu d'une ville étrangère des renseignements favorables et dignes de votre confiance sur une maison de commerce qui demande à entrer en relation d'affaires avec vous, et sur ce témoignage, vous n'hésitez pas à risquer une partie de votre fortune.

Seulement, il faut que les témoins auxquels nous nous en rapportons, soient bien informés et moralement dignes de confiance. Trouverons-nous dans les disciples de Jésus cette double garantie?

Bien informés? — Qui jamais le fut mieux qu'eux? De quoi s'agit-il? — Non pas d'une question métaphysique ou d'un problème de philosophie, mais d'un fait, d'un fait qui est entièrement à leur portée et très-facile à constater : Leur Maître est-il ressuscité, oui ou non? Telle est la question.

Comme ils le connaissaient ce Maître bien-aimé! Choisis par lui dès l'entrée de son ministère, en vue de ce témoignage qu'ils auraient à rendre pour notre humanité tout entière, ils avaient été

journellement avec lui, constamment témoins de ses œuvres, auditeurs de ses enseignements; leur âme avait été chaque jour pénétrée de la puissance de sa parole, au point de s'écrier, dans un élan de confiance sans bornes : « A qui irions-nous, tu as les paroles de la vie éternelle! » — Jusqu'à cette dernière nuit de ses souffrances, c'est dans leur cœur qu'il avait versé les trésors de la vérité divine et de son amour... Ah! s'il revient à eux, après les quelques jours de ténèbres et d'angoisse qui vont suivre, comme ils le reconnaîtront! comme leur âme tressaillira à sa voix!

C'est ce qui eut lieu selon tous nos Évangiles; et ce ne fut point dans une entrevue incertaine, dans une rapide apparition, qu'ils retrouvèrent Celui que leur âme avait soif de revoir. Écoutons les premiers mots de l'Évangile de saint Luc : « J'ai parlé dans mon premier livre, ô Théophile, de toutes les choses que Jésus a faites et a enseignées, jusqu'au jour où il fut élevé dans le ciel, après avoir donné ses ordres par le Saint-Esprit aux apôtres qu'il avait choisis; auxquels aussi, après qu'il eut souffert, il se montra lui-même vivant, et leur en donna plusieurs preuves, se faisant voir à eux pendant quarante jours, et leur parlant de ce qui regarde le royaume de Dieu. »— Ah! il leur fallait toutes ces preuves, tous ces entretiens, toutes ces communications nouvelles avec lui durant quarante jours, tous ces derniers

enseignements sur l'avenir de son règne, pour produire en eux une conviction aussi profonde que l'avait été la défaillance de leur foi. Le premier mouvement de tous, à la nouvelle de sa résurrection, fut le doute, un doute persistant. En vain les femmes viennent leur annoncer qu'elles ont vu son tombeau vide, que des envoyés célestes leur ont déclaré qu'il est ressuscité; en vain, deux d'entre eux ont vérifié ces faits; en vain Jésus lui-même est apparu à Marie Magdeleine, ils ne croient pas. Il faut qu'il se présente lui-même vivant au milieu de leur assemblée, qu'il les salue de sa voix si connue, par cette parole qui pénètre jusqu'au fond de leur cœur : « Que la paix soit avec vous ! » — Il faut qu'il apparaisse à deux autres d'entre eux dont le cœur, disent-ils, brûlait en l'écoutant; il faut que ces deux disciples, accourant auprès de leurs frères, leur apprennent la grande nouvelle, tandis que ceux-ci leur répondent qu'eux-mêmes ont vu et entendu le Seigneur. Et même après tout cela, l'un d'eux déclara, en s'obstinant dans son doute, que s'il ne voit son Maître de ses propres yeux, que s'il ne reconnaît les marques des clous en ses mains, que s'il ne met sa main dans son côté pour en toucher la plaie, il ne croira point. Il crut enfin quand, par une touchante condescendance du Seigneur, ces preuves matérielles lui furent données. Ils crurent tous, mais seulement par une

évidence à laquelle nul d'entre eux ne put plus résister. Ils crurent alors, non-seulement par cette évidence extérieure des sens, mais par une vivante conviction de leur âme, pénétrée, vivifiée par sa présence, par sa parole, par une communion toute nouvelle avec lui. C'est alors qu'une Marie exhale dans son sein son cri de bonheur : « Rabboni, ô mon Maître ! » — Alors que Thomas, s'élevant des obscurités du doute à la certitude de la foi, s'écrie avec adoration : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » Alors que Pierre, l'angoisse dans le cœur, altéré de pardon et de réconciliation, accourt, recherche son Maître, jusqu'à ce que cette parole d'amour vienne rendre la vie à son âme : « Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ? » — Et toutes ces communications personnelles, d'une si haute sublimité par les dernières instructions du Sauveur, d'une si ineffable tendresse par les derniers témoignages de son amour, se prolongent durant six semaines, jusqu'à ce jour suprême où ils le virent s'élever dans sa gloire, après avoir reçu de lui encore une fois, avec ses derniers ordres, cette sanction de leur mission apostolique : « Vous me serez témoins tant à Jérusalem qu'en toute la Judée, et dans la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. »

Je le demande, y eut-il jamais sur aucun fait historique des témoins si bien informés ? — Mais

ces témoins sont-il dignes de confiance? — Telle est la seconde question qui s'offre à nous.

Il fut un temps où l'incrédulité résolvait négativement cette question et posait aux origines du Christianisme une grande imposture. Aujourd'hui, elle y a renoncé; elle a eu honte d'une accusation contre laquelle s'insurge la conscience humaine; elle a senti qu'un tel jugement sur les disciples de Jésus retombait de tout son poids sur elle-même et la marquait au front d'un sceau ineffaçable de mauvaise foi et d'immoralité[1]. Elle a donc recouru à un autre moyen. Les apôtres ne sont plus à ses yeux des imposteurs, mais les pre-

[1] C'est à Baur, de Tubingue, que revient principalement de nos jours le mérite d'avoir absous d'imposture les disciples du Sauveur. Il leur fait l'honneur de les croire convaincus : « Un messie qui avait succombé à la mort, dit-il, que pouvait-il être encore au plus fidèle adhérent de sa cause? Il n'y avait plus ici que cette alternative : Ou la foi en lui devait s'éteindre en sa mort, ou bien il fallait que cette foi, si elle était assez ferme et assez forte, brisât les liens de la mort et passât de la mort à la vie. Rien d'autre que le miracle de la résurrection ne pouvait dissiper les doutes qui paraissaient devoir jeter la foi elle-même dans la nuit éternelle de la mort... Pour la foi des disciples, la résurrection de Jésus-Christ était devenue la certitude la plus ferme, la plus inébranlable. Ce n'est que dans cette foi que repose le fondement du Christianisme et de tout son développement historique. » (*Geschichte der christlichen Kirche*, t. III, p. 39 et suiv.) — Mais comme malgré ces aveux, le théologien panthéiste ne peut pas admettre le fait de la résurrection de Jésus, la tâche de l'historien, selon lui, n'a pas pour objet la réalité de cette résurrection « dont nous ne savons pas même ce qu'elle est en soi, » — mais le fait qu'elle fut pour la conscience des disciples une certitude; — or, comme ce dernier fait échappe à toute analyse psychologique, il suffit à l'histoire d'en constater la réalité. Étrange manière d'étudier l'histoire! Voici un événement d'une immense importance : Nous ne

mières dupes d'une erreur à laquelle ils ont ajouté foi, d'une illusion qu'ils ont fait partager à d'autres. C'est-à-dire que, pour ne pas accuser d'imposture les apôtres de Jésus-Christ, elle fait d'eux des esprits faibles, des idiots ou des visionnaires! Qui reconnaîtra à ces traits les disciples du Sauveur? — Est-il plus facile de nous faire voir en eux des visionnaires sans intelligence, que des imposteurs à la conscience endurcie? — Eh bien, imposteurs ou visionnaires, peu m'importe dans la question qui nous occupe, car je vais vous prouver que l'une et l'autre de ces inculpations sont également impossibles.

Impossibles, vous dis-je, et, tout d'abord, à cause du temps et du lieu où ce témoignage fut rendu pour la première fois. Quand est-ce, en effet, que les apôtres proclamèrent la résurrection

prodiguerons point nos investigations à en constater la réalité ou la fausseté. Nous savons seulement que les témoins qui le rapportent en étaient fermement convaincus; mais comme nous ne pouvons dire de quelle manière ils ont acquis cette conviction, ne le recherchons pas, et restons-en là. — On sait que M. Renan est beaucoup moins réservé et que, pour lui, tout s'explique par la « forte imagination de Marie de Magdala, » cette « hallucinée qui donne au monde un Dieu ressuscité! » — Tous les apôtres de Jésus-Christ qui ont annoncé au monde leur Sauveur ressuscité, sont donc naturellement aussi des hallucinés! Il est intéressant de rapprocher ainsi deux hommes qui ne croient ni l'un ni l'autre le fait de la résurrection. Tandis que le savant allemand, qui écrit pour un public sérieux, se retranche, par respect pour la science historique, dans un problème psychologique qu'il déclare insoluble, — le frivole littérateur français saisit au vol une explication impossible qui trahit en lui, non la recherche de la vérité, mais le parti pris de son dédain transcendant. C'est que lui aussi sait à quels lecteurs il s'adresse.

de leur Maître? De longues années après l'événement? — Non, quarante jours seulement se sont écoulés. — Où est-ce qu'ils prêchèrent ce grand fait qui était à leurs yeux le triomphe de Christ et de sa cause? — Dans quelque coin reculé et obscur de la terre? — Non, à Jérusalem même, dans cette ville encore tout émue des scènes tragiques de la mort du Juste, devant ses habitants qui avaient sous la main tous les moyens de vérifier les faits qu'on leur annonçait, en présence de tous ces milliers d'adorateurs venus de diverses contrées de l'Orient pour célébrer la grande fête de la Pentecôte. C'est alors, c'est à cet immense auditoire que Pierre, l'apôtre de Jésus-Christ, parle en ces termes : « Hommes israélites, écoutez ces paroles ; Jésus le Nazaréen, personnage approuvé de Dieu entre vous par les miracles et les prodiges que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme aussi vous savez ; ayant été livré par le conseil défini et par la providence de Dieu, vous l'avez pris et mis en croix, et vous l'avez fait mourir par les mains des iniques ; mais Dieu l'a ressuscité, ayant brisé les liens de la mort, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu par elle. — Dieu a ressuscité ce Jésus ; de quoi nous sommes tous témoins. — Après donc qu'il a été élevé au ciel par la puissance de Dieu, et qu'il a reçu de son Père la promesse du Saint-Esprit, il a répandu ce que maintenant vous voyez et ce que vous

entendez. — Que donc toute la maison d'Israël sache certainement que Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus, dis-je, que vous avez crucifié. » — Quelques jours s'écoulent, un miracle éclatant s'opère par les mains des apôtres ; la foule les entoure de nouveau dans les parvis du temple, Pierre reprend la parole. Que dira-t-il pour faire remonter jusqu'à son Maître toute la gloire de la guérison qui vient d'être accomplie ? Écoutons-le : « Mais Pierre voyant cela, dit au peuple : hommes israélites, pourquoi vous étonnez-vous de ceci ? ou pourquoi avez-vous l'œil arrêté sur nous, comme si par notre puissance ou par notre sainteté, nous avions fait marcher cet homme ? Le Dieu d'Abraham, et d'Isaac, et de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son fils Jésus, que vous avez livré et que vous avez renié devant Pilate quoiqu'il jugeât qu'il devait être délivré. Mais vous avez renié le saint et le juste, et vous avez demandé qu'on vous relachât un meurtrier. Vous avez mis à mort le prince de la vie, lequel Dieu a ressuscité des morts ; de quoi nous sommes tous témoins. Et par la foi en son nom, son nom a guéri cet homme que vous voyez et que vous connaissez ; la foi, dis-je, que nous avons en lui a donné à celui-ci cette entière disposition de tous ses membres, en la présence de vous tous. » — Mais voici qui est plus étonnant encore : les principaux du peuple, jaloux et irrités de l'influence

des disciples comme ils l'avaient été de celle de leur Maître, les font saisir et jeter en prison; le lendemain, ils les traduisent à la barre de ce conseil souverain qui naguère a condamné Jésus à la mort et leur posent cette question : « Par quelle autorité et au nom de qui faites-vous ces choses? » — Pierre, en présence de ses ennemis qu'anime la haine, avec la pleine conscience du danger de mort auquel il s'expose, répond ainsi : « Gouverneurs du peuple et vous anciens d'Israël; puisque nous sommes recherchés aujourd'hui pour un bien qui a été fait en la personne d'un impotent pour savoir comment il a été guéri; sachez, vous tous, et tout le peuple d'Israël, que ç'a été au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, que vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts; c'est, dis-je, en son nom que cet homme qui paraît ici devant vous, a été guéri. C'est cette pierre, rejetée par vous qui bâtissez, qui a été faite la pierre angulaire, et il n'y a point de salut en aucun autre; car aussi il n'y a point sous le ciel d'autre nom qui soit donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés. » — A l'ouïe de ces paroles, le Sanhédrin délibère et, intimidé par le nombre croissant des disciples du crucifié, au lieu de prononcer une sentence de mort, il se contente d'interdire aux apôtres de parler ou d'enseigner en aucune manière au nom de Jésus! — Pourquoi cette perplexité, cette défaite, gouverneurs du

peuple? Démentez le fait qu'annoncent les disciples et qui fait toute leur force; convainquez-les de mensonge devant tout Jérusalem! — Ils n'en font rien, et Pierre leur répond avec hardiesse : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu. Nous ne pouvons pas ne pas dire les choses que nous avons vues et entendues. » — Quelques jours encore se passent, une seconde fois les disciples en récidive sont arrêtés et amenés en présence de cette autorité suprême. « Ne vous avons-nous pas défendu expressément d'enseigner en ce nom, leur demande-t-on, et cependant, voici que vous avez rempli Jérusalem de votre doctrine et vous voulez faire venir sur nous le sang de cet homme. » — Quelle sera la justification des disciples? — Ils n'en ont qu'une, toujours la même, toujours le grand événement qui rend leur foi triomphante, leur courage indomptable. Pierre reprend la parole : « Le Dieu de nos pères, dit-il, a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir, le pendant au bois. Et Dieu l'a élevé par sa puissance pour être prince et Sauveur, afin de donner à Israël la repentance et la rémission des péchés. Et nous lui sommes témoins de ce que nous disons, et le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent en est aussi témoin. »

Et à l'ouïe de ces témoignages, ces hommes, qui sont à la source même des événements qu'on leur annonce, qui sont remplis d'une aveugle

fureur contre ces irrécusables témoins, qui grincent les dents en leur présence, qui délibèrent de les faire mourir, qui n'en sont détournés que par le sage conseil de Gamaléel, ces hommes ne trouvent pas une parole pour nier publiquement cette résurrection qu'on soutient en leur présence ! Ils ne couvrent pas de confusion ces pauvres disciples en les convainquant d'imposture ! Ils ne les livrent pas à la risée du peuple tout entier comme des visionnaires hors de sens ! — Ah ! s'ils ne l'essaient pas même, c'est parce qu'ils ne le peuvent pas, et ils ne le peuvent pas parce que Jésus-Christ est ressuscité.

Mais pourquoi insister sur les circonstances extérieures de ce grand témoignage apostolique ? sa valeur morale ne nous suffit-elle pas ? D'où donc vient la foi des disciples ? Qui leur inspire ce dévouement, cet amour pour une cause sainte qui leur est plus chère que la vie, et pour laquelle ils acceptent avec joie la haine et les mépris du monde, la persécution, la prison, la mort ? — Qui que vous soyez, n'avouerez-vous pas que ces hommes sont, par leur caractère moral d'entre les plus vrais, les plus dévoués, les plus saints qui jamais aient vécu dans notre humanité ? — Quoi, un saint Pierre, un saint Jean, des imposteurs ou de pauvres visionnaires dignes de pitié ! Ah ! vous ne le croyez pas ! Vous avez trop souvent été pénétrés de l'inimitable accent de candeur, de

simplicité, de vérité qui règne dans leurs récits. Vous avez trop souvent senti dans leur témoignage une puissance divine qui s'imposait à votre conscience !

Mais, en dehors de ces premiers témoins si bien informés, si dignes de confiance, et l'on peut ajouter, si nombreux et si unanimes, il en est un autre que nous nous garderons de passer sous silence. Bien qu'il n'ait pas été témoin occulaire du ministère de Jésus-Christ sur la terre, saint Paul, qui occupe une place si éminente dans les origines du Christianisme, va nous fournir un témoignage d'autant plus puissant qu'il est plus élevé. En nous racontant lui-même sa conversion, à laquelle il revient sans cesse dans ses Épîtres, il déclare qu'il a vu Jésus-Christ ressuscité, Jésus-Christ glorifié, que c'est de lui qu'il a reçu directement sa mission, en sorte que « l'Évangile qu'il a annoncé n'est point selon l'homme, parce qu'il ne l'a reçu ni appris d'aucun homme, mais par la révélation de Jésus-Christ. » — Selon saint Paul, tout le Christianisme émane de cette résurrection du Sauveur, manifestation puissante de la vie divine, par laquelle s'accomplit en nous-mêmes, dès ici-bas, une résurrection spirituelle et morale dont la résurrection du dernier jour ne sera que l'épanouissement et la perfection. Aux yeux de cet apôtre, nier la résurrection de Jésus-Christ, c'est anéantir l'Évangile,

et comme révélation de Dieu et comme espérance du fidèle.

Ce témoin puissant, dont la pensée énergique, sublime et sainte a pénétré l'Église chrétienne tout entière, serait-il, lui aussi, un imposteur ou un misérable visionnaire ? — A ceux qui n'auraient pas honte de donner, par un tel jugement, la mesure de leur caractère intellectuel ou moral, nous dirions : expliquez-nous, du moins, la conversion de Saul de Tharse et la vie de saint Paul. Rendez compte, d'une manière psychologiquement et rationnellement acceptable, de cet orgueilleux pharisien, de ce persécuteur fanatique, de ce blasphémateur du nom de Jésus, devenu son humble disciple et le plus puissant des apôtres. Dites-nous le mobile de ses rudes travaux, de ses longues souffrances, de ses prisons, de sa mort. Si vous répondez que tout cela n'avait pour fondement qu'une fable, à laquelle il avait cru, vous aurez simplement témoigné votre mépris, je ne dis pas pour la foi chrétienne, mais pour la raison humaine, aussi bien que pour toute philosophie de l'histoire.

Du reste, saint Paul ne vous laissera pas le privilége de dire avant lui quelle eût été, dans votre hypothèse, l'inconcevable folie de sa vie tout entière. C'est lui qui, de son regard pénétrant, a mesuré pour lui-même toutes les désastreuses conséquences de votre négation. « Si Christ n'est

point ressuscité, votre foi est vaine, » déclarait-il à la primitive Église tout entière, car vous n'avez cru qu'à une vaine illusion; vous êtes encore dans vos péchés, car il n'y a point de rédemption. Ceux donc qui se sont endormis en Christ, sont perdus ; — car, ô douleur ! ô désespoir ! — ils s'étaient bercés d'une espérance qui les a confondus. A quelle désolante mais inévitable conclusion Paul se voit-il donc irrésistiblement poussé? — La voici : « Si c'est dans cette vie seulement que nous avons espéré en Christ, nous sommes les plus misérables de tous les hommes.» — Oui, car nous avons sacrifié à une chimère tout ce que les autres hommes trouvent de plus cher dans cette vie.— Mais bientôt cet homme de Dieu détourne ses pensées de cet abîme de ténèbres, il les élève vers la lumière qui a resplendi du tombeau de son Sauveur : « Mais maintenant Christ est ressuscité, s'écrie-t-il, il est devenu les prémices de ceux qui dorment; » et il entonne son chant de victoire. (I Cor, xv).

III

Tel est le témoignage apostolique. Il nous reste à vous le montrer entouré d'une preuve morale tellement évidente, suivi d'une démonstration spirituelle tellement lumineuse, que tous les der-

niers doutes doivent en être dissipés. Quelles furent les suites de la résurrection de Jésus-Christ; et qui, si elle n'est pas une réalité toute-puissante, rendra compte de ses immenses effets sans cause?

Voyez ces effets dans tous les premiers disciples eux-mêmes. Quel était leur état moral pendant ces jours et ces nuits de ténèbres qui suivirent la mort de leur Maître? — Ah! ils n'ont pas craint de nous dire eux-mêmes leur faiblesse, leur lâcheté, le naufrage momentané de toutes leurs espérances. Tous en fuite, dispersés, accablés de tristesse, ils ont vu leur foi s'éteindre dans le tombeau de Celui en qui ils s'étaient confiés. « Nous espérions, disent-ils, que ce serait lui qui délivrerait Israël.» *Nous espérions*... et cette espérance est tellement évanouie que les pauvres femmes qui, elles aussi, avaient cru en lui, ne pensent plus avoir autre chose à faire qu'à embaumer son corps en pleurant, ni autre chose à attendre que la conservation plus ou moins prolongée de cette dépouille mortelle. N'est-il pas évident pour vous tous, évident comme la lumière du jour, qu'en cet état de choses, jamais, jamais, ces pauvres disciples ne se seraient mis à prêcher Jésus-Christ dans le monde?

Mais d'où vient que tous ces visages penchés vers la terre se relèvent, que tous ces fronts assombris s'illuminent, qu'à cette immense tris-

tesse succède une immense joie ? Que s'est-il donc passé ? — Une seule chose : Jésus-Christ est ressuscité. Maintenant, les voici qui se rassemblent, qui prient, qui attendent, quoi ? — L'accomplissement de la grande promesse de leur Sauveur qu'ils savent infailliblement certaine. Et il vint resplendir sur eux le grand jour de la Pentecôte, le jour des effusions puissantes de l'Esprit de lumière et de vie dont ils furent pénétrés, illuminés, transformés jusque dans les profondeurs de leur être moral. Voyez cette vie sainte qui impose le respect aux ennemis eux-mêmes ! Écoutez ces hommes aux langues de feu qui annoncent au monde Jésus crucifié, Jésus ressuscité, avec une puissance et un courage qui bravera tous les genres de mort. Maintenant, ils ont un autre témoignage aussi supérieur au leur propre, que les cieux sont élevés au-dessus de la terre. Maintenant, ils ne diront plus seulement : « le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, » mais ils ajouteront : « Dieu l'a élevé par sa puissance, pour être Prince et Sauveur. » Maintenant, ils ne se contenteront pas de déclarer, en présence du Sanhédrin : « nous sommes tous témoins de ce que nous disons, » mais ils ajouteront avec une invincible assurance : « et le Saint-Esprit que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent, en est aussi témoin. »

Qu'est-il donc ce témoignage du Saint-Esprit, rendu par les apôtres à la résurrection du Sau-

veur? — Ses démonstrations sont des faits, des faits irrécusables, des faits immenses. Ce jour même, en présence de milliers d'auditeurs, Pierre prêche son Sauveur ressuscité, et sa première conquête, ce sont trois mille hommes, dont chacun pouvait vérifier, à sa source même, la vérité des grands événements qu'on leur annonce, et qui, ainsi, deviennent trois mille témoins qui ont eux-mêmes dans leur cœur le témoignage de cet Esprit qui les a amenés aux pieds de Jésus-Christ. Et le feu divin, porté par la parole de la Croix et de la résurrection, s'étend de proche en proche, atteint d'autres milliers d'âmes; de Jérusalem il va porter ses triomphes dans la Judée, dans la Samarie, à Antioche, dans les îles de la Méditerranée, dans l'Asie Mineure, en Grèce, à Rome; partout des églises chrétiennes naissent, grandissent. — Et entre cette résurrection des morts et le supplice du Calvaire, il n'y aurait rien! Toute cette foi qui renouvelle les âmes et qui bientôt renouvellera le monde, ne serait que la croyance à une fable!

Ah! il est des impossibilités morales que la raison humaine n'admettra jamais! L'Église de Jésus-Christ n'est née, ne subsiste, n'a renversé devant elle, dans sa marche tant d'insurmontables obstacles, vaincu toutes les forces de l'immense empire romain qui étaient conjurées pour l'anéantir par le fer et le feu, que parce que Jé-

sus-Christ ressuscité, Jésus-Christ glorifié vivait en elle par le Saint-Esprit de Dieu. Elle n'est, elle ne peut être qu'un fleuve de vie divine qui a jailli du tombeau de Jésus-Christ. Elle est le vrai témoin, et cette civilisation nouvelle dont elle a été la source dans le monde, est témoin avec elle. Christ enfin, Christ vivant dans la conscience de notre humanité d'où aucune puissance de la terre ni de l'enfer ne pourra jamais l'arracher, tel est notre témoignage. — Christ est ressuscité, aucun événement de l'histoire n'égale celui-là en certitude.

Existe-t-elle pour vous, mes bien-aimés frères, cette certitude? Je ne me fais à cet égard aucune illusion. S'il est parmi vous de ces hommes dont nous avons exposé les principes dans nos précédents discours, de ces hommes qui ne sauraient croire à une manifestation divine, parce que tout surnaturel est à leurs yeux une chimère; qui rejettent tout miracle, parce qu'ils ne croient pas au Dieu vivant et vrai, — il est impossible qu'ils soient persuadés de la résurrection de Jésus-Christ. Ils ont, pour arriver à cette conviction, s'ils y arrivent jamais, un chemin bien long à parcourir, un chemin dont le point de départ devra être de répudier les négations de leur pensée pour y combler la place vide par cette grande confession, qui est, au fond, le cri de notre humanité : JE CROIS EN DIEU ! — Est-ce à

dire qu'alors ils auraient nécessairement foi en Jésus-Christ et en sa résurrection? — Répondez, vous, mes chers auditeurs, qui repousseriez avec horreur la pensée qu'on pût vous attribuer aucune espèce d'athéisme, s'ensuit-il que vous croyiez véritablement en Celui « qui a été mort et qui est vivant au siècle des siècles? » — Ici encore je ne me fais aucune illusion. Alors même que vous n'auriez rien à objecter aux preuves historiques qui viennent de vous être offertes; alors même que les présomptions tirées de la vie du Sauveur et de son tombeau vide vous auraient paru concluantes, que le témoignage de ses apôtres ne laisserait aucun doute dans votre esprit, que les suites immenses du grand miracle qui nous occupe vous sembleraient absolument inexplicables sans ce miracle; alors même en un mot que vous seriez convaincus, cette conviction de votre intelligence réduite au silence ne serait point encore la foi. La foi ne s'impose par aucune démonstration; la foi est une œuvre de l'Esprit de Dieu dans nos âmes.

Voilà pourquoi, avec son propre témoignage, dont pourtant il possède la plus parfaite certitude, Pierre en appelle au témoignage du Saint-Esprit qui en est la sanction divine : « Une démonstration d'esprit et de puissance, » voilà ce qui crée la foi. — O vous qui êtes « ressuscités avec Christ, » vous qu'il a relevés d'entre les

morts par la même puissance de résurrection et de vie qui brisa pour lui les liens de la mort; vous qui vivez de sa vie parce que vous avez trouvé en lui un Sauveur et le pardon, et la paix et la réconciliation avec Dieu; vous, dont la consolation suprême, l'impérissable espérance est de pouvoir dire, au sein même de notre mortalité, en présence d'un tombeau : *Christ est ma vie,* — vous, vous croyez à sa résurrection! Vous y croyez, parce qu'il vit en vous; vous y croyez parce que cette foi elle-même, qui vous a indissolublement unis à lui, est le témoignage, l'œuvre de l'Esprit de Dieu. Nous n'avons plus à vous démontrer la résurrection de Jésus-Christ, vous en êtes vous-mêmes les témoins vivants.

Oh! que le Dieu de vérité veuille, dans sa miséricorde infinie, nous convaincre tous de cette manière, et nous serons convaincus!

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

SES CONSÉQUENCES

« Grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. »

I Cor., xv, 57.

Nous avons dernièrement exposé devant vous les preuves du fait historique de la résurrection de Jésus-Christ. Nous en avons vu ressortir la certitude, d'abord, de la vie même du Sauveur et de ses déclarations, qui ne pouvaient pas aller s'éteindre avec lui dans les ténèbres de la mort; — puis, du témoignage apostolique, infiniment supérieur à tout autre témoignage sur lequel nous n'hésitons pas à admettre les faits de l'histoire; enfin, des effets immenses de cette résurrection, effets inexplicables, impossibles sans la réalité de leur cause. Qu'allez-vous maintenant faire de cette grande vérité?—Vous laisserez-vous imposer encore par ceux qui, malgré toutes

ces preuves, ne croient pas? — Ou bien, nous demanderez-vous comment il se fait que, si la résurrection de Jésus-Christ est entourée d'une si lumineuse certitude, ils persistent à la nier? — Serait-ce parce qu'une fausse critique leur a rendu incertains les documents de l'histoire évangélique tout entière? — Non, car le témoignage apostolique se retrouve à chaque page des Épîtres, de celles surtout qu'aucune critique, même la plus négative, ne songe à révoquer en doute. Pourquoi ils ne croient pas à la résurrection de Jésus-Christ, pas plus qu'à ses miracles et à aucune manifestation divine? — Nous l'avons dit dès l'abord de ces méditations : c'est qu'ils ne croient pas en Dieu, au Dieu vivant et vrai, libre, tout-puissant, et qui est amour! — Voilà la vraie cause de l'incrédulité à l'égard du Christianisme tout entier. J'ajoute que plusieurs portent dans leur cœur, beaucoup plus que dans leur intelligence, des raisons spéciales, des raisons morales de ne pas croire.

Mais je reviens à vous, mes frères, à vous avec notre question : que faites-vous du grand miracle de la résurrection de Jésus-Christ? — Quelle place occupe-t-elle dans votre vie religieuse et morale? — Hélas! il est possible d'ajouter foi à ce grand événement sans en tirer pour soi-même les conséquences, sans en posséder les fruits. Vous pouvez n'avoir jamais éprouvé le moindre doute

sur la résurrection du Sauveur, sans avoir pour cela la foi vivante en Christ ressuscité, glorifié ; sans pouvoir entonner avec une sainte joie ce chant de triomphe par lequel saint Paul termine ses sublimes instructions sur la résurrection : « Grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. » — Une victoire, vous l'entendez, une victoire pour nous, en nous, parce que ç'a été la victoire de notre Seigneur Jésus-Christ. Venez donc, mes frères, contempler à ce point de vue, la résurrection du Sauveur. Quand elle sera devenue pour vous, comme pour les premiers disciples, une victoire, — alors vous la croirez d'une foi vivante! — Nous laissons aujourd'hui les preuves historiques qui, je le sais bien, ne peuvent jamais créer la vraie foi, et nous descendons dans notre âme pour y chercher des preuves morales, religieuses. — Oh! Dieu veuille que nous les y trouvions!

En relisant, dans le chapitre quizième de sa première Épître à l'Église de Corinthe, cette profonde et magnifique instruction de l'apôtre Paul sur la résurrection de Jésus-Christ et de ses membres, nous saisissons la pensée de ce chant de triomphe qui la termine. La VICTOIRE dont il rend grâce à son Dieu, c'est la victoire de la vérité sur le mensonge, de la justice sur l'iniquité, de la vie sur la mort.

I

Pour comprendre ces conséquences de la résurrection de Jésus-Christ, pour entonner avec l'émotion de son apôtre ce chant de victoire, il faut s'être mis comme saint Paul, en présence d'une supposition désolante imposée à son esprit par certaines négations qui se produisaient alors dans l'Église de Corinthe, et en avoir pesé, comme lui tous les désastreux effets. Cette supposition, la voici : si *Christ n'est pas ressuscité...* — Et le premier résultat qu'il en voit ressortir, il l'exprime en ces termes désespérants : « votre foi est vaine. » Est-ce là une exagération? Vous allez en juger.

Jésus apparut dans un monde où régnaient les ténèbres de la plus profonde ignorance ; ignorance sur Dieu, sur son existence, sur sa volonté, sur ce qu'il attend de ses créatures morales, sur ce qu'elles ont à attendre de lui ; ignorance sur l'homme, sur son origine, sur son devoir, sur ses destinées futures. Jésus sait que dans ce monde là tous les efforts des plus nobles intelligences pour arriver à la connaissance de la vérité sont restés stériles, stériles au moins pour les masses au sein de notre humanité ; il sait que son propre peuple, le seul sur la terre qui connût et

adorât le vrai Dieu, n'avait pas moins que tous les autres raison de gémir de son état moral et de soupirer après la délivrance. Or, au sein de ces ténèbres, Jésus apparaît, et il dit : « Je suis la lumière du monde. » — Il dit : « Je suis la vérité, nul ne vient au Père que par moi. » — Il dit : « Nul ne connaît le Père que le Fils et celui à qui le Fils l'aura voulu révéler. » — Il dit : « Venez à moi. » — Mais voici que l'esprit de mensonge, la haine de la vérité, aiguillonnée par l'orgueil, après avoir résisté à sa parole pendant des années, s'attaque à sa personne et entreprend d'imposer silence à cette parole puissante, de noyer cette vérité dans le sang de Celui qui en est le témoin. Et ce dessein infernal réussit. Jésus meurt. Le Sanhédrin triomphant du Messie, c'est, évidemment, le mensonge triomphant de la vérité. Quelques pauvres disciples qui avaient cru en lui, sentent leur confiance chanceler, leur foi s'éteindre. Oh ! ***si Christ n'est pas ressuscité***, tous vont redire avec Paul : ***notre foi est vaine***, et tout rentre dans les ténèbres !

Et nous, mes frères, que serions-nous dans ces mêmes ténèbres, où jamais n'aurait lui la lumière de l'Évangile, où les plus grandes révélations de Jésus-Christ sur lui-même et sur son règne, à supposer qu'elles fussent parvenues jusqu'à nous, se trouveraient démenties par l'événement ; où il ne resterait de lui que quelques

sublimes préceptes de morale, privés de toute sanction, impossibles à pratiquer? Qui répondrait pour nous aux questions qui se posent avec angoisse dans notre âme, sur le mal, sur la souffrance, sur notre destination, sur les douloureux mystères de la vie et de la mort, sur Dieu, sur cet éternel avenir pour lequel nous nous sentons faits? Nous le savons par l'expérience des siècles, des siècles même les plus cultivés, les plus éclairés : à ce seul nom de vérité, l'esprit humain répondrait avec ce scepticisme désespérant, trop léger, trop frivole pour souffrir de son désespoir même ; *Qu'est-ce que la vérité?* — Naître, souffrir, mourir dans cet étroit horizon du monde visible, comme dans une prison obscure, telle serait notre existence. Et au delà — rien !

Oh ! commencez-vous à sentir, âmes sérieuses, de quelles profondeurs s'élève cet élan de reconnaissance et de joie : « Grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ? » — Mais qui donc, dans ce monde que nous venons de contempler, ose parler de victoire? — Saint Paul, tous les disciples de Jésus, tous les chrétiens depuis dix-neuf siècles, parce que tous redisent avec une joyeuse certitude : *Christ est ressuscité !*

Maintenant leur foi n'est pas vaine ; elle repose sur le roc inébranlable de la fidélité et de la puissance de Dieu, car « Christ a été déclaré

Fils de Dieu avec puissance, par sa résurrection d'entre les morts. » — Toutes ses révélations sur lui-même et sur son œuvre, toutes ses paroles, tout son témoignage, loin d'être démentis par la plus misérable défaite, nous apparaissent revêtus d'une sanction divine. Sa personne, sa vérité, sa cause, son règne, se relèvent à la fois avec lui du tombeau, portant le sceau de l'autorité de Dieu. C'est son éternelle divinité qui maintenant resplendit aux yeux de ses disciples. Ce n'est pas un mort quelconque, revenu à la vie, c'est le Fils du Dieu vivant que Marie salue comme son Maître et que Thomas adore comme son Seigneur et son Dieu. Le mensonge avait triomphé de la vérité; la vérité triomphe du mensonge.

O vous, mes frères, à qui Jésus-Christ ressuscité, Jésus-Christ vivant, glorifié, est apparu dans la nuit de la vie; vous qui l'avez reconnu, parce que, dans tel moment solennel de votre existence, chacune de ses paroles pénétrait dans votre âme comme un rayon de lumière qui en dissipait les ténèbres, qui y apaisait les tourments du doute; vous qui l'avez adoré, parce que ses révélations répondaient à toutes vos questions angoissantes sur vous-mêmes, sur vos douleurs, sur votre Dieu; vous qui le sentez vivant, près de vous, en vous, au point que, dans ce moment même, vous savez que vous pourriez

mourir sur la foi de ses promesses ; vous qui lui dites du fond de l'âme : « Tu es le Fils du Dieu vivant, » — parce que vous pouvez ajouter du fond de votre expérience personnelle : « Tu as les paroles de la vie éternelle, » — vous-mêmes, vous êtes les témoins de sa résurrection. En vous, la vérité a triomphé du mensonge. Ni les objections du doute, ni les contradictions de l'incrédulité ne sauraient ébranler un fait de votre expérience. Vous pouvez entonner le chant de saint Paul : « Grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

II

Mais il nous fallait une autre victoire. — Jésus apparut dans un monde où régnaient, non-seulement les ténèbres de l'ignorance, l'esprit du mensonge, mais surtout les ténèbres et l'esprit de l'iniquité, du péché. Son œuvre ne pouvait pas être seulement intellectuelle par la vérité, mais surtout morale par la justice et la sainteté. Il devait les rétablir sur la terre, dans les âmes, entre l'homme et Dieu, entre les hommes eux-mêmes. Ce qu'il voulait, c'était nous délivrer de la condamnation, nous affranchir de la servitude de notre corruption.

Or, c'est dans ce domaine surtout que la lutte

s'engage acharnée entre lui et cette corruption humaine, entre la sainteté de sa vie et les mauvaises passions de l'égoïsme, de l'orgueil, de l'avarice, de la mondanité incarnées en des hommes qui se constituent ses adversaires. Vous savez quelle fut l'issue : Livré aux mains des iniques, délaissé des siens, accusé de blasphème et de révolte, c'est-à-dire d'impiété devant Dieu et d'injustice devant les hommes ; condamné, il finit sur la croix du Calvaire entre deux malfaiteurs, en faisant entendre un cri d'abandon de Dieu qui retentit aujourd'hui encore, après dix-neuf siècles, dans les consciences. Et il meurt.

Oh! *si Christ n'est pas ressuscité*, si le seul juste qui ait paru sur la terre, en déclarant qu'il venait y accomplir toute justice, succombe sous les coups de l'iniquité, n'est-ce pas le dernier triomphe de cette iniquité sur la justice? — Peut-il y avoir de la justice en Dieu lui-même? — Et les hommes, les hommes pécheurs, d'où leur viendrait jamais la justice?

Vous, mes frères, à qui votre conscience rend le témoignage parfois terrible que vous êtes pécheurs, privés de toute justice devant Dieu, quelle pourrait être votre espérance pour le jour du jugement? — Si le juste même a succombé sous l'iniquité, au lieu de rétablir la justice sur la terre, si sa vie sainte n'a eu d'autre issue que le

crime le plus odieux de son peuple, si son œuvre a été une déception, s'il n'y a ni réparation pour le mal, ni rétablissement dans l'ordre moral, ni sacrifice pour le péché, ni rédemption, ni délivrance, que nous reste-t-il, sinon cette seconde conclusion de l'Apôtre : « Si Christ n'est pas ressuscité, vous êtes encore dans vos péchés? » — Dans vos péchés, n'est-ce pas dire dans une inévitable condamnation et dans le perpétuel esclavage de la corruption?

Oh! grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ! Christ est ressuscité, et par là Dieu a fait éclater sa justice et la justice de son Fils. Il a mis à néant toutes ces accusations et ces condamnations élevées contre le juste. Il a confondu l'iniquité, il a mis en évidence le grand mystère de piété : « Celui qui a été manifesté en chair a été justifié en esprit, vu des anges, prêché dans les nations, cru dans le monde, élevé en gloire. » Sa mort et sa résurrection glorieuse vont être annoncées à tout pécheur comme la source de sa justice et de sa délivrance. — « Le Dieu de nos pères, » s'écrie saint Pierre au milieu de Jérusalem, dès le jour de la Pentecôte, « le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus que vous avez fait mourir, le pendant au bois, et Dieu l'a élevé par sa puissance pour être Prince et Sauveur, afin de donner à Israël la repentance et la rémission des

péchés. » C'est là tout l'Évangile, fondé sur des faits divins qui vont devenir le salut du monde. Non, non, la belle et sainte vie du Sauveur, son obéissance jusqu'à la mort, ses souffrances, l'immense dévouement de son amour, par lequel il s'est donné tout entier aux hommes pécheurs et à Dieu, ne sont pas perdus; c'est le grand sacrifice de réconciliation par lequel il a accompli toute justice et que Dieu a accepté et scellé de son sceau. — « Il a été livré à cause de nos offenses et il est ressuscité à cause de notre justification. »

Mes frères, si nous descendons maintenant dans les expériences de notre humanité, nous y retrouverons ce grand mystère de justice et de miséricorde réconciliées en Jésus-Christ. Nous y verrons des milliers et des millions de pécheurs qui, se réfugiant en Jésus avec toutes leurs angoisses, confessent avec bonheur qu'ils n'ont point été trompés. Ils l'ont trouvé vrai, ce nom qui lui avait été donné à l'avance par l'esprit de prophétie : *Jéhova Tzidkénou*, l'Éternel, notre Justice. Ils ont répété avec bonheur, en y puisant toutes leurs espérances de salut, ces paroles de saint Paul : « Qui accusera les élus de Dieu? Dieu est celui qui les justifie. Qui condamnera? Christ est celui qui est mort, bien plus, qui est ressuscité, qui même est à la droite de Dieu, qui même intercède pour nous. » — « Il n'y a maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont

en Jésus-Christ. » — « Étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu, par notre Seigneur Jésus-Christ. »

Si c'est là votre expérience ; si cette transformation profonde a été accomplie dans votre vie morale ; si, vous étant jetés avec tous vos péchés et toutes vos angoisses dans les bras de ce Sauveur, vous avez trouvé en lui le pardon, le calme de la conscience, la paix du cœur, le bonheur intime d'une réconciliation personnelle avec le Dieu juste et saint ; si Christ en vous y est devenu le principe vivant de la justice et de la sainteté, vous êtes vous-mêmes les témoins de sa résurrection, vous en portez dans votre âme les fruits précieux que nulle objection du doute ne saurait vous disputer ; vous pouvez entonner le chant de saint Paul : « Grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. »

III

Il nous fallait, à nous pauvres mortels, une dernière victoire.

Jésus parut dans un monde en proie à la mort. Pour chaque enfant d'Adam, pour chacun de nous, il vient, il vient ce moment où une puissance ennemie, inexorable, armée d'une de ces mille maladies qui peuvent nous atteindre, brise

avec souffrance tous les liens de nos affections, nous brise nous-mêmes, et tout ce qui reste de nous sur la terre c'est un peu de poussière au fond d'un tombeau. Là vont s'engloutir, une à une, toutes les générations d'hommes qui se succèdent sur la scène mobile de ce monde.— C'est au sein de notre humanité ainsi faite que parut Jésus, et il dit : « Je suis LA VIE.» — Il le dit au bord d'un tombeau; il le dit à une pauvre femme, au cœur brisé de douleur par la mort d'un frère tendrement aimé; il le dit, et quelques jours après lui-même succombe, comme tout enfant d'Adam, sous les coups du même ennemi; il meurt! — O contradiction! ô déception! ô tristesse! La mort a triomphé de la vie! N'est-il pas vrai que si Christ n'est pas ressuscité, il ne reste plus que cette dernière, cette désespérante conclusion de saint Paul : « Ceux donc qui se sont endormis en Christ (en mettant en lui toute leur espérance) sont perdus. »

Mes frères, avons-nous regardé en face cette réalité, cette dernière et inévitable scène de notre vie terrestre, que chaque jour rapproche de nous et qui peut-être, pour plusieurs d'entre nous, est à la porte : la mort? — Quels que soient vos principes, vos opinions ou vos doutes, voici un fait que vous êtes tous forcés de croire : il faut mourir! Et n'est-ce pas là le dernier fond de notre ruine? Puisque le salaire du péché, c'est la

mort; la mort atteint tout l'homme, l'âme comme le corps. C'est là la mort seconde, la mort éternelle. *Être perdu*, dit l'apôtre de Jésus-Christ; est-ce le néant, le néant qui nous inspire une instinctive horreur?

Mais non, direz-vous; la voix universelle du genre humain prononce le mot d'immortalité, et cette immortalité, à laquelle elle aspire, ne saurait être une déception! — Ah! de froides et incertaines spéculations sur l'immortalité, un vague *peut-être*, est-ce là tout ce que vous avez à offrir à ce mourant aux prises avec le dernier ennemi, au sein des angoisses du corps et de l'âme? Y a-t-il là pour lui une puissance de consolation et d'espérance qui suffise pour anéantir cette conclusion de saint Paul : *être perdu?* — Jamais, jamais, car une immortalité sans Sauveur, sans pardon, sans justice, sans Dieu, qu'est-ce? — Si j'emporte dans cette immortalité mon péché, c'est la malédiction et l'amertume, c'est la souffrance et le malheur. Mieux vaudrait le néant, malgré l'horreur qu'il m'inspire.

Serait-il bien possible, ô disciples de Jésus! serait-il possible qu'ici, du moins, en présence de ces ravages de la mort, que nul de vous ne saurait révoquer en doute, vous ne vous sentissiez pas pressés de vous écrier, avec une ardente reconnaissance : « Grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ. »

Christ est ressuscité. Du haut de sa gloire éternelle, il nous annonce lui-même son triomphe qu'il nous appelle à partager : « J'ai été mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles. » — « Il a brisé les liens de la mort, » selon l'énergique expression d'un de ses apôtres. Il a virtuellement défait, détruit ce dernier ennemi. C'est avec notre humanité tout entière, embrassée dans son immense charité, qu'il était mort sur la croix; c'est avec notre humanité, dont il est le chef, les prémices, qu'il ressort du tombeau. Et sa première parole, sur le bord de ce tombeau vide, c'est ce message par lequel il rend tous ses rachetés participants de sa victoire : « Va dire à mes frères que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Qu'avons-nous encore à faire des spéculations sur l'immortalité, sur la vie à venir, sur le ciel? Lui a mis en évidence la vie et l'immortalité; que dis-je? lui est la vie, lui est le ciel qu'il remplit de sa présence. Son Père est notre Père, son Dieu est notre Dieu: c'est la plénitude de la vie éternelle.

Quand est-ce qu'il nous fait éprouver la puissance de cette résurrection? Sera-ce dans un lointain avenir, au dernier jour? — Non, ici-bas, maintenant. Toute âme d'homme, qui lui est unie par une foi vivante, ressuscite avec lui. La même puissance de résurrection et de vie par laquelle il est sorti du tombeau la relève d'entre les morts,

et la vie de Christ en elle est impérissable. C'est là une réalité actuelle, c'est en écrivant à des chrétiens vivant sur la terre, que saint Paul exprimait en ces termes ce fait de leur expérience : « Dieu qui est riche en miséricorde, par la grande charité dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts en nos fautes, nous a vivifiés avec Christ, nous a ressuscités avec lui, nous a fait asseoir avec lui dans les lieux célestes. » C'est encore à des chrétiens vivant sur la terre qu'il pouvait tenir ce langage : « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut où Christ est assis à la droite de Dieu. Votre vie est cachée avec Christ en Dieu : quand Christ qui est votre vie apparaîtra, vous paraîtrez aussi avec lui en gloire.» « Etre régénéré par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, » telle est, selon un autre apôtre, l'expérience personnelle qui donne aux rachetés de Jésus-Christ la ferme assurance de posséder « l'héritage incorruptible.» —Vous-mêmes qui m'écoutez, si vous n'êtes pas étrangers à cette expérience, si, par une communion vivante avec Jésus, vous avez appris à connaître ce que saint Paul appelle « la puissance de sa résurrection, » si, en quelque mesure, vous pouvez dire avec vérité : « Christ est ma vie, » vous-mêmes, vous êtes les témoins vivants de sa résurrection; vous pouvez entonner le chant de la victoire : « Grâces à Dieu ! »

Mais enfin, direz-vous, il meurt pourtant ce racheté de Jésus-Christ. Ce père vénéré, cette tendre mère, cet enfant que j'ai cédé au tombeau... oh ! nous connaissons tous ces déchirantes séparations. Sont-elles définitives? — Ces yeux que j'ai vus se fermer à la lumière, après en avoir reçu un dernier adieu, cette main qui a une dernière fois pressé la mienne, cet être, tel que je l'ai connu, tel que je l'ai aimé, le reverrai-je? me sera-t-il rendu, identique à lui-même, dans la perfection? ou bien la mort gardera-t-elle ce trophée de sa victoire? Dois-je alors, ne conservant de souvenir et d'espérance que pour son esprit que je suppose immortel, dois-je me réfugier avec mes affections dans je ne sais quelle insaisissable spiritualité qui ne me garantit ni la personnalité, ni la reconnaissance, ni la possession de celui que j'ai aimé?

Non, non. La victoire de Jésus-Christ, telle que saint Paul nous la décrit dans cette page de ses Épîtres, telle qu'il la chante dans les paroles que nous méditons, cette victoire sur la mort est complète. Ce même Jésus mort et ressuscité que nous reconnaîtrons, que nous posséderons, n'est-il pas le garant que nous reconnaîtrons et posséderons près de lui ceux qu'il a rachetés? Comment donc serait exaucée sa dernière prière : « Père, mon désir touchant ceux que tu m'as donnés est que, là où je suis, ils y soient aussi avec moi. » —

Tout ce qui a eu lieu dans le Chef se passera dans ses membres. C'est notre être entier indivisible, « l'esprit, l'âme et le corps, » qui sera rendu à sa destination, à la gloire. Résurrection ! Tel est l'impérieux besoin de notre nature et aussi le dernier cri de notre espérance.

Faudrait-il, pour répondre ici aux objections du doute, en appeler à la toute-puissance de Dieu et demander, si Celui qui a crée l'homme de la poudre de la terre, ne pourrait pas le ressusciter? Ou bien faudrait-il en appeler aux innombrables et lumineuses déclarations de la Parole de Dieu, écouter Jésus dire et redire, de quiconque a, dès ici-bas, la vie éternelle en lui : « Je le ressusciterai au dernier jour ; » ou saint Paul répéter après lui : « Il transformera le corps de notre humiliation pour le rendre conforme au corps de sa gloire, selon l'énergie de son pouvoir pour se soumettre toutes choses? » — Non ! ma résurrection finale ne sera que le dernier triomphe de ma résurrection spirituelle, que le dernier épanouissement de la vie de Jésus-Christ en moi. Il est, lui, ma résurrection, parce qu'il est ma vie ; il est ma résurrection parce que je dois lui être rendu semblable jusqu'à la perfection. L'Église vivante est le corps de Christ, dont il est le chef, la tête, éternellement inséparable de ses membres. « Christ ressuscité des morts, dit saint Paul, est devenu les prémices de ceux qui dorment, »

— les prémices nécessairement suivies de la moisson tout entière. — « Dieu qui a ressuscité le Seigneur, nous ressuscitera aussi par sa puissance. » « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts, vivifiera aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous. » Résurrection de Christ et résurrection du chrétien, c'est là virtuellement une seule et même action divine. Ainsi Marie, saint Jean, Thomas ont vu de leurs yeux leur propre résurrection, en voyant Jésus ressuscité. C'est après avoir contemplé des yeux de la foi ce corps terrestre, devenu céleste, ce corps semé en corruption, ressuscité incorruptible, ce corps semé en déshonneur ressuscité en gloire, que saint Paul entonne son chant de triomphe : « Grâces à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ[1]. »

[1] Cette identité de la résurrection du Christ et de la résurrection de ses rachetés est reconnue par toutes les écoles. Qui nie l'une, nie aussi l'autre; et ceux qui croient l'une, croient aussi l'autre. Le même faux spiritualisme, auquel répugne la doctrine de la résurrection des morts, est aussi la raison pour laquelle des hommes qui ne sont ni panthéistes, ni matérialistes, nient la résurrection corporelle de Jésus-Christ. Tel est le Dr Schenkel, dans son livre sur le *Caractère de Jésus*, autour duquel il s'est fait tant de bruit en Allemagne. Plusieurs, qui n'ont pas pris connaissance de ce livre, s'imaginent que l'auteur nie la résurrection de Jésus-Christ dans ce sens absolu qu'avec sa mort le Sauveur aurait cessé d'exister. Il n'en est rien. Pour le Dr Schenkel, Jésus-Christ est vivant dans la gloire éternelle, d'où il règne sur son Église par son Esprit, et où il est l'objet de la

Bien-aimés frères! vous surtout qui connaissez par expérience les déchirantes séparations opérées par la mort, vous qui, à la pensée de ce que vous avez le plus aimé sur la terre, ne vivez plus que de souvenirs et d'espérances, — vous que ces espérances et ces souvenirs amènent fréquemment sur un tombeau pour y pleurer, — laissez-moi vous redire avec saint Paul, annonçant

foi et de l'adoration de ceux qui croient en lui. Mais Jésus, mort sur la croix, n'est point ressuscité physiquement. Il est vivant spirituellement, comme vivent dans le monde invisible les hommes, nos frères, qui nous ont devancés.

C'est beaucoup, mais ce n'est point assez, ni selon les enseignements de l'Écriture que nous venons de rappeler, ni pour la réparation des ravages du péché dans notre pauvre humanité. Indépendamment des impossibilités historiques, auxquelles vient se heurter une telle théorie, elle nous laisse en présence d'une rédemption inachevée qui n'est plus une rédemption. Toutes les précieuses conséquences de la résurrection de Jésus-Christ que nous venons de développer sont anéanties. En particulier, il n'y a plus de victoire de la vie sur la mort, pas plus pour le Chef que pour ses membres. L'homme, dont la personnalité ne se conçoit que dans l'intégrité de tout son être, l'homme, même étant admise l'immortalité de son esprit, l'homme reste mutilé, incomplet, incapable de la perfection à laquelle il est destiné. Dieu est plus grand, plus riche, plus puissant que ne le supposent de telles conceptions. Quand il fait une œuvre, il la rend parfaite : C'est « tout ce qui est en nous, l'esprit, l'âme et le corps qu'il veut sanctifier entièrement et garder irrépréhensible pour l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ. » (I, *Thess.*, v, 23.) Oui, qu'à l'esprit immortel s'unisse, dans une indivisible et vivante personnalité, l'âme, siége des affections, et le corps glorifié, organe céleste de l'un et de l'autre, et je conçois la perfection de la vie, de l'amour, du bonheur dans la communion avec Dieu. Ceux qui croient les déclarations les plus claires de Jésus-Christ et de ses apôtres sur leur avenir, ceux surtout qui éprouvent dès ici-bas la « puissance de sa résurrection, » (*Phil.*, III, 3.) ne se laisseront pas enlever, par un spiritualisme sans vérité, cette couronne glorieuse de leur rédemption, cette consolation suprême de leurs espérances.

à ses frères la résurrection du dernier jour : « Consolez-vous l'un l'autre par ces paroles ! » Oui, c'est là la consolation ! — Serrez-la dans votre âme comme un trésor, elle en adoucira la plaie, elle en comblera le vide douloureux, elle peuplera votre solitude jusqu'au jour glorieux où tout sera réparé, où ceux qui vous ont été redemandés vous seront rendus dans la perfection, où Dieu lui-même « les ramènera par Jésus, avec Jésus, en sa présence. » Alors vous comprendrez dans sa plénitude ce chant de victoire que nous méditons, alors vous l'entonnerez avec une joie ineffable, une joie sainte, une joie éternelle. Maintenant, vous semez avec larmes dans ce champ de la mort; alors vous moissonnerez avec chant de triomphe ! « Consolez-vous l'un l'autre par ces paroles ! »

Je voudrais m'arrêter ici sous l'impression de cette grande vérité qui élève notre âme au-dessus de la vie et de la mort, et de toutes nos douleurs. Mais il est deux pensées encore qui se pressent dans mon âme et que je veux déposer dans la vôtre. L'une est une question, l'autre une confession. La Parole de Dieu vient de nous montrer, dans la résurrection de Jésus-Christ, une victoire qui peut être la nôtre : victoire de la vérité, de la justice, de la vie. Maintenant, voici la question d'où tout dépend pour nous : sommes-nous à Christ? Vivons-nous en lui? Sommes-nous

ressuscités par lui? — Si la sincérité vous obligeait à répondre : non ; si vous étiez encore sans communion vivante avec lui, s'il n'est point devenu dans votre expérience intime la vérité, la justice, la vie de votre âme, — le terme fatal de notre existence terrestre n'en est pas moins devant vous, près de nous. Quoi donc? — Il n'y aurait pour vous, à ce moment suprême, que ténèbres, que péché et que mort ! Quelle est donc votre attente? — Oh ! veuillez dès cet instant y réfléchir ! Il en vaut la peine.

Quant à notre confession, la voici : Il y a dans notre vie des moments où la lutte terrible au travers de laquelle nous avons vu le Sauveur parvenir à la victoire recommence pour nous. Lutte entre la vérité divine que nous avons reconnue, dont nous avons vécu, et les erreurs qui nous entourent, les négations qui se produisent avec audace, le mensonge déversé à pleins bords sur tous les objets de notre foi et de notre vénération. Lutte entre la justice, dont nous avons vu apparaître en Jésus l'idéal divin au sein de notre humanité, — et l'iniquité, qui toujours semble prévaloir dans le monde, le péché qui nous assaille, trouble notre conscience, envahit le peuple de Dieu jusqu'à faire douter de la sainteté de son témoignage. — Lutte entre la vie divine, qui a été manifestée dans le Sauveur et dans son œuvre, et cette mort universelle qui semble régner en

souveraine sur le monde moral, paralyser toutes les forces vivantes de notre âme, atteindre de son souffle délétère l'Église de Dieu, et triompher enfin dans son œuvre de destruction, qui, chaque jour fait couler tant de larmes et remplit des milliers de tombeaux.

Le combat se prolonge, devient toujours plus ardent; il nous force à creuser plus profondément dans le sol ébranlé pour y retrouver le fondement de nos espérances... Quel est l'homme réfléchi de notre génération qui, au fort de la mêlée, n'ait traversé une de ces heures, où, sentant sa foi obscurcie par la lutte, atteinte par le doute, ne se soit demandé avec angoisse : Où est la vérité? Suis-je revêtu de justice? Est-ce que je possède la vie? Puis-je entonner mon chant de victoire, ou est-ce la défaite que j'ai à redouter?

Heureux, mes frères, si cette douloureuse épreuve vous a été épargnée! — Mais vous qui la connaissez, qui peut-être la traversez encore, je ne vous dirai que cette parole : Il vous reste une ressource certaine, un nom qui ne vous trompera jamais, un être qui suffit à tout : Jésus-Christ. — Jésus-Christ? — Oh! non pas celui que se crée l'imagination des hommes! Mais Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant et notre frère; Jésus-Christ, le saint et le juste, qui mourut pour nous dans la lutte et triompha en succombant; Jésus-Christ ressuscité, glorifié, vivant aux siècles

des siècles ; Jésus-Christ qui nous a dit : « Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde, » et qui, dès lors, a prouvé en des millions de ses rachetés la vérité de cette promesse. Oui, ce Jésus-Christ, lui, lui seul, voilà votre ressource !

Oublions tout le reste ; au jour du combat jetons-nous dans ses bras avec confiance. Donnons-nous à lui sans réserve, pour la vie, pour la mort, pour l'éternité. Et son immense amour viendra embraser notre cœur ; sa divine lumière dissipera tous les doutes de notre intelligence ; sa justice, sa sainteté, deviendront la richesse morale de notre conscience ; il sera en nous dès maintenant la résurrection et la vie. Oui, ô Jésus ! tu es à moi, je suis à toi ; en te possédant, je possède la victoire. Grâces à Dieu !

LES MIRACLES SPIRITUELS

« Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle création. Les choses vieilles sont passées; toutes choses sont faites nouvelles. »

II, Cor., v, 17.

En étudiant ensemble, dans une série de prédications que nous terminons aujourd'hui, l'important sujet des miracles du Sauveur, nous nous sommes toujours plus rapprochés de nous-mêmes; — je veux dire que nous les avons toujours plus envisagés dans leur rapport avec notre vie religieuse et morale. Ainsi, dans notre dernière méditation, par exemple, nous considérions le grand miracle de la résurrection de Jésus-Christ en celles de ses conséquences qui peuvent entrer directement dans l'expérience actuelle de notre âme. Cette expérience, l'Écriture la nomme positivement une résurrection d'entre les morts. Or, une résurrection, pour être spirituelle, mo-

rale, serait-elle moins un miracle que le retour d'un mort à la vie? ou bien, la guérison d'une maladie de l'âme, maladie invétérée, mortelle, incurable en elle-même, serait-elle moins un miracle que le rétablissement de la vue chez un aveugle ou de la santé dans un lépreux? — Il y a donc des miracles spirituels; Jésus en a opéré durant sa vie terrestre auxquels il attachait plus d'importance qu'aux actes les plus éclatants de sa puissance sur les malades ou sur les morts; ses disciples après lui en ont opéré plus encore, Christ réalisant en eux cette promesse étrange : « Vous ferez des œuvres plus grandes que celles-ci; » Dieu en opère chaque jour encore dans les âmes par sa Parole et par son Esprit. Et si nous avons pu définir le miracle : « une intervention de Dieu dans notre humanité, » — ou encore : « l'action d'un ordre supérieur qui est aussi une nature, » — ne retrouvons-nous pas pleinement la notion du miracle dans ces œuvres spirituelles de Dieu dont nous venons vous entretenir aujourd'hui? Vous l'avez entendu : saint Paul, dans notre texte, n'hésite pas à les appeler une création, c'est-à-dire un acte qui appartient exclusivement à la puissance de Dieu. « Si quelqu'un est en Christ il est une nouvelle création,» d'autres traduisent : « nouvelle créature; » le terme original a ce double sens; l'idée reste la même. Entrons dans cette grande pensée, en éle-

vant notre âme à Celui qui seul peut créer, et en nous souvenant qu'il s'agit ici pour nous d'éprouver cette création nouvelle afin d'avoir la vie ou de rester dans la mort.

I

« Être en Christ. » Pénétrons d'abord dans le sens de cette expression; c'est là que nous verrons jaillir la source de la création nouvelle qui doit nous occuper. Être en Christ : Que signifie ce mot? Remarquons d'abord qu'il n'aurait aucun sens, si Christ lui-même n'était qu'une créature, la plus excellente des créatures; qu'un homme, le plus excellent des hommes. Mais il en a un très-profond, dès que nous voyons en Jésus-Christ le Fils du Dieu vivant, venu, non-seulement pour nous révéler Dieu, pour nous enseigner une doctrine nouvelle de religion ou de morale, mais pour prendre place et vie au sein de notre humanité morte dans le péché, pour y déposer le principe impérissable d'une vie divine, pour recommencer une humanité nouvelle dont il est le Chef, pour y accomplir en un mot, dans toute la plénitude du terme, une nouvelle création.

A plus forte raison aujourd'hui, dix-neuf siècles après le commencement de son œuvre,

cette expression : « Être en Christ, » n'aurait-elle aucun sens, si Christ n'était pas ressuscité et rentré dans sa gloire divine, où toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre. Mais elle en a un très-réel, si, pour nous, Christ est vivant, partout présent par son Esprit, en sorte que ceux à qui il a promis « d'être avec eux tous les jours jusqu'à la fin du monde, » puissent être en lui, comme nous sommes dans cette atmosphère que nous respirons, et qu'il soit lui-même le centre, le principe, l'âme de notre vie spirituelle.

Mais c'est dire déjà que, de notre part, le sens profond de ce mot : « être en Christ » ne peut être réalisé par rien d'extérieur. Avoir été baptisé en son nom, être membre d'une fraction de son Église, faire profession de lui appartenir, participer à la Cène qu'il a établie, ce n'est point là encore être en Christ. Admettre la vérité historique de sa vie, de son enseignement, de ses miracles, de sa résurrection, de son retour dans la gloire, n'est pas davantage le signe certain qu'une âme est en lui. Bien plus : faire reposer des espérances de salut sur lui, même sur sa mort et sur sa résurrection, s'attendre à ce qu'il nous sauve ainsi par procuration, tandis que nous lui resterions moralement étrangers, ce n'est point être en lui, c'est bien plutôt se bercer d'une vaine illusion.

Nous voici donc encore en présence de notre

question : que veut dire saint Paul par cette expression étrange ?

Pour prendre les choses dans la pratique, selon l'Écriture et l'expérience chrétienne, nous dirons : Nul homme n'est en Christ, s'il n'a été poussé, jeté dans ses bras par la puissance terrible d'une conscience angoissée sous le sentiment de son péché ; nul, sans avoir été attiré vers lui par cette confiance absolue du cœur que la Bible appelle la foi ; nul sans avoir trouvé personnellement en lui le Dieu des miséricordes, le Sauveur, et dans sa croix l'immense sacrifice du dévouement et de l'amour, source intarrissable de pardon, de paix et de réconciliation avec Dieu. Disons plus : il faut se garder d'en rester là. Celui-là seul est *en Christ* qui, par une communion vivante et permanente de l'âme avec lui, le suit dans cette voie d'humiliations où nous le voyons marcher, le suit par le renoncement jusqu'à la croix, meurt avec lui, ressuscite avec lui, vit de sa vie, lui reste organiquement uni comme le sarment l'est au cep, d'où il tire la sève, la vie et la fertilité ; pense, aime, sent, agit, souffre, jouit en lui ; voit de là toutes choses comme lui : Dieu, l'homme, le monde, la vie, ses biens, ses maux, la mort, l'éternité. C'est là, indiqué d'une manière très-incomplète, être en Christ.

II

C'est là aussi que s'ouvre pour une âme la source d'une transformation *religieuse et morale* que saint Paul appelle avec pleine raison « une création nouvelle. »

Il y a, en effet, entre l'homme naturel et celui qui est en Christ une différence non de degré mais de nature. Nous l'avons dit : l'homme pécheur, rentré avec le Sauveur dans une communion vivante, puise, respire en lui une vie spirituelle et morale qui transforme progressivement toutes les facultés de son âme et font de lui un homme nouveau. Vous qui n'êtes point étrangers à ces expériences de la vie chrétienne, veuillez descendre un moment en vous-mêmes, rappeler vos souvenirs et vous confirmerez de votre témoignage le sens de cette création que je veux essayer d'esquisser. Cette conscience que je supposais tout à l'heure, angoissée sous le sentiment de son péché et se jetant dans les bras du Sauveur, — il fut un temps où elle ne souffrait nullement de son état moral, à peine des transgressions les plus manifestes de la sainte volonté de Dieu; un temps où les passions imposaient silence à sa voix lorsque quelque chute profonde aurait pu la troubler dans son indifférence,

l'effrayer dans son endurcissement. Qui est-ce qui a réveillé en elle ce sentiment délicat et douloureux du mal, ce besoin du pardon, cette soif de la sainteté? — Dieu, le Dieu saint et juste, venant en contact avec elle par sa Parole et par son Esprit; Dieu, lui apparaissant en Jésus, la ramenant à une communion vivante avec Jésus, dont la sainte vie la pénètre, non moins que ses tendres compassions. — Ce cœur jadis tout entier à ses convoitises, à ses jouissances, à ses ambitions, ce cœur, à qui on eût arraché la vie plutôt qu'une seule de ses idoles, — qui lui a inspiré des affections spirituelles, de saints désirs, des joies pures, des espérances ou des craintes qui n'ont plus pour objets ni son égoïsme, ni les choses de la terre? Qui lui a appris à haïr ce qu'il aimait, à aimer ce qu'il haïssait? — Dieu, en lui présentant en Jésus un amour plus fort, plus grand, plus noble que toutes ses affections terrestres, un amour qui l'a pénétré, embrasé, vaincu, transformé. Nul ne peut être en Christ sans que s'accomplisse graduellement en lui cette promesse divine : « Je vous donnerai un cœur nouveau et un esprit nouveau. » — Cette intelligence, naguère fermée à la vérité divine de l'Évangile parce que, posant à la base de sa pensée des principes faux, elle ne pouvait en déduire logiquement que des négations, — qui lui a rendu évident par l'expérience, rationnel par les

besoins de la conscience et du cœur, ce qui lui semblait incompréhensible ou absurde? Laissons répondre saint Paul, qui en appelle ici au jour de la première création où Dieu dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut. » — « Dieu, écrit l'Apôtre, Dieu qui a dit que la lumière resplendit du sein des ténèbres, est Celui qui a resplendi dans nos cœurs pour y produire la connaissance lumineuse de la gloire de Dieu en la face de Jésus-Christ.» — « Ces choses, dit-il encore, que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, qui ne sont point montées au cœur d'un homme, que Dieu a préparées à ceux qui l'aiment, Dieu nous les a révélées par son Esprit, car l'Esprit sonde toutes choses, même les profondeurs de Dieu. » — Cette volonté enfin, autrefois en révolte contre toutes les contrariétés de la vie, aussi bien que contre la loi sainte de Dieu, — qui l'a fléchie sans contrainte, soumise par la liberté? — Qui en a fait le gouvernail d'une vie nouvelle? — Qui lui a fait retrouver avec bonheur l'harmonie entre sa volonté et celle de Dieu? — Qui, en un mot, a créé ce rapport tout nouveau de reconnaissance, de confiance, d'amour avec Dieu? — Pourquoi cet homme, jadis froidement indifférent ou rebelle à son Créateur l'appelle-t-il avec effusion son Père? — Cette nouvelle vie religieuse est-elle une œuvre humaine? — Non, c'est la preuve expérimentale de la grande vérité qui

nous occupe : « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles.»

C'est tellement une création, que l'Écriture, dans son langage profond et vrai, nous la peint sous diverses images, toutes empruntées à la création visible, qui est exclusivement l'œuvre de Dieu. C'est être « né de nouveau, né de l'Esprit, né de Dieu, » tellement qu'il y a entre ces deux vies du même homme la même distance qu'entre être ou ne pas être; car « ce qui est né de la chair est chair et ce qui est né de l'esprit est esprit. » — C'est encore être « dépouillé du vieil homme et revêtu de l'homme nouveau; » — « créé selon Dieu, » être « une même plante avec Christ, » être « tranformé par le renouvellement de l'entendement, » être « passé de la mort à la vie, » être « créé en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres.» C'est, en un mot, une *nouvelle création.* Ce langage de l'Écriture est en pleine harmonie avec l'expérience, qui jamais n'attribuera à une cause terrestre une vie religieuse qui prouve son origine divine par cela seul qu'elle nous remet en communion avec Dieu.

III

Une transformation *morale*, ai-je dit encore. Sans doute, elle est tout entière renfermée dans la création d'une vie religieuse, comme les fruits dans la séve de l'arbre qui les produit. Mais ici, le renouvellement qui s'opère dans les habitudes de ceux qui sont véritablement en Christ, vous paraîtra plus évident parce qu'il se manifeste au dehors, dans leur vie, dans leurs œuvres, dans tous leurs rapports avec les hommes.

J'ai appelé tout à l'heure le mal moral des maladies de l'âme qui doivent être guéries ; ce sont les penchants corrompus, les mauvaises passions, les vices même. Or, je dis que la guérison de ces maladies morales est aussi impossible à l'homme que celles qu'opérait le Sauveur sur les malades qui venaient à lui durant sa vie. Vous le savez bien, vous, qui, depuis des années, travaillez sérieusement à déraciner de votre cœur telle convoitise que vous condamnez, à vous corriger de tel défaut de caractère dont vous souffrez, et qui n'y êtes jamais parvenu. J'en appelle à votre témoignage, avez-vous jamais vu, par les seules forces humaines, l'égoïsme changé en dévouement, l'orgueil en humilité, l'avarice en générosité, des habitudes voluptueuses en une vie sobre

et sainte, la haine en amour? — Je le sais, un de ces vices peut se substituer à un autre, selon l'âge ou les circonstances; mais ce n'est là que changer de maître; la servitude persiste, la maladie reste. Il faut pourtant obtenir la guérison, il le faut, à moins que l'âme entachée d'une de ces souillures reste à jamais exclue de la communion du Dieu saint; il le faut, à moins que vous ne vouliez la déclarer à jamais perdue.

Jésus-Christ peut opérer ce miracle, il le peut seul, mais il le peut pour tous ceux qui sont véritablement en lui. Quand il parut au sein de ce vaste hôpital moral de notre humanité plongée dans le mal, il dit hardiment : « Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais les malades; je suis venu appeler à la repentance, non des justes, mais des pécheurs. » Se serait-il trompé et nous avec lui ? — Non, parce qu'il apportait à tous ces malades des forces nouvelles, le remède, la santé, la vie. — « Appeler à la repentance, » dit-il, voilà le premier mot de son secret. Ah! il savait bien et nous savons aussi, que toutes les plus éloquentes prédications de morale sur la laideur du péché, sur la beauté de la vertu, seraient restées stériles. Mais que la même parole toute-puissante, par laquelle Jésus guérissait les malades, pénètre dans une âme, comme un trait de vérité, comme un rayon de la sainteté de Dieu; que cette âme commence dès

lors à ne plus trouver qu'amertume et que dégoût dans ce péché qui lui promettait la jouissance et le bonheur, — elle le hait et elle s'en détache. Que Christ vivant en elle l'attire avec puissance, par des affections nouvelles, vers une vie sainte pour laquelle elle se sent faite : elle consentira avec bonheur à ce magnifique échange. C'est l'homme qui, ayant trouvé une perle de grand prix, un trésor caché dans un champ, vend avec joie tout ce qu'il possède afin de pouvoir l'acheter. Oui, on a vu l'homme égoïste (et qui de nous ne l'est pas à des degrés divers ?) celui qui rapportait tout à lui-même, qui se constituait le centre de son existence, céder avec joie aux attraits victorieux d'un amour nouveau, d'un amour assez fort pour déplacer ce centre, le transférer hors de lui et lui faire savourer le bonheur du dévouement. — Oui, on a vu l'homme superbe, humilié devant Dieu, se frapper la poitrine comme un pauvre pécheur condamné, répudier son orgueil pour consentir à être sauvé par grâce, et devenir humble avec Celui qui était doux et humble de cœur. — Oui, on a vu l'avare lui-même se détacher des biens dont il était possédé et apprendre à donner parce que, mis en possession de biens infiniment meilleurs, il s'était donné lui-même, comme le disait saint Paul de ces chrétiens de Macédoine, qui avaient su trouver des richesses au sein même de leur

pauvreté. — Combien d'autres, subjugués par la puissance et la beauté d'une vie pure et sainte, ont renoncé avec bonheur aux voluptés de ce monde! Le nom d'un Augustin n'est pas le seul exemple éclatant dont on pût invoquer le témoignage. Combien d'autres encore ont senti les tourments de la haine s'apaiser dans leur cœur, tout pénétré des douceurs de la charité ! Jésus priant pour ses bourreaux nous apparaît parfois comme un idéal inaccessible à notre faiblesse : c'est une erreur. Écoutez le premier des martyrs, succombant sous les coups d'ennemis en furie et mourant avec cette prière dans le cœur et sur les lèvres : « Seigneur, ne leur impute point ce péché! » — Il aime comme Jésus a aimé, parce qu'il est en Christ et Christ en lui avec cet amour assez puissant pour bannir de son cœur jusqu'à la possibilité de la haine. — Je le demande à quiconque connaît son propre cœur : toutes ces transformations morales peuvent-elles être l'œuvre de l'homme? — Non, elles sont l'œuvre de Dieu, de véritables miracles spirituels, une création nouvelle.

IV

Il est un dernier aspect sous lequel cette vérité paraîtra évidente à quiconque la considère avec

une sérieuse attention. Je veux parler de cette même puissance divine se manifestant dans la vie religieuse et morale du chrétien, au sein des maux qui sont ici-bas notre inévitable partage. Convenons-en. Tant que la lumière de l'Évangile n'a pas resplendi dans les ténèbres de notre vie, la souffrance est un mystère dont l'angoisse s'ajoute à toutes nos douleurs. Elle nous paraît inconciliable avec la puissance ou la bonté de Dieu; nous sommes tentés d'y voir une injustice qui provoque bien souvent l'amertume, le murmure, la révolte. Eh bien! avez-vous jamais vu ces tristes effets de la souffrance en un homme qui, étant en Christ, eût éprouvé dans sa vie religieuse et morale la création nouvelle que nous venons de considérer? — Comme tentation momentanée, peut-être; hélas! de quelles défaillances n'est pas capable ce pauvre cœur de l'homme dans le premier trouble d'une poignante affliction! Mais persister dans cet état de défiance, de révolte contre Dieu, jamais, non, jamais! — En Christ, dans sa Parole et dans son œuvre lui a été expliquée l'énigme du mal dans le monde; que dis-je? Il sait qu'il en porte en lui-même l'origine, qui n'est pas autre chose que le péché. La souffrance, tous les flots de l'adversité qui jaillissent de cette source amère, loin de l'étonner, de l'irriter, ne peut qu'achever son humiliation devant Dieu, qu'assurer ainsi son entière

soumission. Il trouve juste et raisonnable cet appel d'un prophète à sa conscience : « Pourquoi l'homme murmure-t-il contre la vie? Que chacun murmure contre son péché, » — Il y a plus. Si l'origine du mal lui inspire déjà une humble résignation, il a découvert en Christ et dans ce que saint Paul appelle d'un mot profond « la communion de ses souffrances, » un autre mystère, aussi consolant que le premier était plein d'angoisse; c'est que, dans la main de Dieu, qui n'est plus pour lui un hasard aveugle, ni un tyran cruel, ni un juge inexorable, mais un Père plein d'amour, le mal, le mal lui-même devient le moyen d'un souverain bien. Lui apprendre le renoncement, le détachement graduel de ces choses visibles qui ne sont que pour un temps, élever plus entièrement ses affections vers les choses invisibles qui sont éternelles, en un mot, le faire avancer plus rapidement que par aucun autre moyen vers le but suprême de son être, la sainteté, — tel est, à ses yeux, le but de la souffrance. Et ce but excellent, conforme d'ailleurs à toutes les aspirations les plus intimes de son âme, ne lui a pas seulement été révélé par la Parole de Dieu et dans le mystère des souffrances de Christ, mais dans sa propre expérience. Oh! comme la douleur a changé d'aspect! Comment ne l'accepterait-il pas avec amour de la main de son Père qui la lui dispense

par amour, quand, avec un homme qui souffrit dans sa vie plus qu'aucun de nous, il peut redire ces paroles sublimes qui ne sont plus, à ses yeux, un obscur paradoxe, mais une précieuse réalité : « Notre légère affliction du temps présent produit pour nous un poids éternel d'une gloire souverainement excellente. » Je sais maintenant d'où elle vient, cette ineffable consolation que j'ai eu souvent le bonheur d'observer près d'un lit de maladie, en cet être souffrant à qui Dieu a tout ôté pour ce monde, mais à qui il a tout donné pour l'éternité. Je sais quelle est la source de cette inaltérable paix qui respire sur tous les traits de son visage, qui persiste au fond de la douleur, qui s'élève même parfois jusqu'à la joie. Oui, je le sais, ce bonheur intime, là où tout au dehors annonce l'adversité, n'est ni de l'homme, ni de la terre ; c'est un miracle spirituel, c'est une création nouvelle.

Allons plus loin encore. Pénétrons jusque dans ce dernier mal qui résume tous nos maux, la mort. Qu'est-ce qui soutiendrait l'homme, abandonné à ses propres forces dans ce moment suprême où toutes les forces l'abandonnent, où ce monde qui renfermait tout ce qu'il aime, toutes ses espérances, toutes ses joies, disparaît pour lui au sein de ces douleurs qui le brisent? La mort... c'est la mort ! Et je ne parle pas des angoisses qui

peuvent s'emparer de l'âme du mourant à la seule pensée de cet avenir éternel dont il va connaître les réalités.

Point d'illusions! Ce lit de mort d'un disciple de Jésus est bien aussi sa dernière et terrible épreuve. Mais d'où vient (je l'ai vu souvent avec bonheur, mes frères), qu'elle s'accomplit sans déchirements, et qu'ici, au sein même de la mort, tout respire la vie? — Ah! c'est que depuis longtemps cette heure du départ était préparée par ce détachement graduel des choses visibles que nous rappelions tout à l'heure; c'est que depuis longtemps ce mourant mourait chaque jour et cela sans tristesse, parce qu'il éprouvait en lui-même que « si l'homme extérieur dépérit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. « — Et si maintenant disparaît à ses yeux le monde visible, ce monde n'emporte ni son trésor, ni sa vie, ni son amour, ni ses espérances, qui dès longtemps étaient ailleurs. Parce que « Christ est sa vie, la mort lui est un gain. » Quand, dans les variations d'une longue maladie, il flottait incertain entre la vie et la mort, il est possible qu'il répétât à ceux qu'il aime et dont l'affection et les prières voudraient le retenir auprès d'eux : « Je suis pressé des deux côtés; » mais sa pensée intime devient de plus en plus celle-ci : « Mon désir est de m'en aller et d'être avec Christ, car c'est beaucoup meilleur. » — Meilleur? — Oui,

car c'est le repos, la plénitude de la vie, de l'amour, de la sainteté. Ce moment approche, ce vœu va être accompli. Une dernière fois ce racheté du Sauveur l'exprime de sa voix mourante, un dernier soupir exhale son âme dans le sein de son Sauveur : « Oui, viens, Seigneur Jésus ! » — Et le Seigneur Jésus est venu !

Cette vie, triomphant au sein de la mort, qu'est-ce sinon une intervention immédiate de Dieu, un miracle spirituel, une création nouvelle ?

Non, cette création que nous avons essayé de décrire, bien qu'elle s'accomplisse dans le moral, bien qu'elle soit lente et progressive, comme toute œuvre de Dieu, bien que ses développements aient lieu au sein de nos faiblesses, de nos luttes, de nos défaites, de nos souffrances, n'en est pas moins l'œuvre de Dieu. Dans le petit enfant se trouve déjà l'homme fait ; dans le gland, qui commence à peine à germer, le chêne majestueux qui bravera les tempêtes. Que nul ne s'abatte en perdant courage, dès qu'il a reconnu qu'il est en Christ et qu'il porte en lui les premières réalités de cette création. Ces réalités suffisent pour élever sa foi au-dessus de ce monde matériel auquel l'incrédulité emprunte des arguments pour la combattre. Objet lui-même du plus grand miracle, tous les miracles de la vie du Sauveur ne sauraient plus lui inspirer le moindre doute. N'a-t-il pas éprouvé en lui-

même ces puissances du siècle à venir dont le rayonnement guérissait les malades, ressuscitait les morts? Le miracle, il en vit chaque jour, il est sa vie jusque sur son lit de mort. Que dis-je? Être mis en possession de la vie éternelle dans le sein de son Dieu Sauveur, sera pour lui le miracle éternel.

Mais si cette création est l'œuvre de Dieu, ne l'oublions pas, elle est aussi l'œuvre de l'homme. C'est en nous qu'elle s'accomplit; ce sont toutes les facultés de notre âme qu'elle doit transformer; mais il n'est aucune de ces facultés qui ne puisse y coopérer ou y résister. ÊTRE EN CHRIST, voilà la grâce qui vous est offerte à tous; je ne suis ici que pour vous l'annoncer au nom de Dieu et de ses éternelles miséricordes. Maintenant, *vouloir* ou *ne pas vouloir* : telle est la tragique alternative qui vous est laissée. A vous la redoutable responsabilité! Bientôt les secrets des cœurs seront révélés : Oh! Dieu veuille que ce grand jour manifeste en nous tous cette création qui ira se confondre dans une éternelle harmonie avec la création des nouveaux cieux et de la nouvelle terre! Alors les paroles de saint Paul deviendront pour nous dans leur plénitude le chant de la délivrance : « Grâce à Dieu qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ! Les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles. »

OPINION DE ROTHE SUR LE MIRACLE

Il est, parmi les théologiens actuels de l'Allemagne, un savant qui, de l'aveu de tous les juges compétents, y tient le premier rang comme penseur. L'auteur du livre célèbre de l'*Étique théologique*, si éloigné, d'ailleurs, de l'orthodoxie ecclésiastique, mais si ferme sur le terrain de la révélation positive, le docteur Rothe, professeur à l'Université de Heidelberg, a publié en 1863 un ouvrage, reproduction d'articles d'abord insérés dans *Studien und Kritiken*, et dans lequel sous ce titre : *Zur Dogmatik*, il traite des principales questions qui servent d'introduction à cette grande science : Notion de la dogmatique, Révélation, sainte Écriture. Ce travail est universellement considéré comme l'un des plus importants qui aient été publiés sur ces sujets. En exposant sa théorie de la Révélation, l'auteur rencontrait sur son chemin la question du miracle qu'il a traitée en maître. On trouvera naturel mon désir d'appuyer d'un tel témoignage scientifique ce qui a

été dit dans les pages qui précèdent au point de vue de l'instruction et de l'édification de l'Église.

Pour le docteur Rothe, la révélation est si absolument surnaturelle, qu'elle est inséparable du miracle. Ou plutôt, la révélation, qui n'est pas autre chose que Dieu, se manifestant lui-même à l'homme d'une manière évidente, Dieu prenant place dans l'histoire de notre humanité, une telle révélation, c'est le miracle. C'est pourquoi l'auteur, en critiquant les vues de l'ancienne dogmatique, qui fait du miracle et de la prophétie les critères de la révélation, et celles de Schleiermacher prétendant que la révélation pourrait être complète sans ces actes divins qui la constituent, s'exprime ainsi :

« Pour moi, dans ce dernier cas, je me trouverais en présence d'une énigme, en présence d'une ***contradictio in adjecto***, en présence d'une révélation manquant d'un caractère, je ne dirai pas ***auquel*** je puisse la ***reconnaître***, mais ***par lequel*** elle ***est***. Le miracle et la prophétie ne sont pas, à mes yeux, des critères, ajoutés à la révélation existant sans eux, et qui ne seraient donnés que pour la rendre crédible, mais ils sont ***les éléments constitutifs de la révélation elle-même***. Je regarde donc comme une erreur l'idée de l'ancienne dogmatique qui fait du miracle une action divine par laquelle Dieu veut accréditer ses serviteurs auprès de ceux pour qui ils sont chargés d'un message. Non, ce n'est pas

pour ce but que Dieu fait des miracles, mais pour se manifester lui-même d'une manière évidente à l'homme dont la vue est obscurcie par le péché. Là où sont le miracle et la prophétie, là est la manifestation évidente de Dieu, et Dieu *ne peut pas* se révéler d'une autre manière. Il est donc inexact de dire que la révélation est *accompagnée* de miracles et de prophéties, car elle consiste plutôt en cela. Si j'en retranche les faits *surnaturels* (miracles) et la connaissance *surnaturelle* (prophétie), — et je prends ce mot dans son sens le plus absolu, — je ne vois point ce qui y reste encore de surnaturel; or, il est ici question d'une révélation surnaturelle. »

Après avoir ainsi exprimé ses vues sur la nature et le but du miracle dans la révélation, Rothe se trouve en présence de la grande objection, constamment opposée à cette action divine, objection tirée des lois immuables qui régissent l'univers, lesquelles, selon l'opinion des adversaires, rendent impossible l'idée même du miracle. Écoutons Rothe :

« Ici je dois m'attendre à cette question : Comment s'aplanissent à vos yeux les difficultés dont est entourée la notion du miracle? Et en présence de cette question, j'éprouve réellement quelque embarras. Je suis embarrassé, non de résoudre ces prétendues difficultés, mais de les concevoir. Oui, je veux confesser ici, simplement

et honnêtement, que je n'ai jamais pu, jusqu'à cette heure, m'expliquer ce qu'il y a dans la nature du miracle qui dût offusquer ma pensée. Cela vient peut-être de ce que je suis par nature foncièrement théiste et de ce que je n'ai jamais éprouvé la moindre inclination ni la moindre tentation panthéistique. Peut-être cela vient-il aussi en partie de ce que j'ai adopté le principe de séparer absolument deux questions trop souvent confondues. La question abstraite de savoir si le miracle est possible en soi, et la question concrète si un miracle qui nous est raconté dans un cas donné (par exemple dans la Bible) est un fait réel. Ces deux questions appartiennent à des sphères tout à fait différentes : l'une est philosophique, l'autre historique; les confondre, c'est évidemment les obscurcir, et c'est ce qui n'arrive que trop souvent. Il me semble que plusieurs trouveraient en eux-mêmes le courage d'affirmer la première question, s'ils ne pensaient immédiatement à tels miracles concrets racontés dans la Bible, et s'ils ne craignaient, par cette affirmation, de se lier les mains pour la critique historique à laquelle ils sentent le devoir de les soumettre. Pour moi, je me garderais bien de le faire, et je ne vois pas même comment je serais exposé à ce danger. Si je tiens les miracles pour possibles et même pour indispensables, il ne s'en suit nullement que je puisse admettre

sans examen toute donnée qui s'offre à moi comme un miracle, par cela seul qu'elle est rapportée dans l'Écriture. Je procéderai plutôt à l'égard de cette donnée comme pour toute autre qui parvient à ma connaissance par la voie de l'histoire, c'est-à-dire que j'examinerai consciencieusement par tous les moyens critiques qui sont à ma disposition, la vérité historique du récit en question, et le résultat seul de cette critique décidera pour moi si je dois, dans le cas présent, statuer la réalité d'un miracle. »

Après avoir ainsi nettement distingué deux questions, dont la confusion est déplorable dans le sujet qui nous occupe, et marqué à son point de vue la place d'une légitime critique historique, le savant professeur revient à l'objection tirée des difficultés du miracle au point de vue philosophique. Et c'est spécialement sur les observations qui vont suivre que nous voudrions appeler la sérieuse attention de ceux qui sont encore dans le doute.

« Personne ne peut s'étonner que le panthéisme et le déterminisme déclarent absurde l'idée du miracle ; ils tirent simplement par là la conséquence de leur principe. Quand Spinoza nie le miracle, cela découle si nécessairement de son idée de Dieu et du monde, que l'on a lieu d'être surpris de le voir accumuler tant de preuves de sa négation. On comprend aussi parfaitement que

Schleiermacher ne veuille point entendre parler de miracles proprement dits. Sa tendance au panthéisme et plus encore son déterminisme dans sa conception de la conservation et du gouvernement du monde, le conduisent nécessairement à ce résultat. Il n'est que logique en disant que « tout objet sur lequel s'opère un miracle étant » lié à tout l'ensemble des causes finies, » tout miracle « apporterait une perturbation dans le » cours de la nature...[1]. »

« Certainement, si le cours de l'univers est un problème d'arithmétique dont les facteurs, y compris les « causes libres[2], » constituent des quantités immuables en elles-mêmes; ou si le gouvernement divin du monde est le déroulement d'un mécanisme à musique dont la mélodie est fixée de toute éternité, au moyen d'un cylindre garni de pointes rendues immobiles par le marteau de l'ouvrier, — non, alors il n'y a, dans un tel monde, aucune place pour le miracle. Le miracle, en effet, suppose une indépendance réelle bien que relative de l'univers à l'égard de Dieu, une distinction réelle entre la causalité divine et la création, et, par suite, un espace où se meut la liberté, — la liberté de Dieu aussi bien que celle des créatures morales. Mais cette pré-

[1] *Der christliche Glaube*, I, S. 260.
[2] *Der christliche Glaube*, I, S. 257.

supposition, je la demande pour de tout autres raisons encore que la question du miracle; elle s'impose non moins impérieusement dans l'intérêt de la notion de Dieu, ainsi que je crois l'avoir démontré ailleurs [1]. Or, ces principes admis (et ils sont, selon ma conviction, les conséquences nécessaires de la foi à un Dieu personnel, au Dieu vivant), je répète que je suis incapable de m'expliquer les difficultés que l'on veut voir dans la pensée du miracle. Tout aussi peu puis-je comprendre l'argumentation à laquelle on a si souvent recours de nos jours et qui consiste à invoquer contre le miracle la connaissance plus exacte que nous avons aujourd'hui des lois de la nature. J'ai toujours pensé que c'est précisément de cette connaissance qu'une lumière nouvelle rayonne sur la notion du miracle. Car, la loi de la nature et le miracle sont des idées corrélatives et là où la connaissance de ces lois n'existe pas, là il n'y a point encore pour l'homme de miracle, — par la simple raison que tout pour lui est miracle. Même des penseurs théistes continuent à nous parler hautement de violation et d'interruption des lois reconnues de la nature par le miracle, et ils prétendent que le miracle, comme interruption de ces lois, rend impossible toute démonstration

[1] *Theologische Ethik*, I, S. 110-125.

scientifique de sa réalité, puisque cette démonstration elle-même devrait reposer sur la validité reconnue des lois qu'il interrompt. Je l'avoue sans honte, je n'ai jamais pu saisir ce raisonnement. Quand Strauss[1] prétend qu'aucune action ne peut être exercée sur les lois de la nature que par une force qui se trouve dans l'ensemble de l'univers, je le comprends parfaitement; car ce théologien ne connaît aucune autre causalité que celle de la *nature*, qu'on entende ce mot comme *natura naturans* ou comme *natura naturata*. Pour lui, toute causalité est immanente à la nature, et cette grande cause que nous appelons DIEU n'existe pas pour lui. Mais quand un théiste se plaint que la loi soit violée lorsque Dieu produit dans la nature par la seule force de sa causalité absolue un élément nouveau, mais parfaitement homogène à cette nature, je ne puis, en aucune manière, trouver la raison de cette plainte. L'*effet* de l'action miraculeuse de Dieu est lui-même nature, entre immédiatement en elle, en devient une partie intégrante, et se range sous sa loi. Il ne prend donc pas en elle une position qui lui soit étrangère ou contraire. Si, dans ce monde terrestre, il y a un être humain qui doive son origine uniquement à la causalité absolue de Dieu, mais qui, du reste, vive d'une vie véri-

[1] *Christliche Glaubeuslehre*, I, S. 244.

tablement humaine, comme tous les autres hommes; s'il y a dans notre humanité quelques hommes qui ont été arrachés à la puissance de la mort, non par l'art du médecin, mais par la causalité absolue de Dieu; si, parmi les pains dont l'homme se nourrit, il en est quelques-uns qui n'aient point été préparés du produit du blé par la main du meunier et du boulanger, mais par la causalité absolue de Dieu; si, parmi le vin dont les hommes se restaurent, il en est une certaine quantité qui n'ait point coulé du raisin sous le pressoir, mais qui soit produit avec de l'eau par la causalité absolue de Dieu, — comment, dans ces suppositions et dans telles autres que nous pourrions admettre, le cours de l'univers, réglé par les lois de la nature, souffrirait-il une perturbation? — Et ces lois elles-mêmes, comment serait-il possible qu'elles fussent violées par ces faits surnaturels qui s'offrent expressément à notre expérience comme n'ayant pas été causés par le cours ordinaire de la nature?... Ce *mot :* « Lois de la nature » qu'on nous présente sans cesse comme une tête de Méduse, je ne le crains pas du tout, j'ose le regarder en face sans me laisser prendre à la superstition que le préjugé y attache en se donnant des airs d'importance. J'honore sincèrement les lois de la nature, et je me réjouis de chaque progrès accompli dans la connaissance que nous en avons. Dieu est celui

qui leur a soumis la création, mais lui-même, sa liberté, sa volonté toute-puissante, — voilà ce qu'il ne leur a point assujetti. Même dans le monde créé, il s'est réservé sa souveraineté absolue; précisément comme dans son conseil éternel il ne s'est point lié d'avance par le déterminisme inflexible de sa prescience à tous les détails du développement du monde, ni muré dans des décrets absolus. En constituant les lois de la nature, il n'a pas pu vouloir y emprisonner l'action de sa causalité, ni poser des limites à cette action. Pour elle, il n'y a d'autres limites que le contradictoire en soi, l'irrationnel, — le mal. — Le fait que le monde est organiquement constitué n'est point en opposition avec ce principe; car l'idée même de Dieu exige que cet organisme soit placé sous sa dépendance et n'exclue pas l'intervention de son absolue causalité. Lui-même a donné aux lois de la nature cette largeur, cette élasticité, dirai-je, qui est la condition du cours régulier de l'univers, tout organisé qu'il est. Si ce principe est fondé dans la notion même de Dieu, il ne l'est pas moins dans la notion que nous avons de l'univers. Sans doute l'idée qui a présidé à sa création se réalise par un développement qui lui est immanent, mais seulement par le moyen d'une incessante intervention de Dieu et de son absolue causalité. »

Cette dernière pensée conduit Rothe à consi-

dérer ici cette organisation du monde matériel dont on se fait, selon lui, une idée exagérée et ne répondant nullement aux faits de l'expérience. Loin de présenter cette organisation parfaite qu'on oppose à la possibilité de l'action de Dieu, le monde matériel, parce qu'il est matériel et quoique formant un tout organique, montre, sous mille formes, ces imperfections inhérentes à tout ce qui est créé. — Ces obstructions, ces perturbations, ces désordres qui nous apparaissent comme les maladies de la nature et qui, au travers de crises violentes, aboutissent à la destruction de tant de parties du grand tout, — quel domaine ouvert à l'action réparatrice de la cause première! Or, c'est précisément ce caractère bienfaisant que portent les miracles, puisqu'ils font partie de la révélation et de la rédemption.

Mais si, de l'idée même de Dieu et du monde, ressort la possibilité du miracle, il faut s'efforcer de concevoir plus clairement la notion de cette action divine, car, dans cette question, la confusion provient souvent de ce que l'on entend, par le même mot, des choses différentes. Il faut distinguer entre diverses espèces de phénomènes qui portent le nom de miracle.

« La plus sûre méthode en ceci sera de descendre par degrés de ce que l'on peut appeler le maximum du miracle à son minimum.

1. » Le maximum du miracle serait évidemment là où nous aurions devant nous, dans notre monde terrestre, un effet opéré par Dieu *sans l'intervention d'aucune cause naturelle intermédiaire*, une action divine absolue, immédiate. Ce serait là un miracle dans le sens le plus rigoureux du mot. Il n'y a, dans la *pensée* d'une telle action de Dieu, dès le moment qu'on admet sérieusement sa personnalité, aucune difficulté en soi; c'est plutôt à ce mode d'action que nous conduit, avant tout, la notion même de Dieu; car ce mode absolu est propre à Celui pour qui la pensée et l'action sont une seule et même chose. Si Dieu est l'absolu, le mode le plus naturel de son activité, même *ad extra*, est, sans aucun doute, l'absolu. Nous devrions plutôt nous étonner si Dieu agissait d'une autre manière, du moins ordinairement. »

Rothe fait ici un rapprochement entre le miracle et l'acte de la création qu'il considère comme analogues, mais non identiques. Dans l'un et l'autre cas, l'action absolue de Dieu est celle qui s'offre le plus naturellement à la pensée, comme le prouve la notion populaire qui s'exprime ainsi dans l'histoire de la création : « Dieu dit : « que la lumière soit, et la lumière fut »; et ailleurs : « il parle et la chose est; il commande et elle existe. » (*Ps.* XXXIII, 9.) Il résulte de là que, dans le miracle au sens rigoureux, rien ne peut être perçu que *l'effet*. La cause s'y révèle

nécessairement, mais l'effet seul est perçu parce qu'il tombe, comme une donnée nouvelle, dans le monde des sens. L'action elle-même échappe à toute observation par cela seul qu'elle est absolue et sans intermédiaire. Mais il faut observer que Dieu ne saurait agir de cette manière que sur la nature; jamais sur des êtres moraux et libres pour y produire des effets qui ne sont ce qu'ils sont qu'avec la liberté morale de la créature qui les éprouve. Ainsi jamais dans l'appropriation du salut. Quelque nécessaires que soient ici des forces surnaturelles, elles ne peuvent jamais être dispensées sous cette forme du miracle au sens rigoureux, qui serait une magie divine. Mais Dieu peut très-bien exercer cette action absolue là où il s'agit de produire des effets sur la nature. C'est dans cette catégorie que se rangent, par exemple, certains miracles du Sauveur, tels que l'eau changée en vin, la multiplication des pains et d'autres miracles analogues de l'histoire biblique.

« Il est dans la nature des miracles de cet ordre que, bien qu'on puisse les *concevoir* comme action absolue de Dieu, ils ne sauraient être *expliqués*. Car, expliquer un fait, c'est découvrir le moyen intermédiaire entre ce fait et sa cause; or, ici, il n'y a point d'intermédiaire. Il n'y a donc ni enchaînement saisissable, ni succession. C'est pourquoi j'ai toujours trouvé un sujet d'étonne-

ment à voir des exégètes qui admettent la révélation, qui sont des défenseurs décidés des miracles bibliques, et qui s'arrêtent hésitants en présence de ce vin de Cana et de ces pains du désert (qui pourtant sont historiquement si bien attestés) et cela par la raison que l'on ne peut s'y représenter le rapport de la cause à l'effet. Mais qu'on ne le puisse pas, c'est ce qui est expressément donné avec la notion du miracle, dès qu'on l'entend, comme nous le faisons ici, dans son sens le plus rigoureux.

» Mais quelque claire que soit la pensée d'un miracle de cet ordre, c'est ici surtout qu'on entend s'élever de toutes parts contre sa possibilité, le vieux cri de guerre qu'on oppose à tout miracle : « les lois de la nature! » Supposé, répète-t-on, que Dieu ait la puissance d'effectuer ces actes de son absolue causalité, toujours est-il que, accomplis sur la création actuelle, ils seraient en conflit avec les lois immuables qu'il y a établies ; précisément *cette espèce* de miracles briserait d'une manière plus matérielle que toute autre l'ensemble harmonique de la nature, elle serait comme une trouée dans son canevas. — A l'ouïe de cet argument, je ne puis que répéter la confession que j'ai déjà faite : il m'est complétement incompréhensible. Le miracle, tel que nous l'avons décrit, serait en conflit avec la loi de la na-

ture? C'est ce que je déclare absolument impossible. Un conflit suppose un contact, et ce contact est exclu par la notion même qui a été donnée du miracle au sens absolu. Dans le miracle, tel qu'il a été défini, la création ne concourt en rien à son accomplissement, et la loi de la nature tout aussi peu. Il n'est en aucun rapport avec elle, il n'y touche pas : comment donc y aurait-il conflit? La notion même du miracle de cet ordre est que Dieu opère un effet sans aucun intermédiaire de causes naturelles, donc sans aucune intervention des forces créées, ni des lois auxquelles ces forces sont soumises. Ainsi, dans sa genèse, ce miracle ne touche point au domaine des lois de la création, mais dès qu'il est posé par l'action absolue de Dieu seul, il devient partie organique de la « nature » et soumis à ses lois. Où donc, je le demande encore, où est le point sur lequel aurait lieu ce fameux conflit? où se trouve l'espace pour cette trouée que ferait le miracle dans le canevas si artistement composé par la main du Créateur? — Par la même raison, je dois protester, avec non moins de décision, contre l'opinion de Weisse, que les miracles du supra-naturalisme se caractérisent « en ce qu'ils sautent par-dessus un ou plusieurs des degrés de l'ensemble des phénomènes naturels et imposent à la nature des effets auxquels elle doit, par les lois qui lui

sont propres, refuser son concours. » — La nature n'a, dans notre miracle, absolument aucun concours à accorder ou à refuser.

2. » Tel est le miracle au sens le plus rigoureux. — Mais on peut admettre encore que Dieu agisse au moyen de causalités qui appartiennent à la création et cela en faisant servir à son dessein les lois mêmes qui leur sont propres. Seulement cette action se réalisera d'une telle manière qu'il sera évident que Dieu en est seul la cause première ; de sorte qu'ici encore nous aurons le miracle au sens propre du mot. — Ce que nous entendons par là, c'est que Dieu peut réaliser son action directement par une combinaison de causes terrestres que nous ne pouvons ni comprendre ni accomplir nous-mêmes, bien que cette combinaison soit d'ailleurs conforme aux lois de la nature créée. Nous avons déjà vu qu'il n'y a, ni dans la notion de Dieu, dès qu'il est un être personnel, — ni dans la notion de la nature, rien qui s'oppose à cette action divine. — Or, l'espèce de miracles que nous venons de définir est en parfaite analogie avec les effets produits par la liberté humaine sur la nature terrestre, mais elle s'en distingue nettement en ce que nous sentons notre totale impuissance à obtenir par notre liberté les mêmes résultats que Dieu y produit. Dieu lui-même n'accomplit point le miracle que nous supposons ici sans l'intervention de certaines forces

naturelles mises en jeu d'une manière conforme aux lois qui les régissent, mais le concours de ces forces repose sur la combinaison de facteurs naturels qui n'est fondée ni sur le cours ordinaire de la création, ni sur l'action de la liberté humaine; elle est causée par la libre action de Dieu sur la nature, mettant en œuvre des forces naturelles sans les soustraire aux lois qui leur sont propres. On sait que l'homme a le pouvoir d'agir sur la nature et de s'en servir comme d'un instrument pour les fins qu'il se propose, et mieux il connaît les lois de cette nature, plus il lui est possible de se l'assujettir. Ces lois, il s'en sert, dès qu'il les a reconnues, pour atteindre un but plus élevé que celui qui leur était assigné. Il fait ainsi produire à la nature des effets que, livrée à elle-même, elle ne produirait jamais, et qui paraîtraient miraculeux à des êtres incapables de comprendre cette combinaison de forces diverses. Chaque expérience de physique est un exemple de ce que nous exposons ici. — Comment donc Dieu ne pourrait-il pas, dans les desseins de sa liberté, se servir de cette même nature terrestre d'une manière conforme aux lois qu'il lui a données ? — Comment serait-il incapable de toucher cet harmonieux instrument que nous appelons la nature et dont nous-mêmes nous tirons de si merveilleux effets ? — N'est-il pas au contraire rationnel de s'attendre à ce qu'il manie cet instru-

ment, dont seul il connaît à fond l'organisme, avec une perfection devant laquelle tout notre art n'est qu'un essai informe, et qu'il lui fera produire des effets qui plongeront notre intelligence dans la stupeur, — bien que tout dans son action soit aussi conforme aux lois de la nature que dans la symphonie du plus grand maître?... Tout homme réfléchi reconnaîtra ces miracles dans ce que l'ignorance appelle le ***hasard***, « ce domaine que Dieu s'est réservé dans le monde... » Qui ne reconnaîtrait cette action libre de Dieu par la combinaison de diverses causalités naturelles dans tant de grands effets inexplicables, produits sur les destinées de notre humanité, et que l'on appellera hasard ou miracle, selon le point de vue où l'on se place? — Il n'en est pas autrement dans notre existence individuelle où, sous les mêmes combinaisons de l'action divine, tant de ***miracula potentiæ*** vont se confondre à nos yeux avec les ***miracula providentiæ***. L'œuvre divine du gouvernement du monde est partout remplie de tels miracles. »

A ce second genre de miracles que Dieu opère par le moyen de forces appartenant à la création, Rothe ajoute l'idée d'actions miraculeuses que Dieu peut accomplir par l'intermédiaire de créatures intelligentes, par les anges qui exécutent ses volontés souveraines. Puis il se résume ainsi :

« Ces deux catégories de miracles désignées

ci-dessus sont des miracles au sens rigoureux du mot, bien que la première des deux le soit, en comparaison de la seconde, à la plus haute puissance. Si nous voulons résumer les deux catégories sous une seule définition, nous dirons : Les miracles absolus sont des faits constatés par l'expérience et qui ne peuvent être l'effet de causalités appartenant à notre monde empirique, considéré, soit dans les forces du monde matériel, soit dans les forces de l'esprit humain, soit dans l'action combinée de ces deux genres de forces. Si maintenant il arrive que de tels faits soient opérés par un homme, il faut, pour qu'ils puissent être considérés comme des miracles au sens rigoureux, qu'ils soient accomplis sans l'emploi de forces naturelles matérielles, ou du moins sans des moyens proportionnés à la grandeur des résultats. Tels seraient, par exemple, la parole, le regard, l'attouchement. L'homme alors agit par la puissance de Dieu, Dieu opère le miracle par l'homme.

3. « A ces miracles absolus viennent s'en ajouter d'autres que nous nommerons, avec Schleiermacher, relatifs. — Ce sont des effets produits uniquement par des causalités naturelles, en d'autres termes, par des forces inhérentes à la nature physique ou spirituelle de l'homme, au moins dans un certain degré de son développement, ou encore par des forces inhérentes à la

nature extérieure. Mais comme ces forces nous sont encore inconnues, les effets qu'elles peuvent produire ne s'expliquent pas, et ainsi ils nous apparaissent comme des miracles. Un simple regard sur les miracles du Sauveur nous autorise à statuer ici cette catégorie de miracles relatifs. En effet, nous en trouvons plusieurs dans les récits évangéliques qui paraissent reposer sur une action naturelle, quelque extraordinaire qu'elle soit. Ainsi, avant tout, la guérison de l'aveugle, racontée dans Marc, VIII, 23-25, et dans laquelle le rétablissement graduel de la vue est expressément marqué. — Ainsi encore, les guérisons opérées par l'attouchement de Jésus. (Matth., IX, 20-22; Marc, V, 25-32; Luc, V, 19, ch. VIII, 43-47.) Le maximum en ce genre de guérisons se trouve là où Jésus s'aperçoit d'une manière sensible qu'une force miraculeuse de guérison est émanée de lui et en conclut avec assurance que quelqu'un l'a touché. (Marc, V, 30; Luc, VIII, 46.) Dans l'accomplissement de tels miracles, il y a incontestablement des forces naturelles en jeu; seulement, elles échappent encore à notre connaissance, notre expérience ne se les est pas appropriées, mais ce fait suffit pour établir qu'il existe une classe de miracles que nous pouvons appeler relatifs, par opposition aux actions absolues de Dieu. Ces miracles posent à la science des problèmes aussi attrayants que difficiles, et c'est à elle à éclaircir

ces mystères par une analyse toujours plus pénétrante, en particulier dans le domaine de la physiologie et de l'anthropologie. Tout ce qui, dans la sphère de l'expérience, est constaté comme miracle peut aiguillonner le zèle de la science; mais je dois appeler un esprit prévenu quiconque, par de simples raisons *d'à priori*, n'admet la réalité, ainsi que le fait Schleiermacher lui-même, que de ces miracles relatifs. On peut, si l'on veut, poser ce principe que tout, même ce qu'il y a de plus miraculeux dans l'histoire, est un objet de recherches pour la science, c'est son droit; mais si cette science veut procéder avec sincérité et sans préjugés, elle sera bien vite forcée d'avouer que les limites qu'elle ne peut pas dépasser, ne sont pas encore pour elle les limites de la réalité.

» Après l'examen de ces diverses catégories de miracles, je demande encore : où est-ce que le miracle se trouve en conflit avec la loi de la nature? Je réponds avec assurance : Nulle part. Mais ce qui est vrai, c'est que le miracle vient heurter de front l'absolutisme usurpé des lois naturelles et le fétichisme que voudrait en faire l'athéisme. Le miracle rend témoignage que ces lois ne sont pas la puissance souveraine du monde, mais qu'au-dessus d'elles règne Celui qui les a faites, le Dieu vivant. Il prouve que ce Dieu n'a pas entendu s'imposer par elles et imposer

des entraves à sa liberté absolue et à son absolue sainteté; mais qu'il en a fait des moyens qui toujours obéissent à sa volonté. Quand Dieu opère des miracles, il dit par là même qu'il existe un Être qui *peut* faire ce que toute la nature, ce qu'aucune créature ne saurait accomplir. Par le miracle il fait une œuvre qui dépasse les bornes de la nature. Le miracle proclame, d'une part, l'absolue indépendance du Dieu vivant, dans son rapport avec ce monde qui existe par lui, bien qu'il porte sa loi immanente en lui; et, d'autre part, la toute présence de Dieu dans ce monde. Et c'est précisément cette impression profonde de la gloire incomparable du Dieu vivant et personnel, toujours près de sa créature, qui fait l'intérêt religieux et permanent du miracle. Je dis intérêt religieux permanent, car il ne cesse pas, alors même que la destination du miracle au service d'une révélation qui a pris sa place dans l'histoire, est depuis longtemps accomplie.

» Dois-je maintenant parler des objections cent fois répétées contre la légitimité des conséquences que la théologie tire du miracle? Il me semble qu'on y a suffisamment répondu. Quiconque veut, avec Hume, prouver qu'aucun témoignage historique, de quelque nature qu'il puisse être, n'élèvera la réalité d'un miracle jusqu'à la certitude, ni même jusqu'à la probabilité, montre seulement par là l'obstination décidée de son

parti pris : *stat pro ratione voluntas!* — Quant à ceux qui, comme Schleiermacher, nient la possibilité de reconnaître en un fait quelconque un miracle, c'est-à-dire, un phénomène qui dépasse les limites de la nature, par la raison que pour cela il faudrait avoir une connaissance complète de ces limites, — ils devraient d'abord se mettre d'accord avec eux-mêmes. En effet, ceux qui répètent avec tant de pathos cette objection le font d'une manière d'où l'on peut conclure que cette possibilité qu'ils nient existe pourtant. Comment, sans cela, pourraient-ils nier avec tant d'assurance la réalité de tels miracles rapportés dans la Bible, puisque cette négation même suppose, à leur point de vue, que ces récits contiennent des faits qu'on ne peut absolument envisager autrement que comme des miracles[1]? La même inconséquence se retrouve dans l'objetion qui consiste à affirmer qu'il est impossible de reconnaître avec certitude en un miracle l'action *divine*, attendu qu'il y a des miracles qui peuvent être attribués aux anges ou aux démons, et que des critères certains manquent ici. En effet, ceux qui font cette objection sont des hommes qui, comme le fait très-bien remarquer Twesten, sourient à l'idée de ces τέρατα angéliques ou démoniaques et qui ne voient

[1] En d'autres termes : si la connaissance absolue de la nature est nécessaire pour affirmer le miracle, elle l'est tout autant pour le nier. (*Trad.*)

dans l'existence même des anges et des démons qu'une superstition. Quant à ceux qui, avec l'Écriture, admettent la réalité de ces miracles (et je confesse que je suis du nombre), cette objection signifie peu de chose. Car, pour ce qui est des anges, il est à peine nécessaire de rappeler que, selon leur nature même, ils n'agissent que comme serviteurs de Dieu, en sorte que leur action peut être envisagée comme l'action de Dieu lui-même. Et quant aux prodiges opérés par des démons, il n'est point difficile, à quiconque s'est familiarisé avec la révélation, de les reconnaître pour ce qu'ils sont à ce simple signe, que loin d'être en continuité avec cette révélation, ils sont, par leur caractère même, en contradiction avec elle. La réponse du Sauveur (Matth., XII, 24-29) à un scepticisme tout pareil et tout aussi peu sincère, suffit parfaitement.

» Ce qui précède prouve que j'accentue fortement la signification et l'importance du miracle; mais je ne voudrais pas que mon affirmation fût mécomprise. Elle ne doit point être interprétée dans le sens de l'ancienne apologétique; elle s'applique moins aux générations subséquentes qui se trouvent déjà en possession de la révélation qu'à la révélation elle-même, prise à son origine; en un mot, elle signifie que la révélation n'a lieu que par le miracle. Je place donc la valeur apologétique du miracle tout à fait sur l'ar-

rière-plan; en nos jours, elle est impuissante. Là où la révélation est admise, là où les choses proclamées par les miracles ont pénétré dans la conscience de l'humanité et en sont devenues la possession et la conviction, là il est d'importance secondaire comment on juge du miracle. Il est vrai qu'ici encore on ne comprendra point complétement la révélation, on n'en aura point une pleine jouissance si l'on ne sait pas apprécier les faits divins qui la constituent. Cependant ce point, à lui seul, ne saurait être l'objet de la foi, à laquelle il peut manquer d'autres éléments bien plus importants. En particulier, je n'ai point pris la parole en faveur d'une foi irréfléchie au miracle qui s'imagine d'être, par elle-même, exemptée d'une enquête consciencieuse et approfondie de ce qui s'offre à nous comme miracle dans le détail concret. Envers ceux qui sont en possession de la révélation historique, je répudie toute pensée de les presser pour leur en faire admettre l'origine miraculeuse, ou de mesurer sur cette admission ma confiance en leur foi. C'est déjà une grande chose si la lumière de la révélation resplendit sur eux, si la pensée chrétienne les éclaire, et si, à la clarté de ce soleil, ils trouvent leur chemin dans la vie. — Viennent-ils se heurter au miracle, je leur dirai : Amis, je ne veux pas vous imposer la foi au miracle : ***beneficia non obtruduntur***. Vous ne pouvez pas vous

réconcilier avec les miracles, — laissez-les de côté. Mais ce sera à vous de voir ensuite comment, sans eux, vous vous mettrez d'accord avec l'histoire ; à vous de voir comment, sans eux, vous trouverez une explication pragmatique des résultats historiquement acquis dans l'expérience de notre humanité. — Pour nous, nous en avons la clef dans les miracles. Quant à moi, je n'admets point les miracles par une sorte de cupidité dogmatique, mais dans un intérêt historique, et parce qu'en présence de faits indubitables, je ne puis m'en passer comme raisons qui expliquent ces faits. Je les admets, parce qu'à mes yeux, loin de « trouer l'histoire, » ils sont le seul pont sur lequel je puisse passer les abîmes béants qu'elle me présente... »

Telle est la pensée de notre éminent théologien : on voit que, selon lui, le miracle, qui a sa raison dans la liberté absolue du Dieu vivant et personnel, qui est inséparable de la révélation elle-même, qui est indispensable pour se rendre

compte des faits de l'histoire, — ne se trouve jamais en conflit avec les lois de la nature et n'est point, selon la définition vulgaire, une suspension de ces lois.

Nous avons respectueusement rendu jusqu'au bout la pensée du savant professeur ; c'est avec la même déférence que nous ferons maintenant quelques réserves qui, à nos yeux, ne sont point sans importance.

Et d'abord, en admettant comme des miracles relatifs, certaines guérisons opérées par le Sauveur, est-il bien sûr que, parce que ces guérisons s'accomplissent *par des moyens* et d'une manière graduelle, il faille y voir seulement des forces à nous inconnues, mais inhérentes à la nature physique ou spirituelle de l'homme, ou seulement des forces inhérentes à la nature extérieure? Je doute fort que les récits évangéliques, dans les quelques guérisons où se trouvent mentionnées ces circonstances spéciales, autorisent ces conclusions. Je ne nie pas certains moyens voulus et employés, mais où est leur proportion avec l'effet obtenu? Qui ne voit la puissance divine éclater au travers de ces moyens? Ces guérisons sont d'ailleurs exceptionnelles. A l'ordinaire, Jésus guérit les malades, ressuscite les morts, par sa seule parole ; où sont alors les forces naturelles?

Quant à l'importance des miracles, que le

Dr Rothe admet pleinement en dehors de l'apologétique (p. 165), je n'ai jamais pu comprendre qu'elle n'existât dans son intégrité que pour ceux qui en furent les premiers témoins, ou, comme s'exprime Rothe, à l'origine des révélations, dont ils font partie intégrante, et non pour les générations subséquentes. Je ne confonds le miracle ni avec la révélation elle-même, sans laquelle il ne serait rien, ni avec la foi, ni avec la vie religieuse; — mais, si l'on admet que le miracle est une manifestation évidente de Dieu dans le monde, comment une telle manifestation, d'ailleurs suffisamment constatée, n'aurait-elle pas pour la foi une importance permanente? Un fait change-t-il de nature avec le temps? Dieu ne se révèle-t-il pas par ses œuvres plus encore que par sa parole? Et ces œuvres peuvent-elles jamais devenir indifférentes à la connaissance que nous avons de lui?

Enfin, et comme conséquence de l'observation qui précède, je ne puis pas ne pas admirer ce qu'il y a de vrai dans la largeur de cœur et de vues avec laquelle Rothe s'adresse en terminant à ceux dont la foi vient encore se heurter aux miracles; — mais sincèrement est-ce bien la foi chrétienne qui peut les « laisser de côté? » — Rothe ne vient-il pas de prouver lui-même que les objets de la foi chrétienne, création, révélation, rédemption, sont tous des miracles? — Je

conçois cependant que la foi naisse et grandisse sans songer aux miracles, par un contact immédiat et vivant de l'âme avec la vérité divine ; — mais certainement je me rencontre avec le vénérable professeur de Heidelberg dans la pensée que tous ceux « sur qui resplendit ainsi la lumière de la révélation » ne tarderont pas à en reconnaître avec bonheur l'origine divine, c'est-à-dire, à y voir le miracle de l'amour éternel de Dieu en Jésus-Christ.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	**5**
Possibilité du Miracle	**9**
La nature du Miracle	**27**
Le Miracle et la Foi	**49**
La résurrection de Jésus-Christ : sa preuve historique	**74**
La résurrection de Jésus-Christ: ses conséquences	**101**
Les Miracles spirituels	**125**
Opinion de Rothe sur le Miracle	**144**

EXTRAIT DU CATALOGUE [1]

ABELOUS (L). Les jeunes Martyrs de la Réformation, in-12. Prix 1 50
—— Lettre sur les mariages que quelques réformés contractent avec des catholiques romains, in-12. » 25
—— Récits populaires, Le Major Grüber, le Galérien, in-12. Prix 1 50
ABRIC-ENCONTRE (Mme). Les Channing, par Mrs. Wood, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12 6 »
—— Les femmes de la Réformation, 2 vol. in-12, chacun. 3 »
ARNAUD (Eugène). Commentaire sur le Nouveau Testament, 4 vol. in-12. 16 »
—— L'instinct religieux. La raison et Jésus-Christ, in-8. » 50
ASTIÉ (J.-F). Histoire de la république des États-Unis depuis l'établissement des premières colonies jusqu'à l'élection du président Lincoln, 1620-1860, précédée d'une préface par Éd. Laboulaye de l'Institut, 2 forts vol. in-8. 12 »
BARNES (Albert). Notes explicatives et pratiques sur les Actes des apôtres et l'Épître aux Romains, publiées par Nap. Roussel, in-8. 5 »
—— Notes explicatives et pratiques sur les deux Épîtres de saint Paul aux Corinthiens, publiées par N. Roussel. 1 vol, in-8. 3 »
BARTHOLMÈSS (Christian). Histoire critique des doctrines religieuses de la philosophie moderne, 2 vol. in-8. 12 »
BASTIE (C). Sermons 1re série, in-12. 3 50
—— Sermons 2e série, in-12. 3 50
BAUX-LAPORTE. Histoire populaire du Protestantisme, in-12. Prix. 2 »
B. D. (Mme). Histoire de France à l'usage des écoles protestantes, in-12, avec trois cartes coloriées. 3 »
BECK-BERNARD (Mme Lina). Le Rio Parana. Cinq années de séjour dans la république Argentine, 1 vol. in-12. 3 »
BERSIER (Eug). Sermons, 2 vol. in-12, chacun, 3 50

[1] Le Catalogue général est envoyé franco aux personnes qui en font la demande.

Bonnechose (Émile de). Lettres de Jean Huss, écrites durant son exil et dans sa prison, avec une préface de Martin Luther, traduites du latin en français et suivies d'une notice sur les œuvres de J. Huss, in-12. 1 »

Bonnet (Jules). Aonio Paleario. Étude sur la Réforme en Italie, in-12. 3 »

—— Calvin au Val d'Aoste. (Mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques), in-8. 1 »

—— Lettres de Jean Calvin, recueillies pour la première fois et publiées d'après le manuscrit original, 2 vol. in-8. 6 »

—— Olympia Morata. Épisode de la renaissance en Italie, in-12. 3 »

—— Récits du seizième siècle, 1 vol. in-12. 3 50

Bonnet (Louis). Le Bienfait de Jésus-Christ crucifié envers les chrétiens. Ouvrage célèbre du XVIe siècle, récemment retrouvé à Cambridge, traduction de l'ital. et précédé d'une introduction historique, in-12, 2e édition. 1 »

—— La famille de Béthanie, méditations sur la maladie, la mort et la résurrection de Lazare, 6e édition, in-12. 2 50

—— Le miracle dans la vie du Sauveur. Discours, in-12. 2 »

—— La Vie chrétienne. Exposition pratique de la première Épître de saint Pierre, trad. librement de l'angl. de R. Leighton, et précédée d'une préface et d'une notice biographique, 2 vol. in-12. 6 »

Bost (A.). Mémoires pouvant servir à l'histoire du réveil religieux des Églises protestantes de la Suisse et de la France, et à l'intelligence des principales questions du jour, 3 vol. in-8. Prix 10 »

Bost (Jean-Augustin). Histoire des Papes (Petit abrégé de l'), au point de vue de leur infaillibilité et de leur unité, in-12. Prix » 75

Brown (John). Rab et ses amis, traduit de l'anglais par C.-B. Derosne, 1 vol. gr. in-8, orné de 7 belles gravures sur acier, reliure anglaise. 5 »

Félice (G de). Histoire des Synodes nationaux des Églises réformées de France, 1 vol. in-12. 3 »

Gatty. Le songe de Melchior et autres histoires pour la jeunesse, traduit de l'anglais, in-12. 3 »

Gauthey (L.-F.-F.). L'année évangélique. Méditations et prières pour le culte de chaque jour, à l'usage des familles, des assemblées chrétiennes et des écoles du dimanche, 2 vol. in-8. Prix 12 »

Gieseler (D[r] J.-B.-L.). Histoire des dogmes, traduit de l'allemand par Bruch et Flobert, in-8. 10 »

Gonthier (A). Exercices de piété pour la communion, in-48.
broché. » 75
Reliure percaline. 1 25
— — doré sur tranche. 1 25
— chagrin, doré sur tranche. 3 25

GrandPierre (J.-H.). Le Guide du fidèle à la table sacrée, ou Méditations sur la communion de la sainte Cène, 5e édition. Grand in-18. 1 75

—— Tristesse et Consolation, ou l'Évangile prêché sous la croix. Méditations dédiées aux affligés. Gr. in-18. 2 »

Guers (E). Israël aux derniers jours de l'économie actuelle, ou Essai sur la Restauration prochaine de ce peuple, suivi d'un Fragment sur le Millénarisme. in-8. 6 »

Hase (Karl). Histoire de l'Église, traduites de l'allemand par A. Flobert, 2 vol. in 8. 15 »

Janin. Fulton Georges et Robert Stephenson, ou les bateaux à vapeur et les chemins de fer, 1 vol. in-12. 3 50

Krummacher (F.-G.). Élie le Thisbite, traduit de l'allemand, 3 vol. in-12. 6 75

Lambert (H.). Dictionnaire des parallèles, concordances et analogies bibliques, ou Table méthodique des versets ou textes de l'Écriture sainte, classés d'après leurs sens, et réunis sous des titres généraux par ordre alphabétique, présentant un exposé analytique des principes, des doctrines, des préceptes et des faits de l'Écriture, et renfermant la collection la plus complète des parallèles, 2e édition, corrigée et augmentée de 48 pages de texte, 1 vol. in-12, impression très-soignée sur beau papier. Prix broché. 5 »
Reliure percaline. 6 »

Lamy (Victor). Quelques héros des luttes religieuses aux xvie et xviie siècles (Bernard Palissy, Milton, Henri Armand et les Vaudois), in-12. 2 50

Lobstein. L'Année chrétienne, ou une parole sainte méditée pour chaque jour, in-12. 3 »

Long (Mme). Emma ou la prière d'une mère, in-12. 1 50

Long (Catherine), Sire Rolland Ashton. Histoire contemporaine traduite librement de l'anglais, in-12. 3 50

Malan (César). Le véritable ami des Enfants et des Jeunes Gens, 4 vol. in-12, avec 16 jolies gravures sur acier. 6 »

Marryat (le capitaine). Le petit Sauvage, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12. 3 50

Matter. La Morale, ou la Philosophie des mœurs, in-12. 4 »

—— La Philosophie de la religion, 2 vol. in-12. 8 »

—— Du vrai type de l'éloquence sacrée, in-8. » 60

May (E.-J.). Les heures d'école du jeune Louis, in-12. 3 50

May. Le Prieuré de Dashwood, in-12. 3 50
—— Saxelfort, in-12. 3 50
Mulock (Miss). Le Chef de famille, traduit de l'anglais par Mme de Witt, 2 vol. in 12. 5 »
—— John Halifax, gentleman, traduit de l'anglais par Amédée Pichot. 2 vol. in-12. 6 »
Muret (Th.). Histoire de Jeanne d'Albret, reine de Navarre, précédée d'une étude sur Marguerite de Valois, sa mère, in-12. Prix 4 »
—— Paroles d'un Protestant, in-18. » 15
50 exemplaires. 5 »
Newton (Jean). Omicron, ou Quarante et une lettres sur des sujets religieux, traduit de l'anglais, 2 vol. in-18. 2e édition. Prix 3 »
—— Vie du Rév. J. Newton, 2 vol. in-18. 3 50
Olshausen (H.). Authenticité du Nouveau Testament. Ouvrage traduit de l'allemand par A. Réville, ministre du saint Évangile, in-12. 2 »
Ostervald. Abrégé de l'Histoire Sainte et du Catéchisme, in-12, broché. » 50
cartonné. » 60
Parry (Edward). Vie du contre-amiral sir Edward Parry, traduit de l'anglais, in-12. 2 50
Pascal (C.). Abraham Lincoln, sa vie, son œuvre, son administration, in-12. 2 »
Peyrat (Napoléon). Histoire des Pasteurs du Désert, depuis la révocation de l'édit de Nantes jusqu'à la Révolution française, 1685-1789, 2 vol. in-8. 12 »
—— Histoire de Vigilance, esclave, prêtre et réformateur des Pyrénées au ve siècle, in-12. 1 50
Peyrat (Mme Nap.). A travers le moyen âge, 1 vol. in-12. 3 »
Porchat (Jacques). Histoire de France à l'usage de la jeunesse, in-18. 1 25
—— La Montagne tremblante, in-18. 1 »
Puaux. L'Anatomie du Papisme, in-12. 1 »
—— Essai sur la religion des gens du Monde, in-12. 2 50
—— Histoire de la Réformation française, 7 vol. in-12. 21 »
—— La Raison en face du tombeau de Jésus-Christ, in-12. 3 »
—— La Vie de Calvin, in-12. 1 25
—— La Voix de Jérusalem, in-12. 3 50
Ranyard (Mrs). L'Anneau nécessaire, ou Colportage de la Bible par les femmes (en anglais : *Missing Link*), extrait de l'anglais par Mlle Rilliet de Constant, in-12. 2 »
Roussel (Napoléon). A l'École des Fourmis, 1 vol. in 12. 1 25
—— Les Abeilles, in-12, avec 52 gravures.
—— Bibliothèque coloriée pour la jeunesse, 4 vol. in-12 carré,

ornés chacun de 6 gravures coloriées, tirées à part, reliés en percaline, titre doré sur plat,
Chaque volume se vend séparément :
Les Oiseaux. 3 »
Les Animaux. 3 »
Les Champs. 3 »
La Bible. 3 »
Chaque volume doré sur tranche. 3 50

ROUSSEL (N.). Controverse amicale, 1 vol. in-18. » 65

—— Le cri du missionnaire chrétien. Prédications évangéliques, in-12. 1 25

—— Culte domestique pour tous les jours de l'année, ou 365 courtes Méditations sur le Nouveau Testament. Nouvelle édition ornée de 10 gravures sur acier, 2 vol. gr. in-8. 9 »

—— Les Dictons du peuple et les Réponses de Jésus-Christ, in-18. » 80

—— Élans de l'âme vers Dieu. Nouvelle édition ornée d'une belle gravure représentant la Cène d'après Léonard de Vinci, in-8. Prix 3 25

—— L'Évangile expliqué aux petits (selon saint Marc), 2 vol. in-12, ornés de 18 gravures sur bois. 4 »

—— Les Femmes du Nouveau Testament, 1 vol. petit in-4, imprimé sur beau papier glacé, texte encadré, et orné de 11 belles gravures sur acier d'après les grands maîtres. Édition de luxe. 12 »

—— Illustration de la jeunesse, par N. Roussel. Ouvrage orné de 60 gravures, 1 vol. grand in-8. 3 »

—— Le Jeudi de l'École du Dimanche. Anecdotes recueillies dans l'histoire de tous les siècles et de tous les pays, in-18. Prix » 80

—— Méthode naturelle et premier livre de lecture, in-12 » 30

—— De mon balcon à Cannes, in-12, orné de 4 gravures. 1 75

—— Peintures et Poésies évangéliques pour la jeunesse, 3 séries de 16 cartes, gravures coloriées d'un côté, poésies de l'autre :
La Vie de Jésus-Christ. 1 60
Les Miracles de Jésus-Christ. 1 60
Les Paraboles de Jésus-Christ. 1 60

—— Prières d'un enfant, in-18. » 50

—— Les Psaumes médités, 1 vol. in-18. 1 50

—— Qui est Jésus-Christ? in-12. 2 00

—— Traités Roussel (Nouveau choix de). Nouvelle édition, in-12. Prix 2 75

—— Vaudois et Vallées du Piémont, visitées en 1854 par Baptiste Noël et Nap. Roussel; notes rédigées et publiées par le révérend Baptiste Noël, in-12. 1 25

ROUSSEL (E.). La petite Suzanne, ses six anniversaires, ses serviteurs et ses maîtres, in-12, 4 gravures. 3 »

ROUGEMONT (Fr. de). Révélation de Saint-Jean, expliquée par les Écritures et expliquant l'histoire, in-8. 5 »

SARDINOUX (A.). Heures de recueillement chrétien, par A. Toluck, traduit de l'Allemand, 2 vol. in-18. 5 »

SHERWOOD (Mme). Histoire de la Famille Fairchild, traduit de l'anglais et précédé d'une préface par A. Rochat, 3 vol. in-12. Prix 8 »

—— Histoire de Lucie Clare, traduit de l'anglais, in-12. » 75

SINCLAIR (Cath.). Laure et Henri, traduit de l'anglais par Mlle Rilliet de Constant. Nouvelle édition illustrée, in-12. Prix 4 »

TOURNIER (L.). Les Enfantines. Poésies pour des enfants de divers âges, in-18, cart. 1 50

—— Chants de la jeunesse, in-18, cart. 1 50

VIVIEN (Louis). Job, les Psaumes, les Proverbes et l'Ecclésiaste de la Parole de Dieu, traduit de l'hébreu, in-32. 1 »

WICHERN. Foi et charité. Nouveaux récits, in-12. 1 50

WITT (Mme Cornélis de). Le Bon vieux Temps, ou les premiers protestants en Auvergne, traduit de l'anglais, in-12. 2 50

—— Un Missionnaire à la ville et dans les champs, par l'auteur des *Tribulations de Mme Palissy*, traduit de l'anglais, 1 vol. in-12. 2 50

—— Les petits Brins de Fil, ou Fil-Fimbrouillé, Fil-d'argent et Fil-d'or, par l'auteur de la *Petite Suzanne*, in-12, illustré de 4 gravures. 2 50

WITT née GUIZOT (Mme de). Le livre d'or. Belles actions d'autrefois, par l'auteur de l'Héritier de Redcliffe, traduit de l'anglais, in-12. 3 »

——Le livre d'or. Belles actions des temps modernes, in-12. 3 »

—— La Création. Lettres d'un père à ses enfants, traduit de l'anglais, orné de 6 gravures sur acier, in-12. 4 50

—— L'Histoire Sainte racontée aux enfants, 1 beau vol. in-12. Prix 3 50

—— Petites Méditations chrétiennes à l'usage du culte domestique, 1 vol. in-8. 5 »

—— Nouvelles Petites Méditations chrétiennes à l'usage du culte domestique, 1 vol. in-8. 5 »

YONGE (Miss). L'Héritier de Redcliffe, traduit de l'anglais, 2 vol. in-12. Prix 6 »

—— Violette (en anglais *Heartsease*), traduit de l'anglais, 2 vol. in-12. 6 »

Imprimerie L. TOINON et Ce, à Saint-Germain.

